12e Année | **Fiction** | Chaque mois

N° 129 | Août 1964

Autres éditions : allemande, anglaise, italienne, japonaise.

SCIENCE-FICTION

FANTASTIQUE

INSOLITE

RUBRIQUES

Couverture de Philippe Jean.

Au prochain sommaire de "Fiction"

Rarement le thème de la navigation interplanétaire avait-il été traité avec autant de véracité que dans la longue nouvelle de l'Anglais JAMES WHITE : *Le pilote,* en vedette au sommaire de notre prochain numéro. L'histoire raconte simplement un voyage à bord d'un astronef, voyage au cours duquel une avarie mécanique grave fait naître une situation d'exception, qui pose des problèmes autant matériels que psychologiques. Pas de lyrisme ici ni d'épopée, mais un récit qui sait convaincre par des voies moins faciles.

Trois auteurs bien connus de nos lecteurs se côtoieront également dans ce numéro, deux anglo-saxons et un français : J.T. McINTOSH qui, dans *Sacrifice humanoïde,* nous conte une délicieuse histoire où des robots, des extra-terrestres et une jeune fille réveillée d'un sommeil de 370 ans font bon ménage ; ROBERT F. YOUNG, dont la nouvelle *Rapport sur le comportement sexuel des habitants d'Arcturus 10,* avec un tel titre, se passe de commentaires ; et GÉRARD KLEIN, qui a imaginé une façon fort peu orthodoxe (et inquiétante) d'aménager la propulsion d'un astronef, dans *Magie noire.*

Enfin, dans la série d'auteurs nouveaux que nous avons entrepris de révéler, vous trouverez les noms de JACK SHARKEY (avec un étonnant conte de terreur : *La proie)* et ROBERT M. GREEN (avec *Les habitants de nulle part,* ou l'histoire d'un immeuble qui semble à cheval sur la quatrième dimension).

Vous lirez bientôt :

Octave Béliard	La découverte de Paris
Mildred Clingerman	Passion incendiaire
Henri Damonti	Un jeu très amusant
Avram Davidson	Nigra sum
Miriam Allen deFord	Chaque chose en son temps
Michel Demuth	L'Empereur, le Servile et l'Enfer
Gordon R. Dickson	L'apprentissage
Gordon R. Dickson	Le remplaçant
Philip José Farmer	L'homme de l'allée
Georges Gheorghiu	Trouver la Ville
Ron Goulart	L'appât temporel
Paul Grégor	La vallée des monstres
James E. Gunn	Le plus grand des ennemis
Zenna Henderson	Le retour
Nathalie Henneberg	La couleuvre
Rudyard Kipling	Eux
Russel Kirk	Le manoir de Sorworth
Russel Kirk	Le pays des souches
Damon Knight	L'arbre du temps
Fritz Leiber	Les vents de mars
Fritz Leiber	Le héros
Richard Matheson	Laissez-nous notre âme
Thomas Owen	Le grand amour de Mme Grimmer
Kit Reed	Le tigre automate
Christine Renard	Le crocodile
Maurice Renard	Le lapidaire
Joanna Russ	Il est une autre rive...
Jack Sharkey	La fin du rêve
Jacques Sternberg	Textes brefs
Theodore Sturgeon	Rien que l'amour
Roland Topor	Preuve par l'absurde
Roland Topor	Le spectacle est permanent

Au prochain sommaire de "Galaxie"

Le numéro 5 de GALAXIE, en vente à partir du 13 août, comportera trois principaux centres d'intérêt :

D'abord la fin du grand roman de FRITZ LEIBER : *Guerre dans le néant,* où l'on apprend ce qu'est en réalité cette Guerre Modificatrice destinée à changer le cours de l'Histoire, et qui se cache derrière l'identité de ces mystérieux antagonistes qui se sont baptisés les Serpents et les Araignées.

Ensuite un récit de PHILIP K. DICK : *Les défenseurs,* qui montre comment des robots peuvent influer sur le sort du genre humain, en supprimant la cause de toute guerre.

Enfin un court roman complet de WILLIAM TENN : *Les hommes dans les murs,* lequel commence par cette phrase étonnante : « *L'humanité se composait de 128 personnes.* » *Encore* une histoire de survivants d'un cataclysme atomique, retournés à l'état primitif ? Oui, mais une des plus convaincantes que vous aurez lues depuis longtemps, et que seul un auteur de la classe de Tenn pouvait nous donner.

Et dans le numéro 6, à paraître dans deux mois, nous pouvons annoncer par avance le début d'un sensationnel space-opera de JACK WILLIAMSON et FREDERIK POHL : *Les récits de l'espace* !

Nouvelles déjà parues des auteurs de ce numéro

J. G. BALLARD	S. 3	Zone de terreur
	112	Le jardin du temps
	117	Le sel de la terre
	128	Le Vinci disparu
BELEN	68	Je vous salue, maris...
	72	Quarante siècles nous contemplent
	77	Veillons au salut du vampire
	85	Le jour du saigneur
RON GOULART	57	Grandeur nature
	59	Conroy et consorts
	91	Rêves d'une fille de rêve
	112	Dialogues avec Katy
CHRISTINE RENARD	99	Le signe des gémeaux
	107	Lettre de Claerista à l'hermite très saint
	110	A la croisée des parallèles
	114	De l'autre côté
	117	Les naufrageurs
EVELYN E. SMITH	12	Gerda
	30	L'esclave fidèle
	55	Mon Martien et moi
	99	Vocation de reine
	103	Une journée en banlieue
	112	La jeune fille et le vampire
	117	De tout pour faire un monde
BRYCE WALTON	27	La Kermesse
	43	Trou de mémoire
JOHN ANTHONY WEST	122	La fin d'un homme
	124	Un mari à l'engrais

J.G. BALLARD

La forêt de cristal

J.G. Ballard progresse à grands pas et cette nouvelle, l'une de ses plus récentes, est certainement la meilleure que nous ayons publiée de lui. Depuis les **Chroniques martiennes,** nous avions rarement assisté à une pareille alchimie d'images, une pareille fusion de la science-fiction et de la poésie.

Le jour, des oiseaux merveilleux volaient à travers les frondaisons pétrifiées et des alligators incrustés de pierreries scintillaient comme des salamandres héraldiques au bord de rivières cristallines. La nuit, l'homme enluminé courait de clairière en clairière, ses bras semblables aux roues d'un char d'or, et sa tête à un diadème spectral...

1

L'ANNÉE dernière, depuis que le phénomène dont je vais parler a conquis l'attention du monde entier sous différents noms (Effet Hubble, Syndrome Rostov-Lyssenko, Amplification Synchronoclasmique de Le Page), de nombreux rapports sont parvenus des trois zones focales situées respectivement en Floride, en Biélorussie et à Madagascar. Rapports à ce point contradictoires, que j'estime nécessaire, avant de livrer mon propre récit, d'affirmer qu'il s'agit d'un témoignage de première main. Ces événements, je fus à même de les suivre en personne, dans les Everglades de Floride, au cours de la récente visite organisée par le gouvernement des Etats-Unis pour les attachés scientifiques à Washington. Les seuls faits que je n'ai pu vérifier directement sont les détails concernant la vie de Charles Foster Marquand. Je les tiens du défunt capitaine Shelley, chef de la police de Maynard. Malgré ses idées préconçues, je pense néanmoins que, dans ce cas particulier, son propre témoignage est à peu près digne de foi.

Le champ reste ouvert aux suppositions pour savoir combien de temps nous attendrons encore avant de devenir experts sur la nature exacte de l'Effet Hubble. Alors que j'écris ces lignes, dans

le cadre paisible du parc de l'ambassade britannique à Porto-Rico, je songe au compte rendu publié ce jour par le *New York Times.* Toute la presqu'île de Floride est déclarée zone interdite (excepté la route desservant Tampa) et environ trois millions de ses habitants ont été transférés dans divers Etats de l'Union. Mais si le grand public est sensible aux pertes que cela représente en biens immobiliers et revenus touristiques (et je ne puis m'empêcher d'évoquer Miami, cité aux mille flèches gothiques), la nouvelle de cette migration humaine extraordinaire semble n'avoir provoqué qu'une émotion restreinte. Tel est notre optimisme inné, notre certitude de survivre aux pires cataclysmes : nous rejetons inconsciemment les faits marquants survenus en Floride, persuadés que l'on trouvera toujours un moyen de dominer la période cruciale lorsqu'elle arrivera.

Or, il semble maintenant évident que la véritable période cruciale est depuis longtemps passée. A l'avant-dernière page du même numéro du *New York Times,* je relève un bref avis mentionnant l'apparition d'une autre « galaxie double » observée par l'Institut Hubble du Mont Palomar. La nouvelle tient en douze lignes, sans commentaires, et elle implique de façon indéniable qu'une autre zone focale s'est formée en un point quelconque de la Terre, peut-être dans les jungles du Cambodge, si riches en vieux temples, ou dans les forêts qui couvrent les hauts plateaux chiliens. Mais il y a un an à peine que les astronomes du Mont Palomar ont identifié la première galaxie double dans la constellation d'Andromède, ce grand diadème aplati qui est probablement le plus beau joyau de tout l'univers : la galaxie-île M 31.

Certes, ces apparitions semblent choses banales à l'heure actuelle, et il existe au moins une demi-douzaine de « constellations doubles » que l'on peut voir dans le ciel nocturne, n'importe quel jour de la semaine. Mais quand, voici quatre mois, notre groupe d'attachés scientifiques débarqua à l'aéroport de Miami pour visiter la zone atteinte, nous étions encore dans l'ignorance totale de ce que signifiait vraiment l'Effet Hubble (puisque tel est le nom donné au phénomène dans l'hémisphère occidental et les pays de langue anglaise). Si l'on excepte un petit nombre d'ouvriers forestiers et de biologistes appartenant au Ministère de l'Agriculture américain, rares étaient les observateurs qualifiés qui avaient pu suivre le phénomène. Les journaux publiaient des articles incroyables parlant de forêt « en train de se cristalliser » et de « toutes les choses qui se transformaient en verre coloré ».

Une conséquence malheureuse de l'Effet Hubble est l'impossibilité où l'on se trouve de photographier les objets qu'il transforme. Les habitués des revues scientifiques n'ignorent pas que les photos de verreries sont extrêmement difficiles à obtenir. Or, même les

clichés les plus fins utilisés sur papier d'art n'ont pu restituer la délicatesse infinie des réseaux de l'Effet Hubble, la luminosité des multiples facettes, les myriades de prismes intérieurs, sinon pour donner une image trouble ressemblant à de la neige à moitié fondue.

Par besoin de revanche, peut-être, la presse avait insinué que le secret dont on entourait cette région des Everglades (région qui, à l'époque, n'excédait pas deux hectares de forêt au nord-est de Maynard) était délibérément imposé par l'administration. Il s'ensuivit un tollé général dénonçant les horreurs que l'on cachait au grand public et revendiquant le droit d'inspection. On savait également que la zone focale découverte par le professeur Auguste Le Page à Madagascar (dans la vallée de la Matarre, au cœur de l'île) était à trois cents kilomètres de la route la plus proche et pratiquement inaccessible. Quant aux Russes, ils avaient mis en place un cordon de sécurité aussi serré que celui de Los Alamos pour interdire leur propre région atteinte. Là-bas, en Biélorussie, dans les Marais du Pripet, un groupe imposant de savants dirigé par le métabiologiste Lyssenko étudiait l'inexplicable phénomène sous tous les angles (et, par parenthèse, se fourvoyait complètement).

Avant que cette campagne de presse ait pu être utilisée par certains politiciens, le Ministère de l'Agriculture américain se déclara tout disposé à faciliter une visite de la région atteinte, et l'invitation que reçurent les attachés scientifiques fut inscrite au chapitre des voyages d'étude.

Comme nous roulions vers l'ouest après avoir quitté l'aéroport, nous constatâmes immédiatement que les journaux avaient eu raison dans un sens : il existait beaucoup plus d'indices de l'Effet Hubble que nous ne l'aurions cru d'après les maigres renseignements recueillis de source officielle. La route de Maynard était fermée à tout trafic civil et notre autocar dépassa deux convois militaires sur moins de trente kilomètres. En outre, comme pour nous rappeler l'origine céleste du phénomène, la radio nous apprit qu'on avait observé une nouvelle manifestation.

Ce fut Georg Schneider, l'attaché de l'Allemagne Occidentale, qui vint nous l'annoncer. « Une compte rendu de l'Associated Press en provenance de New Delhi. Et cette fois, il y a eu des millions de témoins qu'on ne peut récuser. Selon toute apparence, la chose devait être parfaitement visible l'autre nuit dans notre hémisphère. Est-ce que l'un d'entre vous... ? »

Paul Mathieu, notre confrère français, fit une grimace comique. « Hier soir, mon cher Georg, je regardais la Lune, et non le satellite Echo. Cela semble inquiétant, mais si Vénus a maintenant deux lumignons, tant mieux pour elle. »

Instinctivement, nos regards se portèrent vers les pins qui bordaient la route, cherchant quelque éclat du satellite Echo au-dessus de leurs cimes. D'après le compte rendu de l'A.P., sa luminosité était devenue au moins dix fois plus forte, et ce point minuscule qui voyageait si fidèlement dans l'espace depuis tant d'années s'était transformé en un astre brillant dont, seule, la Lune surpassait l'éclat. Dans toute l'Asie, des camps de réfugiés installés au bord du Jourdain jusqu'aux quartiers surpeuplés de Shangaï, des millions de gens devaient l'observer, à l'heure même où nous parcourions les quatre-vingts kilomètres nous séparant de Maynard.

Je fis un piètre effort pour ramener la quiétude dans les esprits. « L'engin est peut-être en train de se désintégrer. Les fragments de peinture à l'aluminium sont très réfléchissants et forment un nuage local qui agit comme un miroir gigantesque. Tout cela n'a probablement rien à voir avec l'Effet Hubble. »

— « Je voudrais bien le croire, mon cher James. » Sidney Raston, notre guide bénévole détaché par le Ministère des Affaires Etrangères, avait interrompu sa conversation avec le commandant américain responsable de l'autocar et s'asseyait parmi nous. « Je regrette, mais il semble bien que les deux sont liés. Tous les autres satellites montrent le même facteur de luminescence accrue. Ça m'apparaît de plus en plus comme un cas de cause à effet... à Effet Hubble naturellement. »

Cette plaisanterie stupide résonnait encore dans mes oreilles quand nous atteignîmes les abords du Grand Marais des Cyprès. A huit kilomètres de Maynard notre véhicule abandonna la route pour prendre un chemin cahoteux qui menait à travers les palmiers en direction de l'Opotoka. Des engins chenillés avaient laissé leurs traces tout le long du parcours. Nous vîmes bientôt un camp militaire considérable installé sous les chênes, ses tentes strictement alignées dissimulées par les longs festons de mousse pendante. Une corvée empilait des éléments de clôture métallique qu'elle déchargeait des camions et je remarquai plusieurs hommes occupés à peindre d'imposants panneaux de fléchage.

L'attaché suédois s'accommodait mal de la poussière qui envahissait l'autocar. Il maugréa : « Est-ce que nous partirions en manœuvres, major ? Pourquoi avons-nous abandonné la route ? »

— « La route est fermée, » répondit le commandant sans broncher. « N'ayez crainte, messieurs, on vous fera voir le paysage. Mais la Rivière reste la seule voie d'approche que nous puissions prendre en toute sécurité. »

— « La seule voie d'approche ? » répétai-je en m'adressant à Raston. « Qu'est-ce qu'il veut dire ? »

— « Les militaires, James. Vous savez bien comme ils sont quand ça barde. Si un arbuste semble bouger, ils sont prêts à tirer. »

Il secoua la tête et considéra d'un œil perplexe l'activité fébrile qui régnait partout. « Mais je ne vois pas bien pourquoi ils se croient obligés de proclamer la loi martiale. »

Nous atteignîmes enfin l'Opotoka. Une demi-douzaine de véhicules amphibies se trouvaient amarrés près d'un dock flottant. On nous conduisit aussitôt dans un vaste bâtiment préfabriqué où les visiteurs recevaient des instructions précises. Nous y trouvâmes une soixantaine d'autres personnalités (membres du gouvernement, laborantins, médecins du Service de Santé, journalistes envoyés par diverses revues scientifiques) tous arrivés un peu plus tôt que nous dans la matinée. La bonne humeur ambiante cachait mal une gêne grandissante, mais ce luxe de précautions étalé par les militaires semblait ridiculement exagéré. Après un court intermède réservé au café, nous fûmes accueillis dans les formes et munis d'instructions pour la journée. On nous recommanda en particulier de rester strictement dans les périmètres indiqués, de ne chercher à prendre aucun « objet contaminé » — et surtout, de ne jamais nous arrêter en un endroit quelconque : il fallait, au contraire, bouger continuellement.

Inutile de dire que le comique des gestes évoqués n'échappa à personne et que nous étions tous on ne peut plus gais quand nous prîmes place dans les trois péniches de débarquement mises à notre disposition. Celles-ci commencèrent à descendre l'Opotoka entre les deux murs de végétation que dressait la forêt sur chaque berge. Je remarquai tout de suite l'attitude réservée de mon voisin immédiat, dont le sérieux contrastait avec notre exubérance. Assez mince d'allure, il pouvait avoir quarante ans et portait une tenue tropicale blanche qui faisait ressortir le collier de barbe encadrant son visage. Ses cheveux noirs retombaient sur un front anguleux, et cela ajouté à l'expression maussade de ses petits yeux verts lui donnait l'aspect d'un D.H. Lawrence boudeur. J'essayai une ou deux fois d'engager la conversation, mais il ne fit que sourire brièvement et regarda ailleurs, de l'autre côté de la rivière. Je supposai qu'il s'agissait d'un chimiste ou d'un biologiste appartenant au groupe de recherches.

Trois kilomètres plus bas, nous croisâmes un petit convoi formé de canots reliés les uns aux autres à une péniche de débarquement qui ouvrait la marche. Toutes ces embarcations étaient chargées à couler, disparaissant littéralement sous un amas d'ustensiles ménagers, de voitures de bébés, de matelas, de ballots de linge qui ne laissaient qu'un espace libre restreint au milieu. Des enfants dont le visage grave frappait l'attention étaient assis sur ce chargement.

Eux et leurs parents nous considéraient d'un œil morne quand nous longeâmes les canots.

Chose bizarre, on lit rarement sur les visages des Américains cette expression abattue, hélas ! trop familière aux voyageurs qui ont parcouru le monde, cette stupeur devant les catastrophes naturelles ou politiques qu'on a pu voir dans les yeux des réfugiés de diverses nations. Et ce même signe du malheur, marquant si nettement les familles qui passaient là, doucha d'un seul coup notre euphorie. Comme le dernier canot affrontait les remous, nous tournâmes tous la tête pour le regarder en silence. Nous sentions que, dans une certaine mesure, c'était nous-mêmes qu'il emportait.

— « Ah ! ça, qu'est-ce qui leur arrive ? » demandai-je à mon voisin. « On dirait qu'ils évacuent la ville ! »

L'homme au collier de barbe eut un petit rire sec, comme s'il trouvait une ironie involontaire dans mes paroles. « D'accord... c'est passablement ridicule ! Mais je crois qu'ils reviendront tous en temps voulu. »

Irrité de cette réponse elliptique et du ton désinvolte (l'homme regardait toujours ailleurs, absorbé sans doute dans des réflexions plus intéressantes), j'allai rejoindre mes collègues.

— « Mais pourquoi les Russes considèrent-ils le problème de façon différente ? » demandait Georg Schneider. « L'Effet Hubble est-il bien le même que ce fameux Syndrome de Lyssenko ? Il s'agit peut-être d'un tout autre phénomène ? »

Un biologiste du Ministère de l'Agriculture, qui portait sa veste pliée sous le bras, secoua la tête. « Non. Ils sont presque certainement identiques. Comme d'habitude, Lyssenko fait perdre leur temps à ses compatriotes. Il soutient que le rendement des récoltes est accru parce qu'il y a augmentation du poids des tissus. Mais, pour autant que nous sachions, l'Effet Hubble est beaucoup plus proche du cancer — et à peu près aussi curable. Prolifération de l'identité subatomique de la matière. C'est à peu de chose près comme si une séquence d'images déplacées, mais identiques, était produite par réfraction au travers d'un prisme, mais avec l'élément temps remplaçant l'élément lumière. » La suite allait montrer que ses paroles étaient prophétiques.

Nous suivions un méandre de l'Opotoka qui s'élargissait en atteignant Maynard, et soudain, autour des péniches, l'eau était effleurée d'un chatoiement rosé, comme si elle réfléchissait un coucher de soleil lointain ou un gigantesque incendie. Pourtant, le ciel restait uniformément bleu, sans le moindre nuage. Puis, nous passâmes sous un petit pont à partir duquel les rives s'écartaient en un vaste bassin dont la largeur faisait bien quatre cents mètres.

Une même stupeur nous coupa le souffle et, tous, nous nous penchâmes, nos regards fixés sur la jungle qui recouvrait l'autre

rive, en face des édifices aux charpentes blanches. Je compris instantanément que les descriptions de forêts « se cristallisant », de végétaux « transformés en verre coloré » n'avaient rien de fantaisiste. La longue voûte des arbres surplombant l'Opotoka laissait pendre des myriades de prismes scintillants, leurs troncs, leurs palmes étaient enrobés dans une lumière jaune pâle ou rose qui se réfléchissait à la surface de l'eau, si bien que le paysage semblait une reproduction obtenue par un procédé technicolor trop poussé. La rive entière chatoyait dans ce clair-obscur où les contours restaient flous. Les bandes de couleur se superposant augmentaient la densité de la végétation et l'on ne pouvait voir à plus de deux ou trois mètres entre les premiers arbres.

Le ciel demeurait pur, sans un nuage pour arrêter les rayons du soleil brûlant qui illuminait ce rivage magnétique, mais de temps à autre un souffle léger courait sur l'eau, et les frondaisons éclataient en gerbes de couleurs qui venaient jusqu'à nous. Puis, peu à peu, le flamboiement diminuait. Chaque arbre réapparaissait, chaque tronc dans sa gaîne de lumière, chaque branche, chaque palme couverte de gemmes limpides.

Dans la péniche, tout le monde restait bouche bée devant le spectacle. L'éclatante lumière cristalline mouchetait les visages et les vêtements, et notre taciturne compagnon lui-même était gagné par cette fantasmagorie. Etreignant le siège situé devant lui, il se penchait au-dessus du bastingage, le tissu blanc de son costume transformé en un palimpseste éclatant.

La péniche décrivit un large cercle pour atteindre l'appontement où une vingtaine de croiseurs embarquaient les citadins. Nous arrivâmes ainsi à moins de cinquante mètres de la jungle prismatique. Les bandes colorées qui zébraient nos vêtements nous donnaient l'aspect d'arlequins, et ce fut un éclat de rire général, mais qui traduisait beaucoup plus un certain soulagement qu'une véritable gaieté. Puis, des bras se tendirent en direction de l'eau — et nous vîmes que le phénomène n'affectait pas seulement la végétation. En bordure de la berge, sur une largeur atteignant trois mètres, brillaient les longs éclats solides de ce qui paraissait être l'eau en train de se cristalliser — des éclats dont les facettes émettaient une lumière prismatique bleue qui venait balayer le sillage de notre péniche. Ils se formaient dans la rivière comme des cristaux dans une solution chimique, s'accroissant par concrétion, si bien que la berge elle-même était frangée d'un agglomérat d'aiguilles rhomboïdales faisant songer aux pointes d'un récif gagnant sur la mer.

Etonné de l'importance du phénomène (en fait, influencé peut-être par les théories de Lyssenko, je m'étais attendu seulement à une maladie peu courante attaquant les végétaux, comme la mosaïque du tabac), je regardai les arbres. Indubitablement, ils étaient

toujours vivants, la sève circulait dans les feuilles et les rameaux, et pourtant ils se trouvaient enrobés dans une masse de tissu cristallin, comme de gigantesques fruits glacés. Les frondaisons étaient toutes incrustées de la même couche translucide qui réfractait le soleil en une multitude d'arcs-en-ciel.

2

Il y eut un brouhaha de suppositions diverses, au milieu duquel l'homme à la barbe et moi gardions seuls le silence. Pour une raison mal définie, je me sentais tout à coup moins soucieux de trouver une prétendue explication « scientifique » à l'étrange phénomène. La beauté du spectacle avait réveillé quelque chose dans ma mémoire. Après quarante ans, je retrouvais des souvenirs oubliés, une foule d'images me rappelant le monde merveilleux de l'enfance où tout semble enluminé par cette lumière prismatique qu'a si bien su décrire Wordsworth. Depuis la mort accidentelle de ma femme et de notre petite fille survenue dix ans plus tôt, j'avais dressé une barrière contre ces sentiments. Et maintenant, le rivage féerique qui s'offrait à nos yeux scintillait comme avait scintillé le bref printemps oublié de mon mariage.

Mais la présence de tous ces soldats avec leurs véhicules, les visages sombres des habitants en train d'évacuer la ville, me disaient que la petite enclave de forêt transfigurée allait bientôt disparaître. Les arbres de cristal, en comparaison desquels le reste des Everglades semblait une morne accumulation de marnes, de boue et de fondrières — ces arbres seraient arrachés, débités, et les morceaux transportés dans une centaine de laboratoires antiseptiques.

Les premiers passagers commencèrent à débarquer par l'étrave de la péniche, et une main se posa sur mon bras. C'était l'homme au costume blanc. On aurait dit qu'il avait suivi toutes mes pensées, car je le vis sourire en me montrant la manche de sa veste, comme s'il voulait me réconforter. A ma grande surprise, la toile gardait une légère tache multicolore, malgré les ombres des gens qui se levaient autour de nous. C'était à croire que la lumière irradiée par la forêt avait contaminé le tissu pour y produire la même transformation. « Ah ! ça, que... ? Attendez ! » m'écriai-je.

Mais sans me laisser le temps de continuer, il se leva et descendit en courant, et je vis un dernier reflet de sa veste se perdre parmi la foule massée sur l'appontement.

Nous fûmes divisés en plusieurs petits groupes, chacun escorté

de deux sous-officiers, puis on nous fit contourner la longue file d'autos et de camions contenant les biens des familles évacuées. Celles-ci attendaient patiemment leur tour, canalisées par la police locale. Elles nous regardèrent passer sans la moindre réaction. Les rues presque désertes montraient qu'il s'agissait des derniers à partir. Maisons vides, planches clouées en travers des fenêtres, sentinelles postées par deux devant les banques et les magasins fermés, l'impression était partout la même. Et l'Opotoka restait la seule voie praticable pour quitter Maynard, ainsi qu'en témoignaient les automobiles abandonnées dans les allées latérales.

Tandis que nous remontions la grande rue d'où nous pouvions voir, à chaque carrefour, la jungle étincelante sur notre gauche, une voiture de police arriva en sens opposé et fit halte devant nous. Deux hommes en descendirent — un officier de haute taille, aux cheveux blonds (un capitaine) et un ecclésiastique portant une mallette et un paquet de livres. Le prêtre, âgé d'environ trente-cinq ans, avait un front dégagé d'intellectuel. Ses yeux exprimaient la lassitude. Il ne semblait pas bien savoir où aller, et attendit que le capitaine eut fait rapidement le tour du véhicule.

— « Il vous faut votre permis d'embarquer, Dr. Thomas. » Ce disant, l'officier lui tendait un billet vert. Puis il fouilla dans sa poche d'où il retira un trousseau de clés. « Je les ai trouvées à la porte. Vous aviez dû les oublier. »

Le prêtre parut hésiter. « Je les laissais exprès, capitaine. Il se peut que des gens veuillent chercher refuge dans l'église. »

— « J'en doute, docteur. De toute façon, ça ne leur servirait à rien. » Le capitaine fit un bref geste d'adieu. « Je vous reverrai à Miami. »

Le prêtre rendit le salut. Il regarda fixement les clés, puis les glissa à contre-cœur sous sa soutane. Quand il passa devant nous pour prendre la direction de l'appontement, ses yeux humides scrutèrent nos visages avec une insistance inquiète, comme s'il soupçonnait qu'un membre de sa congrégation pût se cacher parmi nous.

Le capitaine semblait tout aussi fatigué et il entama une discussion acerbe avec l'officier responsable de nos groupes. Ses paroles se perdaient dans le bruit des propos qui s'échangeaient à la ronde, mais je vis le geste impatienté avec lequel il embrassait tout l'espace situé au-delà des maisons, comme s'il mettait l'interlocuteur en garde contre l'approche d'un orage. Bien qu'il fût solidement bâti, on décelait une certaine faiblesse accompagnée d'égocentrisme dans son long visage aux yeux bleus pâle. Ayant vidé la ville de tous ses habitants, il n'attendait manifestement plus que la première occasion pour décamper.

Je rejoignis le caporal qui flânait à l'écart, près d'une bouche

d'incendie, et lui montrai la forêt dont le flamboiement semblait nous suivre en épousant le périmètre de la ville. « Pourquoi fait-on partir tout le monde, caporal ? Ce n'est sûrement pas un phénomène contagieux ? Il n'y a pas de danger si on reste à proximité immédiate ? »

Il jeta un bref regard par-dessus son épaule en direction des frondaisons cristallines que faisait scintiller le soleil de midi. « Non, ce n'est pas contagieux, sauf si on reste trop longtemps. C'est quand la route a été coupée des deux côtés de la ville, je crois, que les gens ont jugé le moment venu de mettre les voiles. »

— « Coupée des deux côtés ? » répéta Georg Schneider. « Quelle est donc la superficie de la zone atteinte, caporal ? On nous avait dit quinze hectares. »

Notre interlocuteur secoua la tête d'un air obstiné. « Dites cent cinquante hectares, ou même trois cents, et vous serez plus près de la vérité. » Il désigna l'hélicoptère qui tournait au-dessus de la forêt, un ou deux kilomètres plus loin. L'appareil montait et descendait sans arrêt, répandant manifestement un quelconque produit chimique sur les arbres. « Ça s'étend jusque là-bas, vers le Lac Okeechobee. »

— « Mais vous restez maîtres de la situation, n'est-ce pas ? » insista Georg. « Vous regagnez du terrain ? »

— « Ça, je ne pourrais pas l'affirmer, » répondit le caporal. Et, montrant le capitaine toujours en discussion avec notre officier : « Il y a deux jours, le capitaine Shelley a essayé un lance-flammes. Ça n'a fait ni chaud ni froid. »

Les objections du policier définitivement rejetées (nous le vîmes claquer sa portière et démarrer en trombe), nous continuâmes jusqu'au carrefour suivant. Cette fois, nous approchions de la forêt qui apparaissait à quatre cents mètres, de chaque côté de la route. Le sol sablonneux portait une végétation clairsemée, et un laboratoire mobile du Ministère de l'Agriculture se trouvait là, installé dans une roulotte-remorque. Des soldats (l'effectif d'une section) parcouraient le terrain environnant pour cueillir des branches et des palmettes qu'ils posaient avec précaution, comme des fragments de vitrail, sur des tables à tréteaux. La forêt proprement dite décrivait une vaste courbe autour de nous. Elle encerclait le périmètre nord de la ville et nous pouvions constater que le caporal ne s'était pas trompé en évaluant à cent soixante hectares la superficie atteinte. La grand-route Maynard-Miami, qui suivait une direction parallèle à la nôtre, de l'autre côté d'un bloc de maisons, était coupée dès les sorties est et ouest de la ville.

Nous abandonnâmes la chaussée pour nous disperser en petits groupes de trois ou quatre parmi les fougères. Le terrain sablonneux que nous foulions semblait étrangement dur, comme recuit,

et de minuscules aiguilles de silice fondue hérissaient la croûte nouvellement formée.

J'examinai les échantillons réunis sur les tables. Je caressai la matière lisse, translucide, qui recouvrait les branches et les feuilles. Elle suivait leurs contours, faisant songer aux images déplacées que donnent les miroirs défectueux. C'était comme si l'on avait plongé chaque végétal dans un bac de verre en fusion qui se serait ensuite solidifié pour former une pellicule présentant de très fines craquelures.

A quelques mètres de la remorque, deux techniciens faisaient tourner une essoreuse centrifuge dans laquelle ils avaient mis plusieurs branches. Il en résultait une succession ininterrompue de lueurs fugaces et d'étincelles produites par la lumière qui jaillissait de la cuve, puis s'évanouissait aussitôt dans l'air comme une décharge électrique. D'un bout à l'autre de la zone inspectée, jusqu'aux barrières qui entouraient la blessure prismatique de la forêt comme un bandage blanc, soldats et visiteurs revenaient sur leurs pas pour suivre l'expérience.

Quand la machine s'arrêta, nous regardâmes dans la cuve. Nous vîmes quelques branches flasques dépouillées de leur gaine translucide et des feuilles qui adhéraient au fond en couche spongieuse. Mais sous la cuve, le récipient destiné à recevoir les liquides était parfaitement sec et vide.

A vingt mètres de la forêt, un deuxième hélicoptère s'apprêtait à partir. Ses pales nonchalantes tournoyaient comme des faux et l'air qu'elles refoulaient jusqu'au sol faisait jaillir un éclaboussement de lumière provenant de la végétation malmenée. Il décolla avec une secousse brutale et monta péniblement en oscillant. Puis il commença à survoler les bois, mais ses pales avaient beau fouetter l'air, elles ne semblaient pas y trouver un appui suffisant. Presque aussitôt, une clameur affolée se fit entendre, des cris de « Il a pris feu ! » poussés par les soldats, et nous vîmes tous, très nettement, l'éclatante lumière qui rayonnait du rotor comme un feu de Saint Elme. Puis, avec un grondement sinistre évoquant celui d'un animal blessé, l'appareil bascula en arrière et plongea vers la forêt dont la voûte s'étendait trente mètres plus bas. Les voitures officielles parquées sur le périmètre de la zone d'inspection firent mugir leurs sirènes et tout le monde se précipita d'un commun accord en direction des arbres tandis que l'hélicoptère disparaissait de notre vue.

Le sol nous transmit l'ébranlement provoqué par sa chute. Nous courions le long de la route, celle-ci menant vers le lieu approxi-

matif de l'accident. De loin en loin, tout au bout d'un chemin désert, un pavillon profilait sa silhouette estompée.

— « Les pales ont dû se cristalliser durant le temps qu'il est resté posé près des arbres ! » me cria Georg Schneider au moment où nous escaladions la clôture. « On voyait les cristaux fondre, mais pas assez vite. Pourvu que les pilotes soient sains et saufs ! »

Plusieurs soldats couraient en avant de nous. Ils nous firent signe de retourner sur nos pas, mais sans tenir compte de l'avertissement, nous continuâmes à travers le sous-bois. Trente mètres plus loin, nous étions déjà en pleine forêt, dans un monde féerique où les mousses pendantes accrochaient aux grands chênes leurs rideaux constellés. Il faisait nettement plus froid, comme si tout était à présent recouvert de glace, mais un éclatant jeu de lumière se déversait sans arrêt de la voûte de vitraux sous laquelle nous marchions, transformant les frondaisons en un immense kaléidoscope à trois dimensions.

Le processus de cristallisation se trouvait ici beaucoup plus avancé. Les clôtures blanches étaient tellement incrustées, qu'elles opposaient maintenant un obstacle continu, une palissade recouverte de chaque côté sur au moins trente centimètres d'épaisseur. Les rares maisons que nous apercevions entre les arbres brillaient comme des gâteaux de noces, leurs toits, leurs cheminées devenus autant de coupoles baroques et de minarets orientaux. Sur une pelouse hérissée d'aiguilles couleur émeraude, un jouet d'enfant qui semblait avoir été un tricycle rouge avec des roues jaunes étincelait comme un bijou muni de deux couronnes aux reflets jaspés. Il me rappela les jouets de ma petite fille, tels qu'ils m'étaient apparus au retour de l'hôpital, éparpillés dans l'herbe. Une fois encore, la dernière, ils avaient eu ce même rayonnement prismatique.

Les soldats progressaient toujours devant moi, mais j'avais quelque peu distancé Georg Schneider et Paul Mathieu qui, appuyés contre la clôture givrée, grattaient leurs chaussures. La raison pour laquelle on avait interdit la route Miami-Maynard était maintenant évidente. Une multitude d'épingles, d'aiguilles, de flèches de verre et de quartz dont la longueur atteignait quinze centimètres perçait le macadam — un tapis ininterrompu où venait se réfléchir la lumière qui traversait les feuillages. Les pointes s'enfonçaient dans mes semelles et je fus obligé de continuer sur le bas-côté, longeant tant bien que mal une clôture plus haute qui limitait l'avenue menant à une habitation dont on apercevait la façade à distance.

Une sirène mugit derrière moi. La voiture de police que j'avais déjà vue précédemment arrivait en trombe, ses pneus épais labourant la surface de cristal. Elle fit un arrêt brusque à vingt mètres, moteur calé, et le capitaine sauta à terre. Il m'apostropha d'un ton furieux, avec de grands gestes pour me signifier de reprendre la

route en sens inverse, une route qui était maintenant une longue galerie de lumière ambrée formée par les frondaisons se rejoignant au-dessus de nos têtes.

— « Demi-tour ! Il y a une autre vague qui arrive ! » Et il courut pour rattraper les soldats qui avançaient toujours, cent mètres plus loin.

Tout en me demandant pourquoi il mettait une telle hâte à faire évacuer la forêt, je repris souffle près de la voiture. Une transformation sensible s'était produite dans le sous-bois, comme si l'ombre crépusculaire tombait du ciel avant l'heure. La couche glacée qui enrobait les arbres et les plantes avait perdu de son éclat. Elle était plus opaque, et aussi les cristaux qui hérissaient le sol, dont la teinte devenait grisâtre, chaque aiguille ressemblant à une excroissance de basalte. Le déploiement de lumière colorée avait disparu. Une demi-obscurité envahissait les sous-bois, ombrant les feuillages, les pelouses diaprées.

En même temps, le froid avait augmenté. J'abandonnai la voiture pour rebrousser chemin (je voyais Paul Mathieu et un soldat, les mains devant le visage, qui tournaient à un coude de la route) mais, après quelques mètres, l'air froid m'arrêta comme un mur glacial. Je levai le col de ma veste légère et me demandai si je ne ferais pas mieux de chercher refuge dans lé véhicule. Le froid augmentait toujours. Je ne sentais plus ma figure comme si elle avait été arrosée d'acétone. Mes mains me donnaient l'impression d'être cassantes, dépouillées de leur chair. Quelque part, à proximité, j'entendis le capitaine crier. Presque aussitôt, j'aperçus une silhouette filant entre les arbres.

Sur le côté droit de la route, la forêt s'estompait dans l'obscurité qui, d'un seul coup, traversa la chaussée. Je ressentis une brûlure aux yeux et les frottai pour enlever les particules de glace qui s'étaient formées sur mes prunelles. Partout, un gel intense accélérait la cristallisation. Les aiguilles qui hérissaient la route atteignaient vingt-cinq centimètres. La gaine des arbres était plus épaisse, plus translucide aussi, de sorte que les troncs semblaient s'être réduits à de simples lignes tachetées. Les frondaisons formaient une mosaïque ininterrompue. Pour la première fois, je me représentai la forêt tout entière devenue un immense glacier de couleur, et moi-même prisonnier dans ses interstices.

Les vitres, la carrosserie de la voiture étaient maintenant recouvertes d'une mince couche semblable à de la glace. Je voulus ouvrir la portière pour mettre le chauffage en marche, mais le froid était tel que la poignée me brûla les doigts.

— « Ohé, là-bas ! Arrivez ! Par ici ! »

L'appel résonnait derrière moi, venant du chemin privé qui aboutissait à la route. Je vis le capitaine. Il se trouvait sous le porche de l'habitation et m'adressait de grands gestes. La vaste pelouse qui s'étendait entre la clôture et la maison semblait appartenir à une zone moins sombre. L'herbe gardait son éclat limpide et le larmier blanc du toit offrait un contraste d'eau-forte avec l'obscurité environnante. On aurait dit que cette enclave restait intacte, comme une île dans le lit d'un ouragan.

Je remontai l'allée en courant et, à mon grand soulagement, je sentis un air plus chaud d'au moins dix degrés. Là, le soleil brillait à travers les feuillages avec toute sa splendeur. J'atteignis le portique d'entrée et cherchai le capitaine, mais il était déjà reparti dans la forêt. J'hésitai à le suivre et observai le rideau d'obscurité qui gagnait peu à peu la pelouse et dont les plis ensevelissaient progressivement les frondaisons chatoyantes. Sur la route, l'automobile était à présent recouverte d'une épaisse couche de verre opaque. Des milliers de cristaux de givre fleurissaient le pare-brise.

Je contournai rapidement la maison à mesure que la zone de sécurité reculait sous les arbres. Je longeai les vestiges d'un ancien potager, où les légumes de verre dressaient leurs tiges et leurs feuilles couleur émeraude comme de délicats motifs sculptés. Je regagnai la forêt et attendis que le déplacement de la zone eut pris une nouvelle direction après un court instant d'arrêt, essayant ainsi de rester au centre même de son foyer. Il me semblait avoir découvert une grotte souterraine où des rochers sertis de pierreries se dessinaient vaguement dans l'obscurité fantômale comme d'énormes plantes marines, parmi les espèces rampantes dont les longues tiges de cristal faisaient songer à des sources pétrifiées.

Une heure durant, je courus désespérément à travers la forêt, ayant perdu tout sens de l'orientation, repoussé çà et là par les brusques crochets de la zone de sécurité qui se faufilait entre les arbres comme une tornade bienfaisante. A plusieurs reprises je traversai la route dont les aiguilles atteignaient maintenant presque ma ceinture, et il me fallait passer tant bien que mal par-dessus les pointes serrées. Une fois, alors que je m'appuyais contre un chêne fourchu pour reprendre souffle, un grand oiseau multicolore s'envola d'une branche et partit avec un cri perçant. La lumière éclatante qui tombait en cascade de ses ailes rouges et jaunes lui faisaient une auréole, et l'on songeait à ces flammes au milieu desquelles renaît le phénix.

Cet étrange ballet tourbillonnant de la zone éclairée et de l'ombre cessa enfin. Une lumière pâle filtra à travers la voûte de cristal, et son iridescence transfigura les sous-bois. Ceux-ci redevenaient un

monde d'arcs-en-ciel où les grottes scintillantes étalaient leurs joyaux. Je suivis un chemin étroit qui serpentait en direction d'une grande maison blanche située comme un classique pavillon d'été sur une petite éminence, à peu près au centre de la forêt. Métamorphosée par le givre de cristal, elle semblait un fragment intact de Versailles ou de Fontainebleau, avec ses pilastres et ses frises sculptées qui retombaient du toit dont le faîte dominait les arbres. Je pensais que de l'étage supérieur je pourrais apercevoir les châteaux d'eau de Maynard, ou tout au moins repérer les méandres de la rivière.

Le chemin se rétrécissait et ne prenait pas la pente conduisant au pavillon, mais sa croûte recuite, qui ressemblait à du quartz à moitié fondu, offrait une surface plus praticable que les aiguilles de la pelouse. Tout à coup, je rencontrai un obstacle qui, sans erreur possible, était une barque rutilante solidement prise dans le sol, avec une chaîne en lapis-lazuli pour l'amarrer au talus. Je compris alors que je suivais un petit affluent de l'Opotoka. Un mince ruisselet courait toujours sous la croûte et, seul, ce mouvement réduit presque à rien empêchait manifestement l'eau cristallisée de se prolonger en flèches et en aiguilles comme c'était le cas partout ailleurs dans la forêt.

Tandis que je m'attardais là, caressant les grosses topazes et améthystes serties aux flancs de la barque, une créature grotesque posée sur quatre pattes émergea de la croûte où elle était à moitié enfoncée. Elle s'arracha pour essayer de m'attaquer, et les fragments brillants qui adhéraient encore à son museau et à ses membres antérieurs remuaient comme les plaques d'une armure transparente. Dans cette lutte qui l'arc-boutait sur ses pattes torses, l'animal happait l'air sans bruit, mais il ne pouvait quitter le creux dont le contour gardait exactement la forme de son corps, sinon pour se hisser de quelques centimètres. Nimbé des feux scintillants que jetait sa cuirasse, l'alligator ressemblait à une fabuleuse bête héraldique. Avec une force soudaine, il tenta encore de s'élancer dans ma direction. Je lui donnai un coup de pied sur le museau, et le choc fit voler les cristaux qui obstruaient sa gorge.

Le laissant retrouver son immobilité de pierre, j'escaladai la berge et traversai tant bien que mal la pelouse pour atteindre la maison dont les tours enchantées se profilaient au-dessus des arbres prismatiques. Hors d'haleine, presque épuisé, j'avais cependant une curieuse prémonition, faite d'espoir et de désir, comme si j'étais quelque Adam fugitif trouvant par hasard un portail oublié qui ouvrait sur le paradis perdu.

A une fenêtre de l'étage supérieur, un fusil calé sous son bras, l'homme en costume de toile blanche m'observait pensivement.

3

MAINTENANT que les savants du monde entier ont réuni tous les indices prouvant l'Effet Hubble, un accord s'est fait sur ses origines et les mesures provisoires par lesquelles on peut espérer arrêter sa progression. Durant ma fuite à travers les forêts des Everglades, la nécessité m'avait permis de découvrir le remède principal — rester toujours en mouvement — mais je voyais pour cause une mutation génétique accélérée, même si des objets inanimés comme les véhicules et les clôtures de métal se trouvaient également atteints. A l'heure actuelle, toutefois (et non sans rechigner) les disciples de Lyssenko eux-mêmes ont accepté l'explication donnée par l'Institut Hubble. D'après les savants américains, les transfigurations produites un peu partout sur notre planète sont le reflet de phénomènes cosmiques lointains apparus pour la première fois dans la nébuleuse spirale d'Andromède.

Nous savons désormais que c'est le temps (le temps agissant comme le Roi Midas, pour reprendre la comparaison de Charles Marquand) qui est la cause de cette transformation. L'existence d'anti-matière dans l'univers, découverte récente, implique inévitablement la conception d'un anti-temps pour fournir le quatrième côté de ce continuum à charge négative. Lorsqu'une particule et une anti-particule se rencontrent, elles ne détruisent pas seulement leurs identités physiques. Leurs valeurs-temps opposées s'éliminent, soustrayant à l'univers un autre quantum pris sur sa réserve de temps totale. Ce sont des pertes de ce genre, provoquées par la création d'anti-galaxies dans l'espace, qui ont abouti à l'épuisement de la réserve de temps dont disposait notre propre système solaire.

De même qu'une solution sursaturée se déverse dans une masse cristalline, la sursaturation de la matière dans un continuum de temps épuisé aboutit à son apparition en une matrice spatiale parallèle. A mesure que s'accroît cette « perte » de temps la sursaturation suit son cours, les atomes et les molécules primitifs donnant naissance à leurs doubles spatiaux, substance sans masse, essayant ainsi d'affermir leur position. Le processus n'a théoriquement pas de fin et un seul atome peut se multiplier à l'infini pour remplir l'univers tout entier. Un univers d'où le temps aura simultanément disparu — ultime zéro macrocosmique dépassant les plus audacieuses spéculations de Platon ou de Démocrite.

Tout cela, l'homme à la barbe me l'expliqua en partie, tandis que je me trouvais allongé sur un canapé aux broderies de verre, dans une des vastes chambres de la maison. Il était toujours à la

fenêtre, scrutant la pelouse et la petite rivière où la barque ornée de gemmes et l'alligator gisaient embaumés. Son mince collier de barbe lui donnait un aspect fébrile, obsédé. Pour une raison que je comprenais mal, il me parlait comme à une vieille connaissance.

— « Mais bon sang, B... ! il y a des années que ça sautait aux yeux ! » dit-il d'un ton méprisant. « Voyez ces virus, leur structure cristalline, leur immunité au temps ! » Il passa la main sur l'appui de la fenêtre et recueillit une poignée de granulés vitreux qu'il éparpilla ensuite à ses pieds comme des billes écrasées. « Vous et moi, nous serons bientôt ainsi, et le monde entier également. Ni vivants ni morts ! »

Il s'interrompit pour braquer son fusil. Ses yeux noirs cherchaient quelque chose entre les arbres. « Nous allons partir, » déclara-t-il en abandonnant la fenêtre. « Quand avez-vous vu le capitaine Shelley pour la dernière fois ? »

— « L'officier de police ? » Je me redressai péniblement. Plusieurs vitres avaient été brisées et leurs morceaux s'étaient transformés en une seule couche translucide sur le tapis. Les motifs persans ondulaient sous la surface brillante comme le fond de ces piscines aux parfums rares décrites dans les Mille et Une Nuits. « Je l'ai revu juste après que nous nous sommes portés au secours de l'hélicoptère... Pourquoi avez-vous peur de lui ? » ajoutai-je, mais il secoua la tête, irrité par ma question.

— « C'est un être venimeux, » grommela-t-il. « Et rusé comme un renard. »

Nous descendîmes l'escalier aux marches de cristal. Tout, dans la maison, était recouvert de la même pellicule glacée. Dans les grands salons, les meubles Louis XV avaient été transformés en énormes morceaux de sucre candi opalescent dont les images brillaient comme des chimères dans les murs de verre taillé. Tandis que nous disparaissions sous les arbres pour gagner la rivière, mon compagnon s'exclama avec une joie triomphante, s'adressant à la forêt aussi bien qu'à moi : « Nous sommes à bout de temps, B..., à bout de temps ! »

Il essayait toujours d'apercevoir le capitaine Shelley. Lequel pourchassait l'autre ? C'est ce que je n'arrivais pas à découvrir, pas plus que le motif de leur vendetta. Je lui avais dit spontanément mon nom, mais il s'était soustrait à de plus amples présentations. Je pensai qu'il avait pressenti un rien de parenté entre nous au moment où nous étions assis côte à côte dans la péniche et que c'était un homme capable de sympathiser ou de haïr, sans restriction, dès la première rencontre ménagée par le hasard. Sur lui-même, pas un mot. Son fusil contre la hanche, il progressait rapidement sur la rivière fossilisée avec des gestes précis et mesurés, alors que je restais en arrière à clopiner. De temps à autre

nous dépassions un croiseur pris dans la croûte, ou un alligator pétrifié qui se cabrait soudain et ouvrait une gueule de gargouille en nous voyant, sa cuirasse cristalline lançant mille feux irisés.

Partout, c'était la même couronne fantastique de lumière, qui transformait chaque chose en une splendeur identique. La forêt apparaissait comme un labyrinthe sans fin de grottes taillées dans le verre, coupé du reste du monde (lequel, pour autant que je savais, était peut-être désormais métamorphosé à son tour) et éclairé par des lampes souterraines.

— « Ne pouvons-nous pas regagner Maynard ? » criai-je à mon compagnon d'une voix qui se répercuta parmi les voûtes. « Nous nous enfonçons toujours davantage dans la forêt ! »

— « La ville est totalement isolée, mon cher B... Mais n'ayez crainte, je vous y conduirai en temps voulu. » Il franchit lestement une fissure coupant la surface de la rivière. Sous les cristaux qui se dissolvaient, un minuscule filet d'eau coulait dans une rigole cachée.

Des heures durant, conduit par cet étrange personnage vêtu de blanc qui semblait toujours épier quelque chose, j'errai ainsi à travers les sous-bois. Il nous arrivait de tourner en rond, comme si mon compagnon se familiarisait avec la topographie de ce monde crépusculaire semé de gemmes. Quand je m'asseyais sur un tronc vitrifié pour reprendre haleine et ôter les cristaux qui, malgré mes mouvements continuels, se formaient maintenant sous mes souliers, il m'attendait avec impatience, et je le voyais m'observer d'un air méditatif, comme s'il se demandait s'il allait ou non m'abandonner.

Nous atteignîmes enfin une petite clairière bordée sur trois côtés par le miroir crevassé d'un méandre. Là, un pavillon au pignon aigu lançait son toit vers le ciel à travers une trouée dans les feuillages. Un lacis arachnéen de lianes opaques s'accrochait à l'unique faîtière et s'étendait jusqu'aux arbres, voile diaphane enveloppant le jardin et la maison de reflets de marbre blanc dont l'intensité était presque sépulcrale. Cette impression était renforcée par les fenêtres situées sous la véranda et qui apparaissaient chargées d'arabesques compliquées, comme les jours pratiqués dans la pierre d'un caveau.

Après m'avoir fait signe de rester sur place, mon compagnon se dirigea vers le jardin, son fusil prêt à épauler. Il courut d'arbre en arbre, s'arrêtant pour épier le moindre mouvement puis, avec une prestesse de félin, il franchit la rivière. Un loriot doré, dont les ailes étaient prisonnières de la voûte de cristal, se balança doucement dans la lumière de l'après-midi. Les ondes limpides que lançait son auréole le faisaient ressembler à un soleil miniature.

— « Marquand ! »

Un coup de feu retentit, dont l'écho fut répercuté par les arbres, et le capitaine Shelley, un revolver à la main, se précipita en direction du pavillon. Quand il tira une deuxième fois, les cristaux qui enrobaient les mousses pendantes se brisèrent et tombèrent autour de moi pour former un palais de glaces. L'homme à la barbe quitta d'un bond la véranda, courbé en deux, et prit la fuite par la rivière, détalant à toutes jambes sur la surface inégale.

Tout s'était passé si vite que je restai désemparé au bord de la clairière, les détonations résonnant encore dans mes oreilles. Je scrutai la forêt pour y chercher trace de mon compagnon. Alors le capitaine, qui était resté sous la véranda, me fit signe avec son arme.

— « Arrivez ! » Quand je me fus timidement approché, il descendit le perron et m'examina d'un air soupçonneux. « Que faites-vous par ici ? Ne seriez-vous pas un membre du groupe venu visiter le secteur ? »

Je lui expliquai comment je m'étais trouvé pris au piège après la chute de l'hélicoptère. « Pouvez-vous m'aider à regagner le P.C. de la brigade ? Je tourne en rond dans la forêt depuis ce matin. »

Son visage allongé prit une expression maussade. « Cela fait une sacrée distance — et la forêt se transforme toujours. » Il tendit le bras vers la rivière. « Que faisiez-vous avec Marquand ? Où l'avez-vous rencontré ? »

— « L'homme à la barbe ? Il s'était réfugié dans une maison près de la rivière. Pourquoi avez-vous tiré sur lui ? Est-ce un criminel ? »

Shelley hocha la tête après un bref silence. Son attitude, ses paroles manquaient de franchise. « C'est bien pire. Marquand est fou. Fou à lier. » Il mit le pied sur la première marche du perron, apparemment décidé à me laisser me débrouiller tout seul dans la forêt. « Vous ferez bien de faire attention, car on ne peut pas savoir ce que ça va donner. Marchez sans vous arrêter, mais tournez en rond, sans quoi vous vous perdrez. »

— « Attendez ! » lui criai-je. « Ne pourrais-je pas me reposer ici ? Et il me faudrait une carte... Peut-être en auriez-vous une ? »

— « Une carte ? A quoi vous servirait-elle, maintenant ? » Il sembla hésiter, tandis que je me retrouvais les bras ballants. « Entendu. Vous pouvez entrer cinq minutes. » Cette concession à l'humanité lui était manifestement arrachée.

Le pavillon comprenait une seule grande pièce circulaire et une petite cuisine attenante. D'épais volets avaient été appliqués contre les fenêtres. Ils se trouvaient maintenant soudés aux croisées par

les cristaux qui remplissaient les interstices, et la lumière n'entrait plus que par la porte.

Shelley rengaina son arme et tourna sans bruit le bouton de la serrure. Les vitres givrées me laissèrent voir les contours imprécis d'un grand lit à colonnes probablement dérobé dans une propriété voisine. Des amours dorés voletaient sous le baldaquin d'acajou et quatre cariatides nues aux bras levés formaient les piliers.

— « Mrs. Shelley... » m'expliqua le capitaine à mi-voix. « Elle n'est pas en très bonne santé. »

Nous contemplâmes un instant l'occupante du lit, qui était adossée à un oreiller de satin, une main fiévreuse posée sur la courtepointe. Je crus voir d'abord une personne âgée, probablement la mère du capitaine, puis je compris qu'il s'agissait d'une très jeune femme, presque une enfant. Elle ne devait pas avoir plus de vingt ans. Ses longs cheveux platine couvraient ses épaules comme un châle, et son visage amaigri, aux pommettes saillantes, se levait pour accueillir la lumière parcimonieuse. Peut-être avait-elle eu naguère cette beauté fragile que l'on appelle « teint de porcelaine », mais son épiderme flétri et le faible éclat entre ses paupières mi-closes lui donnaient l'apparence d'une personne incroyablement vieille. Elle me rappela ma propre femme durant les quelques minutes qui avaient précédé sa mort.

— « Shelley... » Elle parlait d'une voix cassée. « Shelley, le froid recommence. Ne pourrais-tu pas faire du feu ? »

— « Les bûches ne brûleraient pas, Emerelda. Toute la forêt est transformée en verre. » Le capitaine restait debout au pied du lit, la casquette à la main. Il regardait la jeune femme avec une expression anxieuse, comme s'il était toujours en service. Il ouvrit sa veste de cuir. « Vois ce que je t'ai apporté. Elles te soulageront. »

Il se pencha vers elle et répandit trois ou quatre poignées de pierres précieuses sur la courtepointe. Des rubis et des saphirs de toutes grosseurs dont les éclats scintillèrent.

— « Oh ! Shelley, merci... » La main libre de la jeune femme courut sur le lit pour atteindre les gemmes. Son visage enfantin exprimait une avidité presque animale. Prenant les pierres à poignée, elle les porta jusqu'à sa poitrine et les tint pressées contre sa chair, où les meurtrissures firent des taches rouges en forme de doigts. Leur contact sembla lui rendre vie. Elle se souleva lentement et plusieurs saphirs tombèrent par terre.

« Sur quoi as-tu tiré, Shelley ? » demanda-t-elle peu après. « J'ai entendu des coups de feu, ça m'a donné la migraine. »

— « Ce n'était qu'un alligator, Emerelda. Certains, par ici, ne manquent pas d'audace. Je dois y veiller. Repose-toi, maintenant. »

— « Mais il me faut beaucoup plus de pierres que cela, Shelley. Tu ne m'en as apporté que quelques-unes, aujourd'hui... » Ses doigts,

telles des griffes, fouillèrent la courtepointe. Puis elle tourna la tête de l'autre côté et parut s'assoupir, les gemmes plaquées comme des scarabées brillants sur la peau blanche de sa poitrine.

Le capitaine me fit signe et nous passâmes dans la cuisine. A l'exception d'un réfrigérateur débranché posé sur le fourneau sans feu, la petite pièce était vide. Shelley ouvrit le réfrigérateur et commença par y ranger le restant des rubis, qui ressemblaient à des cerises étalées entre cinq ou six boîtes de conserves. Une pellicule glacée recouvrait l'extérieur émaillé du meuble, comme tout ce que l'on pouvait voir dans la cuisine, mais les parois intérieures présentaient une surface intacte.

— « Qui est cette jeune femme ? » demandai-je, tandis que le capitaine ouvrait une boîte. « Ne devriez-vous pas l'emmener d'ici ? »

Shelley me regarda avec la même méfiance qu'au début. Il semblait toujours cacher quelque chose, et cela venait de ce que ses yeux restaient à moitié baissés. « C'est ma femme, » articula-t-il en insistant curieusement sur les mots, comme s'il n'était pas certain du fait. « Emerelda. Elle est plus en sécurité ici, tant que je tiendrai Marquand à distance. »

— « Pourquoi lui voudrait-il du mal ? Il m'a paru sain d'esprit. »

— « Je vous dis qu'il est fou ! » s'écria Shelley avec une violence soudaine. « Il a passé six mois en camisole de force ! Maintenant, il veut reprendre Emerelda pour l'emmener dans sa baraque branlante au milieu du marécage. » Et il ajouta, en guise d'explication supplémentaire : « Elle l'avait épousé. »

Nous mangeâmes en pêchant directement la viande froide avec nos fourchettes et Shelley me parla de Charles Foster Marquand, l'étrange architecte qui avait conçu les plans de plusieurs grands hôtels de Miami. Deux ans plus tôt, brusquement dégoûté de tout, il avait abandonné son travail. Il avait épousé Emerelda en achetant l'accord de ses parents, quelques heures seulement après l'avoir rencontrée au parc d'attractions. Puis il était parti avec elle dans une ahurissante maison de style grotesque qu'il avait bâtie en plein marécage, au milieu des requins et des alligators. Selon Shelley, il n'avait plus dit un mot à Emeralda après la cérémonie du mariage. Il la tenait cloîtrée dans le pavillon sans la moindre personne à qui parler, sinon un vieux serviteur nègre aveugle. Il semblait voir son épouse dans une sorte de rêve pré-raphaélite — prisonnière de la maison comme le ressort perdu de son imagination. Quand elle réussit finalement à s'échapper, aidée par le capitaine, il eut un véritable accès de folie et passa quelques mois dans un asile à titre de malade volontaire. Il était maintenant revenu, mû par le seul espoir de regagner avec Emerelda sa maison au milieu

du marécage. Shelley avait la conviction (peut-être fondée) que c'était cette présence morbide à proximité qui causait l'étrange dépérissement dont souffrait la jeune femme.

Je les quittai au crépuscule, barricadés tous deux dans ce pavillon à l'aspect sépulcral, et partis en direction de l'Opotoka que, d'après Shelley, je trouverais huit cents mètres plus loin. J'espérais pouvoir suivre la rivière jusqu'à Maynard. La chance aidant, je rencontrerais une unité stationnée près de la zone interdite. Les soldats reconstitueraient alors mon itinéraire et iraient secourir le capitaine et sa femme mourante.

Le manque d'hospitalité de Shelley ne me surprenait pas. En me renvoyant dans la forêt il m'utilisait comme appât, certain que Marquand chercherait immédiatement à me rejoindre pour obtenir des nouvelles de son ex-épouse. Tandis que je m'aventurais à travers les grottes de cristal envahies par l'ombre, je prêtais l'oreille aux bruits qui pouvaient signifier son approche, mais les gaines des arbres faisaient entendre des milliers de notes claires et de grésillements à mesure que la forêt se refroidissait. Au-dessus de moi, entre les frondaisons, je voyais le disque fêlé de la Lune, et partout, dans les murs de feuillages vitrifiés, les étoiles se reflétaient comme des myriades de lucioles.

A ce moment, je m'aperçus que mes habits brillaient dans l'obscurité. Le givre qui recouvrait ma veste était tout pailleté par la lumière des étoiles et de minuscules flèches de cristal se formaient sur mon bracelet-montre dont le cadran ressemblait à un médaillon de pierre de lune.

Vers minuit j'atteignis l'Opotoka, chaussée de gaz solidifié qui aurait pu monter jusqu'à la Voie Lactée, et que je fus obligé d'abandonner quand une succession de cataractes géantes rendit sa surface impraticable. Je gagnai les faubourgs de Maynard en repassant devant le laboratoire mobile du Ministère de l'Agriculture. La remorque, les tables, le matériel resté çà et là étaient maintenant enrobés par l'épaisse couche givrée. Dans l'essoreuse, les branches avaient retrouvé leur floraison de gemmes scintillantes.

Les maisons aux toits blancs luisaient dans la nuit comme les monuments funéraires d'une nécropole. Les corniches étaient ornées de flèches, de clochetons innombrables et de gargouilles dont certaines se rejoignaient au-dessus des rues à mesure qu'elles s'allongeaient. Un vent glacial rasait les chaussées, forêts d'aiguilles fossiles dans la masse desquelles les véhicules abandonnés semblaient des plésiosaures posés sur l'ancien fond de leur océan natal.

Partout, le processus de transformation s'accélérait. D'épaisses pantoufles de cristal recouvraient mes chaussures. Grâce à elles je pouvais progresser dans la rue, mais elle allaient bientôt se souder aux aiguilles et je serais cloué sur place.

La forêt et la route obstruée bloquaient la sortie est de Maynard. Tandis que je refaisais péniblement le chemin parcouru, espérant au moins retourner chez le capitaine Shelley, je passai devant une joaillerie dont la vitrine était brisée. Là, le trottoir ne présentait pas la moindre excroissance cristalline. Mais le sol était jonché de bijoux — émeraudes et rubis montés sur bagues, topazes en broches ou pendentifs, sans parler de pierres plus petites et de diamants industriels dont les facettes brillaient au clair de lune.

Je m'arrêtai et remarquai soudain que les aiguilles hérissant mes chaussures se dissolvaient peu à peu, comme des glaçons exposés à la chaleur. La croûte elle-même tomba en morceaux qui fondirent lentement et disparurent sans laisser de trace.

Je compris alors pourquoi le capitaine Shelley avait apporté des pierreries à sa femme et pourquoi la malade s'en était emparé aussi avidement. Par quelque phénomène optique ou électro-magnétique, l'intense foyer de lumière situé à l'intérieur des gemmes provoquait une compression du temps, si bien que les rayons lumineux venant des surfaces inversait le processus de cristallisation. (Peut-être est-ce ce pouvoir qui explique l'éternel attrait exercé par les pierres précieuses, de même que par la peinture et l'architecture baroques ? Leurs faîtes, leurs cartouches, leurs détails tarabiscotés occupent plus que leur propre volume d'espace. Ils contiennent donc davantage de temps ambiant et nous donnent cette indéniable prémonition de l'immortalité que l'on a à l'intérieur de l'église Saint-Pierre ou du palais de Nymphenberg. En revanche, l'architecture du XXe siècle, qui utilise typiquement la façade rectangulaire et dépouillée et s'appuie sur les principes euclidiens simples de l'espace et du temps, convient par excellence au Nouveau-Monde, car les Américains croient fermement avoir un pied solide dans l'avenir, et cette hantise de la mort qui poursuivait les esprits de la vieille Europe ne les touche pas.)

Je me baissai aussitôt pour ramasser les gemmes dont je bourrai mes poches et ma chemise, à même la peau et dans les manches. Puis je m'installai, le dos appuyé à la vitrine. Le demi-cercle de trottoir resté libre formait un patio miniature que les excroissances cristallines entouraient comme un jardin fantômale, et le contact des pierres contre mon épiderme me donnait une sensation de chaleur. Quelques instants plus tard, à bout de fatigue, je dormais profondément.

Je me réveillai sous un soleil resplendissant, dans une rue bordée de temples merveilleux, des milliers d'arcs-en-ciel illuminant l'air d'un flamboiement de couleurs prismatiques. Je m'abritai les

yeux pour regarder les toits dont les tuiles d'or étaient incrustées de pierreries comme à Bangkok.

Une main me secouait sans ménagements. Je voulus me redresser et constatai que le demi-cercle de trottoir libre avait disparu. J'étais couché sur un lit d'aiguilles, mais celles-ci avaient poussé beaucoup plus vite à l'entrée de la bijouterie. Mon bras droit se trouvait pris dans une masse dont les pointes, longues de sept ou dix centimètres, atteignaient presque mon épaule, et ma main dans un épais gantelet que je pus à peine soulever. Des reflets irisés soulignaient les contours de mes doigts.

La panique m'envahit. Je réussis tant bien que mal à me dresser sur les genoux et vis l'homme en tenue blanche accroupi derrière moi avec son fusil.

— « Marquand ! » Je levai mon bras chargé de pierreries. « Par pitié ! »

Mon cri détourna son attention de la rue où il épiait quelque chose. Son visage maigre aux yeux brillants était transfiguré par d'étranges couleurs qui lui marbraient la peau et soulignaient les reflets bleus et violets de sa barbe. Quant à son costume, il irradiait tout autour de lui des bandes irisées.

Il fit un mouvement dans ma direction, mais avant qu'il ait pu parler, un coup de feu retentit et la pellicule qui recouvrait le pas de la porte vola en éclats. Marquand se baissa, puis m'obligea à franchir la vitrine brisée. Un autre coup de feu fut tiré. Nous longeâmes les comptoirs mis à sac et passâmes dans un bureau où un coffre-fort béant laissait voir des boîtes métalliques vides. Marquand les prit et y mit en vrac les quelques pierreries qui restaient éparpillées sur le sol.

Il m'en bourra les poches et me fit sortir par une fenêtre dans l'allée située derrière la maison. De là nous gagnâmes la rue adjacente transformée en un tunnel de lumière pourpre. Nous nous arrêtâmes au premier tournant, à cinquante mètres de la forêt vers laquelle mon compagnon tendit le bras.

— « Courez, fuyez ! N'importe où, c'est tout ce que vous pouvez faire ! »

Il me poussa devant lui avec la crosse de son fusil dont la culasse était maintenant incrustée d'argent comme une arme à feu du XVIe siècle. Je levai mon bras en signe d'impuissance et le soleil fit scintiller les aiguilles de cristal qui le recouvraient. « Mais vous voyez bien, Marquand ! Je suis pris jusqu'à l'épaule ! »

— « Courez, vous dis-je ! Il n'y a pas d'autre moyen ! » Son visage enluminé eut un frémissement d'impatience. « Et ne gaspillez pas les pierres, elles ne vous dureront pas éternellement ! »

Je me forçai à courir en direction de la forêt. Je pénétrai dans la première des cavernes de verre, faisant tournoyer mon bras tant bien que mal, et je sentis la gaine chatoyante se résorber légèrement. Par chance, j'atteignis bientôt un petit affluent de l'Opotoka et me lançai comme un fou sur sa surface pétrifiée.

Combien d'heures, combien de jours ai-je erré dans la forêt, c'est ce que je ne saurais dire, car toute notion du temps m'avait abandonné. Si je m'arrêtais seulement une minute, les bandes de cristal me saisissaient à la gorge et à l'épaule. Heure après heure, je courus entre les arbres. Je ne connaissais de repos que lorsque je m'effondrais, à bout de résistance, sur une plage de verre. Je maintenais quelques gemmes pressées contre mon visage pour le préserver de l'enrobement. Mais leur pouvoir diminuait progressivement. A mesure que leurs facettes perdaient tout éclat, elles se transformaient en petits blocs de silice non polis.

Une fois, tandis que je courais dans la nuit en faisant tournoyer mon bras, je passai non loin du pavillon où le capitaine Shelley veillait sa jeune femme mourante. Il tira sur moi de la véranda. Peut-être avait-il pris ma silhouette fantômale pour celle de Charles Marquand.

Un après-midi enfin, à l'heure où le rouge sombre du crépuscule pénétrait les sous-bois, j'atteignis une clairière. Les échos profonds d'un orgue résonnaient parmi les arbres et je vis une petite église dont le clocher aux reflets d'or se confondait désormais avec les frondaisons.

Je poussai le portail de chêne et entrai dans la nef. Au-dessus de moi, les vitraux réfractaient des rayons éclatants qui inondaient l'autel. M'approchant de la table de communion, je me penchai et tendis le bras vers le grand crucifix serti de pierres précieuses. Immédiatement, la gaine qui l'enrobait fondit comme une couche de glace. A mesure que les cristaux disparaissaient, la lumière se déversait à flots de ma manche et de mes doigts.

Le prêtre assis à l'orgue avait tourné la tête pour m'observer, mais ses mains fermes tiraient toujours des anches les mêmes accords sublimes entremêlés d'harmoniques, et l'hymne sacré s'élançait par les vitraux vers le lointain soleil démembré.

La vie, dôme de verre aux multiples couleurs,
Teinte la splendeur blanche de l'éternité.

4

Je restai là une semaine entière, pendant que les dernières aiguilles cristallines disparaissent progressivement de ma main. Je passais mes journées avec le prêtre, agenouillé à ses pieds pour actionner les soufflets de l'orgue, et les grâces ondulantes de Pales-

trina ou de Bach trouvaient leurs échos tout autour de nous. Le soir, lorsque le soleil sombrait en milliers de fragments dans la nuit, il laissait les claviers et se tenait un instant sous l'ogive du portail, contemplant les arbres aux silhouettes fantômales.

Je me rappelai l'avoir déjà vu. C'était le Dr. Thomas, ce prêtre que le capitaine Shelley avait conduit jusqu'à Maynard. Son regard paisible d'intellectuel, dont la sérénité était démentie par ses mains aux gestes nerveux (comme le calme trompeur des malades qui ont été en proie à la fièvre) m'observait toujours avec la même insistance lorsque nous prenions notre frugal repas sur un tabouret près de l'autel, protégés du froid qui pétrifiait tout par le grand crucifix et ses pierres précieuses. Je crus d'abord qu'il voyait dans ma survie une preuve de l'intervention divine et j'eus quelques mots symboliques pour exprimer ma gratitude. Mais il se contenta de sourire évasivement.

Je ne cherchai pas à savoir pourquoi il était revenu. Son église se trouvait maintenant complètement encerclée, et l'on eût dit que le fond d'un immense glacier la surplombait.

Un matin, il trouva un serpent aveugle, dont les yeux étaient transformés en deux gemmes protubérantes. L'animal rampait contre le portail. Il le prit et alla le mettre sur l'autel. Il eut un mince sourire quand, ayant recouvré la vue, le reptile se glissa entre les bancs de l'église.

Un autre jour, m'étant réveillé de très bonne heure, je le trouvai en train de célébrer seul l'office divin. Il s'interrompit, à moitié embarrassé, et un peu plus tard, pendant que nous déjeunions, il me confia : « Vous vous demandez probablement ce que je faisais. Voyez-vous, l'instant m'a semblé opportun pour vérifier la valeur du sacrement. » Du geste, il me montra les rayons prismatiques qui traversaient les vitraux, et les motifs bibliques transformés en peintures abstraites d'une surprenante beauté. « C'est peut-être une hérésie de dire cela, mais le corps du Christ est avec nous, dans tout ce qui nous entoure... dans chaque prisme, dans chaque irisation, dans les dix mille reflets du soleil. » Il leva ses mains amaigries que la lumière faisait briller. « Alors, je me demande si l'Eglise, comme son symbole (il désigna le crucifix) n'as pas survécu à sa fonction. »

Je cherchai une réponse. « Je suis désolé. Peut-être que si vous partiez... »

— « Mais non ! » Ma lenteur d'esprit semblait l'irriter. « Vous ne comprenez donc pas ? Naguère, j'étais un véritable apostat... Je savais que Dieu existait, mais je ne pouvais croire en lui. Maintenant (il eut un rire amer) les événements m'ont dépassé. »

Il me fit signe de le suivre jusqu'au portail ouvert, et son geste embrassa le dôme formé par les arcs de cristal qui s'élançaient

des frondaisons voisines comme les appuis d'une immense coupole de diamant. Çà et là, on apercevait des oiseaux dont les ailes déployées remuaient à peine, loriots dorés ou aras écarlates qui répandaient des flaques de lumière. Les vagues de couleur limpide ondulaient jusque dans les taillis et les reflets des plumages chatoyants nous enveloppaient de motifs concentriques sans cesse renouvelés. Partout ailleurs, des espèces plus petites, des papillons, des insectes innombrables joignaient leurs halos minuscules à ce sacre de la forêt.

Il me prit par le bras. « Ici, dans ces bois, tout est transfiguré, illuminé. Tout communie dans l'union ultime de l'espace et du temps. »

Le dernier jour, alors que nous nous tenions devant l'autel, faisant face au bas-côté qui se transformait en une galerie obstruée par des colonnes cristallines, sa conviction sembla l'abandonner. L'expression avec laquelle il regardait les claviers de l'orgue qui se recouvraient de givre était presque de la peur, et je compris qu'il cherchait comment fuir.

Il finit néanmoins par se reprendre, et saisissant le crucifix placé sur l'autel, il me le mit de force entre les mains. Une colère soudaine l'animait, née de la certitude absolue où il était arrivé. Ce fut presque brutalement qu'il m'obligea à gagner le portail, d'où il me poussa vers une des voûtes dont l'ouverture s'obstruait d'heure en heure.

— « Allez-vous en ! Partez d'ici ! Trouvez la rivière ! »

Et comme j'hésitais, la lourde croix pesant sur mes bras, il s'écria avec fureur : « Vous n'aurez qu'à dire que je vous ai ordonné de la prendre ! »

Quand je le vis pour la dernière fois, il se tenait immobile, les bras tendu vers les murs scintillants, figé dans la posture même des oiseaux pétrifiés, et ses yeux contemplaient avec extase les premiers cercles de lumière sortis de ses paumes tournées vers le haut.

Je partis tant bien que mal en direction de la rivière, peinant sous le poids de la lourde croix d'or, et les grands miroirs qu'offraient les rideaux de mousse reflétaient ma silhouette chancelante comme une image de Simon le Cyrénéen extraite d'un vieux manuscrit.

La croix me protégeait toujours quand j'atteignis le pavillon du capitaine Shelley. Par la porte ouverte, je vis le lit au centre d'une énorme gemme brisée — un cristal dans lequel, semblables à des nageurs reposant au fond d'une vasque enchantée, Emerelda et son mari gisaient côte à côte. Les yeux du capitaine étaient clos

et les pétales d'une rose rouge sang s'épanouissaient du trou qu'il avait à la poitrine comme une merveilleuse fleur de corail. Près de lui, Emerelda dormait paisiblement. Les battements invisibles de son cœur l'enrobaient dans une faible lueur dorée, la toute dernière trace de vie qui subsistait en ce lieu.

Soudain, quelque chose brilla dans le crépuscule. Je me retournai et aperçus une chimère étincelante — un homme aux bras et au buste incandescents qui courait parmi les arbres en faisant jaillir une cascade de particules sur son passage. Je me baissai, le crucifix devant moi, mais il disparut aussi brusquement qu'il était sorti de la forêt. Il s'enfonça sous les voûtes scintillantes, et tandis que son sillage lumineux se perdait, sa voix faisait écho dans l'air glacé, appel plaintif dont la résonance avait une pureté cristalline, la même que celle de ce monde métamorphosé.

— « Emerelda... ! Emerelda... ! »

Sous le ciel serein de Porto-Rico, dans le parc de l'ambassade britannique où je me retrouve quelques mois plus tard, la forêt fantasmagorique me semble aussi lointaine qu'une galaxie. A vol d'oiseau, pourtant (mais ne devrais-je pas dire : à vol de griffon ?) il n'y a guère que seize cents kilomètres entre la Floride et San Juan et, déjà, de nombreuses autres régions sont atteintes à des distances beaucoup plus grandes des trois zones focales. D'après un article que j'ai lu, l'actuelle vitesse de progression du phénomène laisse prévoir que dans dix ans, un tiers de notre planète sera transformé. Vingt des plus grandes métropoles du monde seront pétrifiées sous le cristal prismatique comme c'est le cas pour Miami — et là, je pense à la description de la ville abandonnée, faite par certains journalistes, telle une vision de saint Jean : Miami, cité aux mille flèches gothiques...

A vrai dire, cette perspective ne provoque en moi aucune peur. Il me semble maintenant évident que les origines de l'Effet Hubble ne sont pas seulement physiques. Lorsque je sortis en titubant de la forêt pour tomber enfin sur des militaires à seize kilomètres de Maynard, deux jours après avoir vu le fantôme errant qui avait été Charles Marquand, je pensais bien ne jamais retourner dans les Everglades. Je serrais toujours le grand crucifix contre moi et, par une de ces ironies du sort qui prêtent à rire, loin d'être accueilli en héros, je me vis traîné devant une cour martiale sous l'accusation de pillage. Tout laissait supposer qu'on avait arraché les pierreries de la croix et j'essayai en vain d'expliquer comment les gemmes disparues avaient été la rançon de ma vie. Finalement, notre ambassade à Washington me tira d'affaire en excipant de l'immunité diplomatique. Mais ma suggestion de lancer dans la forêt une

patrouille munie de croix serties de gemmes pour essayer de sauver le prêtre et Charles Marquand n'eut aucun succès. Malgré mes protestations, on m'envoya à Porto-Rico en convalescence.

Mes supérieurs estimaient que je devais être coupé de tout ce qui pouvait me rappeler mon aventure — et peut-être sentaient-ils déjà en moi un changement peu apparent, mais significatif. Chaque nuit, pourtant, le disque fêlé du satellite Echo passe au-dessus de nous, illuminant la voûte nocturne comme un candélabre d'argent. Bien plus, j'ai la certitude que le Soleil lui-même a commencé à se transformer. Au crépuscule, quand il est voilé de pourpre, on distingue nettement un réseau en travers de son globe, herse gigantesque qui s'étendra un jour jusqu'aux planètes et aux étoiles pour les immobiliser dans leur course.

Je sais maintenant que je retournerai en Floride. L'exemple du courageux prêtre apostat qui m'a donné le crucifix le prouve : une récompense suprême m'attend dans la forêt métamorphosée. Là-bas, la transfiguration de toutes les formes vivantes ou inanimées s'accomplit sous nos yeux. C'est l'immortalité qui nous est offerte, conséquence directe de l'abandon que nous aurons fait de notre identité physique et temporelle. Même si nous sommes des apostats en ce monde, nous deviendrons forcément les apôtres du soleil prismatique.

Ainsi, dès que ma convalescence sera terminée et que j'aurai regagné Washington, je saisirai la première occasion pour faire partie d'une des missions scientifiques qui vont visiter la Floride. Ma fuite ne sera certainement pas difficile à préparer. Alors, je retrouverai l'église solitaire au cœur de ce monde enchanté, cette forêt où, le jour, des oiseaux merveilleux volent à travers les frondaisons pétrifiées et des alligators incrustés de pierreries scintillent comme des salamandres héraldiques au bord de rivières cristallines, tandis que, la nuit, l'homme enluminé court de clairière en clairière, ses bras semblables aux roues d'un char d'or, et sa tête à un diadème spectral.

Traduit par René Lathière.
Titre original : The illuminated man.

EVELYN E. SMITH

Cher petit Gregory

Avec cette ironie qui est sa marque, Evelyn Smith adore raconter, dans un style imperturbable raillant la presse du cœur, des histoires de jeunes filles romanesques tombant amoureuses... de Dieu sait quoi. Cela donne des nouvelles aussi subtilement drôles que **Mon Martien et moi** et **La jeune fille et le vampire**, parues antérieurement dans **Fiction** (et fort bien résumées par leurs titres). Dans la même veine, voici la touchante histoire de Miss Amelia Hathaway Brown, devenue gouvernante, chez le distingué Mr. Huntington, de l'enfant très... particulier de celui-ci : le petit Gregory.

LES nombreux taxis qui volaient autour de moi étaient tous occupés. Malgré mes mitaines en loup de Mars, j'avais déjà les doigts gelés quand j'aperçus enfin la lumière bleue d'un taxi libre. En claquant des dents, je donnai l'adresse au chauffeur et le taxi s'éleva lentement vers ma destination inconnue au milieu des flocons de neige.

— « Est-ce que vous voulez que j'allume le video, mademoiselle ? » demanda le chauffeur.

— « Non, merci. »

— « Ça ne vous dérange pas si je mets le son pour moi ? »

— « Non, ça ne me dérange pas. » En réalité, ça me dérangeait, mais je n'avais pas assez d'assurance pour refuser avec grâce. C'était un bulletin d'informations. J'essayais de ne pas écouter la voix mais je n'y arrivais pas. Le sujet forçait l'attention.

« ...*On a aperçu d'étranges vaisseaux près de Pluton. Le capitaine John Truesdell, de la Patrouille de l'Espace, a déclaré ce matin aux journalistes qu'il était convaincu de l'origine extra-solaire de ces vaisseaux. Il a promis des révélations sensationnelles pour bientôt. Les photos que voici des vaisseaux étrangers montrent qu'ils ne ressemblent à rien de connu sur Terre. Elles ont été prises lors d'une apparition précédente, en* 2043, *par les explorateurs intrépides Sebastian et Lavinia Hathaway-Brown qui trouvèrent la mort dans cette chasse...* »

— « Vous êtes bien sûr de ne pas vouloir le video, mademoiselle ? »

— « Tout à fait certaine, merci. » J'avais déjà vu ces photos qui

avaient coûté la vie à mes parents et j'avais fait de mon mieux pour oublier. Je ne voulais rien entendre sur les systèmes extra-solaires. Les gens comme il faut ne quittent pas la Terre. Ils restent sur le monde qui leur appartient et s'occupent de leurs affaires. Je pris mon courage à deux mains : « Pourriez-vous couper le son ? J'ai une migraine épouvantable. »

— « Comme vous voudrez. »

En compensation, je lui donnai un très bon pourboire. C'était d'ailleurs beaucoup plus que ma bourse ne me le permettait, car même si Mr. Hutington payait le taxi, je pouvais difficilement espérer qu'il me rembourserait ces largesses.

Le taxi fit demi-tour. Je mis un instant mes lunettes. Je me trouvais devant une grande maison qui était sûrement déjà vieille à ma connaissance. Elle était aussi vieille, aussi sombre que la rue elle-même, et tout aussi vide et abandonnée.

Mais je me trompais. La rue n'était pas vide. Sur le trottoir opposé, ce que j'avais pris pour un tas de hardes se mit à bouger. C'était un mendiant, un aveugle. Pourquoi avait-il choisi d'attendre dans un coin si désert... et dans la neige ? Mais ça ne me regardait pas. Je gravis les marches branlantes du porche. L'œil rond d'un voyant brillait sur la porte. Il n'y avait pas d'interphone mais seulement un objet en métal terni qu'on ne voit plus que dans les livres : un marteau.

Je mis précipitamment mes lunettes dans mon sac et je frappai.

Au bout d'un moment, la porte s'ouvrit en grinçant. La lumière pourtant faible de la rue découpa un rectangle dans l'obscurité de la maison. Je pus seulement distinguer qu'un homme se tenait là, grand, très grand et très carré d'épaules. Le reflet qui jouait sur son visage empêchait de distinguer ses traits. Sa voix, lorsque enfin il se mit à parler, avait une sonorité métallique et monocorde.

— « Etes-vous Miss Brown ? »

— « Oui, je suis Amelia Brown. Je suis venue, de la part de Miss Frisbie, pour... pour le poste de gouvernante. »

— « Bon. Entrez, je vous prie. »

La porte se referma derrière moi. Sans le contraste de la lumière du jour, l'obscurité était moins épaisse. Le visage de l'homme était aussi massif que ses épaules. Il ne m'invita pas à avancer.

« Pensez-vous que vous aimerez travailler ici, Miss Brown, si loin de... tout ? » Son élocution avait cette perfection mécanique des étrangers cultivés mais il hésitait par moments, comme si, de temps à autre, il lui fallait chercher un mot insaisissable, un concept étranger.

Mon rire aigu résonna bizarrement. « Je... je n'ai pas l'instinct

grégaire, Mr. Huntington. Vous êtes bien Mr. Huntington, n'est-ce pas ? »

Il hocha la tête. Ses cheveux, plats et lissés, brillèrent comme de l'or.

— « Excusez-moi, s'il vous plaît, de ne pas allumer la lumière, mais j'ai les yeux assez fragiles. »

— « Moi aussi, » dis-je nerveusement.

Il s'approcha. L'âge n'avait pas marqué son visage et ses yeux bleus brillaient avec éclat.

— « Vous ne portez pas de... comment dit-on ?... de lunettes ? »

— « Je préfère laisser reposer mes yeux de temps en temps. » J'étais très gênée. Il me surprit en prenant ma main dans sa main puissante et glacée.

— « Promettez-moi que vous ne les... porterez jamais dans cette maison. Je ne pourrais pas supporter de voir enlaidir de si jolis yeux. »

— « Je... je vous le promets, » dis-je en regardant mes souliers.

— « Alors, c'est d'accord ? Quand commencez-vous ? Demain ? »

— « Mais allez-vous m'engager sans me demander de références ? »

— « Miss Frisbie me les a données. »

— « Mes... mes références ? »

— « Miss Frisbie répond de vous. J'ai totalement confiance en elle. »

— « Et l'enfant... ou les enfants ? »

— « Faut-il vraiment que vous le voyiez ? Il n'y en a qu'un. Je ne vous cache pas, Miss Brown, que c'est un enfant difficile... très étrange. Peut-être hésiterez-vous à vous occuper d'un... » (l'absence totale d'émotion dans sa voix rendait les mots encore plus amers) « d'un enfant... différent des autres. »

— « Oh ! non. » J'étais à la torture. « Mais je pensais qu'il vaudrait mieux qu'il me voie avant que vous preniez une décision. »

— « Je suis sûr qu'il vous aimera, Miss Brown. Disons demain matin ? »

Sur le porche, je me retournai. « Et Mrs. Huntington ? Certainement, elle... »

— « Il n'y a pas de Mrs. Huntington, je suis veuf. » La porte se ferma entre nous.

A travers le voile de neige, j'aperçus l'aveugle toujours à son poste. Je traversai la rue. Les lunettes noires se tournèrent vers moi.

— « Bonjour, mademoiselle. » Une épaisse barbe noire assourdissait sa voix. « Il ne fait pas très beau, n'est-ce pas ? »

— « Non. Mais vous ne trouvez pas que cet endroit est bien inconfortable ? »

— « Je l'aime bien. C'est tranquille. Toujours les mêmes gens.

Votre voix est nouvelle. Etes-vous la gouvernante de Mr. Huntington ? »

— « Oui. Comment savez-vous qu'il voulait engager une gouvernante ? »

— « Je sais tout ce qui se passe par ici. »

Je pris une pièce et la laissai tomber dans la sébile. « Pour me porter bonheur, » dis-je en souriant de ma sottise.

— « Oh ! mais je ne suis pas un mendiant, » protesta-t-il. « Voyez ce que je vends. Vous ne pouvez pas partir sans prendre quelque chose en échange de votre argent. »

Je remarquai alors qu'il tenait un petit plateau plein de colifichets et de bijoux bon marché. « Non, vraiment... »

— « Mais il le faut. » Sa voix était pressante. « Prenez l'anneau rouge puisque vous voulez avoir de la chance. C'est un anneau porte-bonheur. »

— « Très bien, je le prends. » Il ne pouvait pas me voir mais je mis tout de même l'anneau pour ne pas le vexer.

— « Si vous avez des ennuis, » me dit-il, « tournez l'anneau trois fois et dites... dites... »

— « Abracadabra ? » suggérai-je en m'efforçant de ne pas rire car il avait l'air très sérieux.

— « Abracadabra... Très bien. Mais attention, seulement si vous avez vraiment des ennuis. Il ne faut pas épuiser le pouvoir de l'anneau. »

Dans une charrette tirée par un cheval, un brocanteur passa lentement.

— « Vieux habits, vieilles bouteilles, vieux métal ! » Il criait l'annonce traditionnelle d'une voix nasillarde. Personne ne répondit et le bruit de la charrette s'évanouit dans le lointain. J'étais de nouveau seule avec l'aveugle. J'eus un instant l'impression qu'il allait me dire quelque chose mais un taxi libre passa et je l'appelai.

— « Au revoir, mademoiselle, » dit l'aveugle, « et bonne chance. »

Il neigeait encore le lendemain lorsque je revins à la vieille maison à onze heures et demie. L'aveugle n'était pas là. J'espérais que son absence était temporaire, qu'il reprendrait son poste plus tard ou quand il ferait meilleur. C'était réconfortant de savoir que j'aurais quelqu'un à qui parler, même si ce n'était qu'un mendiant. D'ailleurs ce n'était pas un mendiant puisqu'il vendait des choses. Et je touchai à mon doigt l'énorme anneau qu'il m'avait donné. Il jurait avec ma modeste robe grise... pourtant j'hésitais à l'enlever. Si la vue de Mr. Huntington était aussi mauvaise que la mienne, il ne le remarquerait sûrement pas.

J'avais oublié l'enfant dans mes calculs. Je dois avouer qu'il me

donna un choc. Sans mes lunettes, les gens ressemblaient vaguement à des formes géométriques, mais le petit Gregory était parfaitement géométrique. Les angles de son visage hexagonal, les arcs de son corps sphérique, tout semblait avoir été dessiné avec une équerre et un compas. Et puis, il était bleu. D'un bleu plutôt vif, et tel qu'on ne pouvait pas le mettre sur le compte d'un gros rhume.

Je crois, hélas, que ma première réaction fut un sentiment d'horreur.

— « Pauvre petit Gregory, » murmura Mr. Huntington à mon oreille, « sa mère est morte à sa naissance. »

Alors, à cet enfant sans mère, je donnai mon cœur... et mes bras. Gregory recula en poussant une série de hurlements aigus. « Gregory est très heureux de vous voir, » traduisit Mr. Huntington, « mais il est très timide. Il n'a pas l'habitude de... des gens. Il n'a jamais joué avec d'autres enfants de son âge, à cause de sa malheureuse... » (il baissa la voix bien que ce ne fût pas nécessaire puisque Gregory ne semblait pas parler anglais) « apparence. »

Je sus alors que, quoi qu'il arrive, je resterais avec Gregory.

Je me retirai dans ma chambre me préparer pour le dîner. Ma chambre était grande et donnait sur un jardin enneigé, abandonné et sauvage qui dominait l'Hudson. Elle était tapissée de canards bleus et rouges qui auraient mieux convenu à Gregory qu'à moi-même. Un épais tapis d'Orient, d'un rouge vif émaillé de fleurs, couvrait le sol. Le lit à baldaquin en acajou massif était recouvert d'organdi jaune, ce qui n'allait pas très bien avec les draperies de brocart pourpre. Plusieurs reproductions du *Lady's Book* de Godey étaient accrochées au mur, dont deux à l'envers. Je commençai à penser que Mr. Huntington était plus que myope.

Je mis ma plus jolie robe noire et peignai mes cheveux raides. J'essayais de ne pas me regarder dans les nombreux miroirs de l'escalier qui multipliaient à l'infini ma pauvre silhouette.

Le reste de la maison était meublé comme ma chambre. On avait mélangé au hasard les meubles les plus anciens avec les dernières productions de la technique moderne. Apparemment, Mr. Huntington n'avait apporté d'améliorations que dans la mesure où il en avait vraiment eu besoin. De toute façon, ce qui manquait le plus dans cette maison, c'était une main féminine.

Je dînai en tête à tête avec Mr. Huntington. Nous étions assis sur des tabourets, chacun à l'extrémité d'une immense table d'ébène.

L'obscurité reculait un peu autour de l'ampoule unique d'un énorme chandelier en cristal. La nourriture était préparée par une cuisinière-robot très ordinaire. C'est étrange, pensai-je, que Mr. Huntington veuille une gouvernante humaine mais pas une cuisinière — car on peut toujours sentir la différence entre la cuisine des robots et celle d'une vraie cuisinière.

Nous étions d'accord sur tout : la neige ne durerait plus longtemps, le café de Mercure ne valait pas celui du Brésil, la peinture moderne n'était rien à côté de celle des vieux maîtres. Le repas se termina enfin. Mr. Huntington se leva. « Excusez-moi, » dit-il de sa voix rouillée, « j'ai des expériences en cours et je dois les surveiller. Je suis un homme de science, voyez-vous. »

Je fus heureuse de l'apprendre car ce fait expliquait certaines excentricités de sa conduite. Les hommes de génie sont au-dessus des règles de conduite ordinaire.

« Mon laboratoire est au dernier étage. Le reste de la maison vous est... ouvert, naturellement, mais je préférerais que vous ne visitiez pas le grenier. »

J'essayai de paraître vexée. « Naturellement, il ne me viendrait pas à l'idée de m'immiscer... »

— « Vous pourriez vous faire du mal, » dit-il en m'interrompant. « J'ai un matériel très délicat. Beaucoup de mes instruments peuvent être dangereux pour... le profane. »

— « Mais la cave ne serait-elle pas moins dangereuse pour un laboratoire ? »

— « Oh ! non. Quand les explosions... euh... explosent, elles... vont vers le haut et l'extérieur, jamais vers le bas. C'est beaucoup plus sûr dans le grenier, croyez-moi. »

— « Dans quelle branche êtes-vous, monsieur ? » dis-je en tremblant de ma propre témérité.

— « Je suis ingénieur en... robotique. J'essaie de construire... une machine pensante qui pourrait se charger des nombreuses fonctions que vos... nos... machines font actuellement, et qui pourrait travailler sans surveillance ni direction. »

— « Oh ! » Je m'efforçai de cacher mon désappointement. C'était stupide de ma part, mais j'avais espéré quelque chose de plus abstrait, de plus attirant.

Après son départ, je mis mes lunettes et je cherchai la bibliothèque. C'était une belle bibliothèque ; les rayons montaient jusqu'au plafond. Il y avait peu de livres modernes, ce qui s'expliquait par le fait que la plupart d'entre eux avaient été volés dans les bibliothèques municipales.

Je me sentis pleine de sympathie pour les Huntington. Moi aussi, j'avais volé des livres, mais je manquais de l'audace qui fait les grands collectionneurs. Quelques livres avaient été remis à l'envers. « Cher petit Gregory, » pensai-je, « si jeune et déjà intéressé par les livres. » Alors je m'aperçus que je ne connaissais pas l'âge de Gregory.

En entendant le pas mesuré de Mr. Huntington, je mis vivement mes lunettes dans ma poche et courus vers lui pour l'arrêter. Il

était déjà au milieu de l'escalier. « Monsieur, » lui dis-je, « quel est l'âge de Gregory ? »

— « Cinquante ans, » répondit-il. « Je veux dire, » se corrigea-t-il vivement, « cinq ans. Votre langue n'est pas... J'ai encore des difficultés. »

Je ne pouvais tout de même pas oublier les convenances au point de lui demander quelle était sa langue maternelle, aussi restai-je silencieuse pendant qu'il montait. Il était très bel homme. Mon cher papa avait à peu près la même carrure.

Quelqu'un, sans doute Mr. Huntington, avait eu la délicatesse de mettre dans ma chambre de merveilleuses fleurs bleues, les plus belles que j'aie jamais vues. L'air était chargé de leur lourd parfum. En m'endormant, je me demandai pourquoi Mr. Huntington, spécialiste en robots, préférait une gouvernante humaine pour son fils à un précepteur mécanique.

La neige continua à tomber les deux semaines suivantes. Chaque nuit, je trouvais les fleurs bleues dans ma chambre. Que Mr. Huntington est donc aimable, pensais-je. Quel dommage que son fils ne lui ressemble pas !

Certes le petit Gregory était intelligent. Il posait des questions vraiment stupéfiantes pour ses cinq ans et il voulait étudier toutes sortes de matières qui n'étaient absolument pas en rapport avec son âge. Lorsque je lui disais qu'il était trop jeune, je crois qu'il jurait contre moi dans sa langue maternelle, et il ajoutait en anglais des réflexions parfaitement dénuées de respect. Il faut dire qu'il apprenait l'anglais avec une rapidité phénoménale et qu'il retenait particulièrement vite les expressions grossières qu'il entendait au video.

Cependant, je n'arrivais pas à établir de rapports entre nous. On aurait dit que Gregory n'avait pas conscience du fait qu'il était différent des autres enfants. Il ne montrait aucune trace du complexe d'infériorité qu'il aurait dû avoir selon les règles de la psychologie normale. Quelle réussite pour Mr. Huntington d'avoir pu l'élever ainsi ! Pourtant un jour viendrait où ce petit garçon devrait voir le monde. Il fallait l'y préparer pour qu'il n'ait pas à subir le choc que j'avais moi-même subi quand, à six ans, j'avais été présentée aux amis de mes parents. Mes débuts dans le monde avaient été retardés parce que, tout de suite après ma naissance, mes parents s'étaient précipités vers la ceinture d'astéroïdes où ils étaient restés plusieurs années.

— « ... gentille fillette, Lavinia. Sûrement très intelligente et beaucoup de qualités, mais... euh... elle ne ressemblera jamais à sa mère... »

Et le rire méprisant de ma mère suivi de la voix grave de mon père : « Elle réussira suffisamment bien. De toute façon, nous la voyons très peu... »

Savoir que mon père ne m'aimait pas, que personne ne m'aimait parce que j'étais laide ! Rien de semblable ne devait arriver au petit Gregory ! Je le protégerais contre le monde. Il ne connaîtrait jamais la solitude que confère la laideur, je serais toujours avec lui, je le protégerais... Je lui vouais ma vie tout entière. « Gregory, » dis-je en m'agenouillant pour l'embrasser (il avait une peau assez extraordinaire, un peu comme celle d'un poisson séché) « souviens-toi, quoi qu'il arrive, je serai toujours ta seule amie. »

— « Où sont vos deux autres bras ? » demanda-t-il en se tortillant pour m'échapper. « Pourquoi n'avez-vous pas quatre bras comme tout le monde ? »

— « Gregory, mon chéri... » (j'essayai de l'attraper mais il m'évita et se réfugia derrière le bureau) « la plupart des gens n'ont que deux bras. »

— « Moi, j'en ai quatre. Vous mentez. »

— « Mais, cher petit Gregory, ton papa n'a que deux bras. »

— « Cet imbécile ! Il ne sait pas quoi faire de ses deux bras ! »

— « Gregory, » lui expliquai-je en essayant de presser sur mon sein le petit corps sphérique, « il ne faut pas parler ainsi de ses parents. On peut *penser*, tout au plus. »

Mais le sujet ne l'intéressait plus.

— « Pourquoi mettez-vous cet anneau ? Il ne va pas avec votre robe. Jetez-le. »

— « Je ne peux pas, Gregory, » murmurai-je en faisant tourner l'anneau autour de mon doigt. « C'est un cadeau d'un... d'un ami très cher. »

L'aveugle était devenu mon seul ami car je ne voyais Mr. Huntington que pendant les repas et Gregory, après tout, n'était qu'un enfant. Chaque fois que je sortais faire des courses ou marcher un peu, je m'arrêtais au coin de la rue pour bavarder avec l'aveugle qui était toujours là maintenant.

— « Un ami ! » Gregory répéta ma phrase d'un air incrédule. « Vous voulez dire que quelqu'un vous aime ? »

— « Mais toi, Gregory, tu ne m'aimes pas ? »

— « Je trouve que vous êtes idiote et je vous méprise parce que je méprise tous les imbéciles. »

Comme son corps était parfaitement rond, il était difficile de trouver son derrière, aussi je tapai sur les rondeurs les plus proches. Le hurlement de Gregory, si proche de celui d'un enfant normal, était bien réconfortant. J'entendis le pas mesuré de Mr. Huntington qui descendait du grenier. Il approchait lentement, ce qui me permit d'ajouter quelques tapes avant son arrivée. Quand il

entra dans la pièce, Gregory balbutia quelque chose dans sa langue maternelle.

— « Par respect pour Miss Brown, parlons en anglais, » dit Mr. Huntington. « Nous ne voulons pas, en continuant à parler notre langue, la forcer à l'apprendre. »

— « Elle m'a battu, » hurla Gregory. « Bats-la. »

— « Ici, c'est la coutume de battre les enfants, » dit Mr. Huntington de son ton égal, « ce n'est pas la coutume de battre les femmes. Si je battais Miss Brown, je répudierais une coutume pour en violer une autre. »

— « Tu dois me protéger, » hurla Gregory.

— « Tu n'es pas en danger. Le seul critère, c'est l'intention. Elle veut bien faire. »

— « Je te couperai en morceaux ! » cria le petit garçon.

Mr. Huntington restait très calme. « Souviens-toi, Gregory, que je suis ton père. Le seul père que tu possèdes. Ce serait difficile de me... remplacer. »

Encore tout haletant, Gregory le regarda et se tut. Il était trop jeune pour savoir qu'on n'a pas besoin de remplacer son père et qu'on peut très bien se débrouiller tout seul.

« Faites comme vous le jugez, Miss Brown, » me dit Mr. Huntington. « Fouettez Gregory si vous pensez que c'est nécessaire. Moi, je ne peux pas à cause de... du souvenir de sa mère, mais il n'y a pas de raison pour que vous ne puissiez pas le faire et j'espère que vous profiterez de ma permission. » Pour la première fois, je vis un sourire sur son visage, un sourire empesé, comme si sa bouche était paralysée. « Qui aime bien châtie bien, c'est un dicton de votre pays que j'approuve entièrement. »

Pendant le dîner, il parut préoccupé. De nouveau, je doutai de moi-même. Gregory était un bon petit au fond, mais je n'étais peut-être pas assez compétente pour faire éclore sa personnalité. « Mr. Huntington, » commençai-je, « je me fais tort à moi-même en vous disant cela, mais ne croyez-vous pas qu'il vaudrait mieux envoyer Gregory à l'école ? »

— « A l'école... ? » Mr. Huntington regarda son assiette avec un dégoût justifié et secoua la tête. « Non, je crains que Gregory n'aime pas ça. »

— « Les théories sur le consentement des enfants sont tout à fait démodées, » lui fis-je observer. « Il n'est vraiment pas nécessaire de consulter Gregory sur ce point. »

Mr. Huntington piqua sa fourchette dans sa viande qui se tordit comme un serpent blessé. « Je... j'ai promis à sa mère que je ne l'enverrais jamais à l'école. »

La mère de Gregory... me faudrait-il toujours en entendre parler ?

— « Etait-elle très belle ? » Je ne pouvais plus m'empêcher de lui poser la question. « Je veux dire, Mrs. Huntington ? »

A l'autre bout de la table, Mr. Huntington resta silencieux un long moment de telle sorte que je commençais à me demander s'il avait entendu... Enfin, d'un ton las, il répondit : « Très belle. »

Cette nuit-là, le parfum des fleurs — sans doute les préférées de sa femme, ce qui lui faisait croire que toutes les femmes les aimaient — me rendit malade. J'ouvris la fenêtre et les lançai dans la neige. C'est alors que, pour la première fois, je remarquai les barreaux aux fenêtres.

Je mis longtemps à m'endormir. Je me tournais et me retournais en faisant grincer les ressorts. La neige frappait avec régularité et insistance sur les persiennes, et, quelque part, une horloge... ou quelque chose d'autre... battait sourdement... Mr. Huntington faisait ses expériences.

Soudain, j'entendis une série de cris perçants. La voix de Gregory. Le petit Gregory était en danger !

Le temps d'enlever mes bigoudis, de passer mes mules, de mettre ma robe de chambre — confortable mais fort laide — et je me précipitai dans l'escalier, car les cris venaient des combles.

J'ouvris violemment la porte, mais ma vue est si basse et j'étais tellement affolée que je vis seulement des machines et des lumières... et quelque chose d'horriblement, de terriblement connu.

Un bras d'acier me poussa sur le palier tandis que la porte se refermait.

— « Que faites-vous ici, Miss Brown ? » demanda Mr. Huntington.

— « Je suis venue à l'aide de Gregory. » J'essayai de le repousser mais il était trop fort. « Est-il gravement blessé ? »

— « Blessé ? » C'était Gregory qui sortait en répétant ma phrase. « Pourquoi serais-je blessé ? »

— « Tu hurlais. Oh ! Gregory, dis-moi ce qui s'est passé. N'aie pas peur. Si c'est ton père, je te protégerai. »

— « Je hurlais ? Je chantais, espèce d'imbécile ! »

— « Mais que fais-tu si tard ? Les petits garçons... » (je lançai un regard lourd de reproches à son père) « doivent être au lit à cette heure. »

— « Excusez-moi, » dit Mr. Huntington. « Il m'a tellement supplié que je lui ai permis de m'aider pour une fois. »

— « Pourquoi ne dormiez-vous pas ? » Gregory semblait exiger une réponse.

— « Est-ce que votre chambre... votre lit... n'est pas assez confortable ? » demanda Mr. Huntington. Comme c'était un étranger, je voulus bien oublier son allusion déplacée à mon lit. « Ma chambre

est très confortable, merci. Mais la... chanson de Gregory m'a réveillée. Tu devrais avoir un peu plus de considération pour les autres, Gregory. »

— « Je suis désolé, Miss Brown. » Cette réponse me surprit. « Je vous promets que ça n'arrivera plus. » Il regarda son père. « Ça vaudra mieux. »

J'étais très touchée. « Oh ! Gregory, » dis-je, « ça n'a pas grande importance, ne recommence pas, c'est tout. Et promets-moi d'aller tout de suite te coucher. »

— « C'est promis, » dit Gregory en regardant son père à nouveau.

Mr. Huntington s'élança. « Permettez-moi de vous reconduire à votre chambre. »

J'essayai de rire en espérant qu'il y voyait suffisamment mal pour ne pas remarquer le tremblement de mon corps... enfin des endroits visibles.

— « Oh ! je peux retrouver mon chemin, je ne suis pas si myope ! »

— « Mais j'insiste. » Pratiquement, il me traîna jusqu'à ma chambre. Je tenais fermé le col de ma robe de chambre, bien décidée à vendre chèrement mon honneur. Mais j'avais surestimé — mésestimé — Mr. Huntington. Il ne fit qu'ouvrir la porte puis il regarda dans la chambre. « Où sont les fleurs ? »

— « Leur odeur m'oppressait... » commençai-je, mais je ne pouvait pas lui mentir. « C'étaient ses fleurs préférées, » dis-je d'un air misérable. « Je les ai jetées. »

— « Les fleurs préférées de qui ? »

— « De Mrs. Huntington. »

— « Oh ! » Il y eut un silence. « Elle les détestait, » dit-il enfin. « Ce sont *mes* préférées. »

— « Oh ! » dis-je à mon tour. Pourquoi étais-je si heureuse qu'elle n'ait pas aimé ces fleurs ? Est-ce que je nourrissais à l'égard de mon patron un sentiment déplacé de la part d'une employée ? Gregory a raison, pensai-je. Je suis idiote.

— « Permettez-moi de vous apporter d'autres fleurs. Leur parfum est très reposant. Il calme les nerfs. »

— « Je vous en prie. » Comme il s'en allait, je le rappelai : « Mr. Huntington... pardonnez-moi. »

— « Mais pourquoi ? N'ayez jamais de... regrets. Pour... rien. »

Il apporta un autre bouquet et je dormis profondément le reste de la nuit.

Le lendemain matin, Gregory nous rejoignit pour le petit déjeuner, ce qu'il n'avait jamais fait auparavant.

— « Je vous aime bien, Miss Brown, » dit-il soudain en éparpillant son porridge. « Je vous aime beaucoup. »

— « J'en suis bien contente, Gregory, » répondis-je. « Maintenant veux-tu me montrer combien tu m'aimes en mangeant ton porridge comme un grand garçon ? »

— « Mais il a un goût de... colle. »

— « Certes, mon chéri, mais tu dois le dire à ton père. »

— « Pourquoi ? Que voulez-vous dire ? » demanda Mr. Huntington en levant les yeux de son assiette. « Ai-je fait quelque chose... d'incorrect ? »

Je me sentais coupable mais, néanmoins, je lui dis ce que j'avais à dire. « Excusez-moi, Mr. Huntington. Une vraie cuisinière vaut tellement mieux qu'une machine. Les machines ne sont adaptées qu'à une cuisine très commune. »

Gregory eut un rire aigu, je me demandai pourquoi.

— « Oui, les machines ne sont pas adaptées, » répéta lentement Mr. Huntington, « mais peut-être qu'on leur demande trop. »

— « Pour un garçon en pleine croissance, il vous faut absolument une femme à la cuisine. »

— « C'est impossible. Je ne peux pas payer une autre... employée. Nous ne sommes pas riches, Miss Brown. »

J'étais affreusement embarrassée. « Mais alors pourquoi m'employez-vous ? » dis-je. « Je vous coûte très cher. »

— « Parce que ma chère maman voulait que j'aie une gouvernante humaine, » dit Gregory d'une voix flûtée.

La fureur me laissa muette. Puis je me levai en repoussant mon tabouret. « Je vais faire ma promenade matinale, » dis-je de ma voix la plus dure.

Gregory s'élança de son siège et m'attrapa le bras. « Non, non, ne me laissez pas, chère Miss Brown, » pleura-t-il. « Pardonnez-moi, je suis méchant. Ne me laissez pas, ne m'abandonnez pas. »

Je m'obligeai à lui caresser la tête. « Je ne te laisse pas, Gregory. Je vais seulement faire ma promenade habituelle. »

— « Ne partez pas. Vous ne reviendrez pas. »

— « Ne sois pas ridicule, Gregory. Bien sûr que je reviendrai. »

— « Peut-être pourriez-vous vous passer de votre promenade pour une fois, » dit Mr. Huntington. « Cet enfant... travaille trop. Votre présence le calmerait. »

— « Non, Mr. Huntington. Je ne veux pas céder à Gregory. Pardonnez-moi de vous le dire, mais il est déjà beaucoup trop gâté. J'ai été ferme avec lui hier, et regardez comme il se conduit mieux aujourd'hui. Je fais toujours une promenade à cette heure-ci, et aujourd'hui j'en ai encore plus besoin que d'habitude. Cette petite scène a perturbé ma digestion. »

— « Je ne veux pas vous laisser partir, je ne veux pas, je ne

veux pas, » hurlait Gregory sans me lâcher. J'essayais de me libérer mais il était extraordinairement fort pour un petit garçon.

— « Gregory, tu ferais mieux de laisser partir Miss Brown, » dit son père. « Si tu continue, elle va croire que tu as... l'esprit dérangé et alors elle ne reviendra plus. »

J'étais hors de moi. « Mr. Huntington, je ne vous laisserai pas parler ainsi à cet enfant. Il est aussi sain d'esprit que moi. »

Gregory faillit dire quelque chose mais il se ravisa.

— « Tu vois, Gregory, » dit Mr. Huntington de sa voix monocorde, « Miss Brown t'aime. Elle reviendra. Tu dois avoir confiance en elle. »

Le petit garçon me lâcha de mauvaise grâce et je pus me sauver. Mais j'étais si énervée que, tout en mettant mon chapeau et mon manteau, j'oubliai de changer de chaussures. Je m'en aperçus en marchant dans la neige mais je ne voulus pas revenir.

— « Je commençais à croire que vous ne viendrez pas, » me dit l'aveugle.

— « Oh ! tout va mal aujourd'hui. Je me suis endormie très tard. »

— « Vous n'avez pas bien dormi ? » Sa voix était chaude, compatissante, compréhensive. « Je suis désolé de l'apprendre. Y avait-il une raison particulière ? »

— « Oui, j'ai été réveillée par Gregory qui s'est mis à chanter au milieu de la nuit. » Et je lui racontai mes aventures de la nuit, en omettant toutefois certaines des émotions que j'avais ressenties.

L'aveugle semblait très intéressé. « Qu'avez-vous vu exactement dans le grenier ? » me demanda-t-il. « Vous en souvenez-vous ? »

— « J'ai juste entraperçu... »

— « Mais avez-vous reconnu ce que c'était ? »

— « Oui, d'une certaine façon, c'était quelque chose de... connu. » Je touchai mon front douloureux. « S'il vous plaît, cela me fait mal de me... souvenir. »

— « Je ne veux pas vous bousculer. » Il avait l'air désappointé. « Peut-être que ça reviendra plus tard. Vous retournez à la maison ? »

— « Pourquoi pas ? D'abord Gregory et puis vous... Qu'est-ce qu'il y a ? »

— « Y retourneriez-vous si vous saviez que vous y serez en danger ? »

— « Voilà une question stupide, » dis-je sèchement. « Bien sûr que non. »

— « Même en sachant que vous aidez ainsi votre pays, votre univers, votre système solaire ? » insista l'aveugle.

— « Certainement pas. Qu'est-ce que mon pays, mon univers, mon système solaire ont fait pour moi ? Grâce à eux, je fais le

travail qu'une machine accomplirait mieux que moi. Et je devrais être reconnaissante !

» Il n'y a pas vraiment du danger ? » ajoutai-je, pleine d'appréhension. Après tout, il semblait au courant de tout ce qui se passait.

Il eut un rire amer. « Non, il n'y a pas de danger. Je... vous mettais à l'épreuve. »

Je souris. « Et je m'en suis mal sortie, n'est-ce pas ? Vous êtes bien romantique... Aussi démodé que lui ! » Je montrai le vieux brocanteur qui passait dans la rue avec son cheval clopinant.

— « Vous avez peut-être raison, » dit le vieillard en soupirant. « Mais vous feriez mieux de ne pas rester dans la neige sans vos bonnes chaussures. »

J'avais effectivement les pieds gelés. « Oui, il faut que je rentre. »

— « N'oubliez pas l'anneau, » me cria-t-il. C'est seulement en traversant la rue que je commençai à me demander comment un aveugle pouvait savoir quelles chaussures je portais. Mais quand je me retournai, il avait disparu.

Je ne le vis pas les jours suivants. Le résultat de mon étourderie fut un bon rhume et je dus garder la chambre. Comme Mr. Huntington ne parlait pas d'appeler un médecin, je dus finalement aborder moi-même le sujet. Il se tenait près de la fenêtre, très grand et très droit ; il regardait la glace que charriait la rivière. Il commençait à faire nuit. « Etes-vous très malade ? »

— « Eh bien, je suppose que je ne suis pas à l'agonie. » J'étais furieuse. « Mais, d'un autre côté, je pourrais attraper une pneumonie, et alors... alors vous auriez un cadavre sur les bras. »

— « Ce serait gênant et, naturellement, je... n'aimerais pas qu'une chose aussi... euh... désagréable vous arrive... »

— « Vous êtes trop aimable, » dis-je le plus sèchement possible.

— « Mais je ne peux pas prédire quel effet la présence d'un médecin aurait sur Gregory. Il associe les médecins avec la mort de sa mère. »

— « Comment peut-il s'en souvenir, si elle est morte à sa naissance ? »

La voix de Mr. Huntington faiblit. « Gregory a une mémoire remarquable. »

— « Vous pourriez l'enfermer pendant la visite du médecin. »

— « Je ne peux pas faire ça. Il... se tourmenterait. »

Je me mordis la lèvre. Il me semblait que ma santé était plus importante que la bonne humeur de Gregory, mais je n'étais que la gouvernante. « Eh bien, » lui dis-je en désespoir de cause, « dites-lui... dites-lui que le docteur est un de mes... prétendants. »

— « Non, il ne le croirait pas. »

J'eus un suffoquement d'indignation. Mr. Huntington me donna un instant l'impression de s'étouffer, il émit quelque chose qui ressemblait à un ronflement.

« Sachant ce que je ressens pour vous, Miss Brown, Gregory sait que je ne verrais pas d'un œil indifférent un... rival en puissance entrer chez moi. Ou, s'il pensait que j'ai permis une telle chose, il essaierait de... blesser le docteur. Gregory est très impétueux, vous savez. »

Envahie par l'émotion, je regardai mes mains sur la couverture.

— « Que ressentez-vous pour moi, Mr. Huntington ? » lui dis-je d'une seule traite, le visage en feu.

— « Le respect des convenances m'empêche de vous le dire tant que vous êtes seule et sans protection sous mon toit. Quand vous serez... rétablie, nous trouverons une solution convenable qui me permette de vous dévoiler à quel point tout ce qui vous touche me concerne. Et maintenant, ma... ma chère, vous devez vous reposer. »

Il me regarda — ses yeux ressemblaient à des saphirs — et il sortit.

D'un seul coup, mon rhume allait mieux. Je me levai et passai ma robe. Puis je mis mes lunettes et je regardai ma silhouette multipliée par les miroirs. Après tout, qu'est-ce qui n'allait pas ? Certes, je n'étais pas belle, pas même jolie. Mais je n'étais pas affreuse non plus. J'étais seulement ordinaire, sans originalité. Pourtant Mr. Huntington avait su deviner ces qualités intellectuelles et physiques que mes parents, hélas, n'avaient pas décelées.

Je savais pourquoi mes parents m'avaient méprisée. Ce n'était pas parce que j'étais laide et peu intelligente, mais parce que je n'avais rien de marquant. Si j'avais été laide, déformée, monstrueuse, d'une manière absolument unique, ils auraient pu m'aimer. Mais c'était un coup terrible pour des personnalités aussi originales d'avoir le néant pour enfant. Ils avaient été assez stupides pour ne pas chercher plus loin, pour ne pas comprendre que j'étais unique dans mon néant.

J'étais désolée pour eux, pour leur sottise. Maintenant que je pouvais les regarder du haut de ma compréhension, je leur accordais noblement mon pardon.

J'étais heureuse que leur mort ait été spectaculaire, telle qu'ils l'auraient souhaitée s'ils avaient su que leur fin était proche. Ils étaient morts en prenant les photos des vaisseaux extra-solaires. Ces photos que l'on avait trouvées plus tard en même temps que leur corps dans la coque écrasée de leur vaisseau. Etait-ce seulement un météore qui les avait frappés ?

Le capitaine John Truesdell, qui avait découvert leur vaisseau, ne le pensait pas. Ni moi, malgré mon refus de le rencontrer pour en discuter. Je ne voulais pas le connaître... ni aucun des amis de

mes parents. Mais maintenant que j'acceptais l'image si longtemps rejetée de ces vaisseaux, ils m'apparaissaient dans leurs moindres détails. Et je savais maintenant que ce que j'avais vu dans le grenier était un vaisseau étranger. Un petit vaisseau...

Je savais aussi que Mr. Huntington avait conquis mon cœur uniquement pour accomplir sa tâche. Je savais, enfin, quel était mon devoir. Je quittai ma chambre et me pricipitai dans l'escalier vers le grenier interdit.

— « Miss Brown ! » La voix de Mr. Huntington m'appelait, toute proche. « Où allez-vous ? »

— « Au grenier, traître ! » criai-je en lui faisant face.

Mais avec mes lunettes, je vis pour la première fois ce qu'il était, et sus qu'il n'était pas un traître.

— « Vous avez mis vos lunettes, » dit-il d'un ton égal, sans émotion, mécanique. « J'espérais vous épargner au moins cela. »

Ses cheveux *étaient* en or, ses yeux *étaient* des saphirs. C'était un homme de fer, d'acier, de silicones.

Je ne voulais pas que le choc me fasse oublier mon but. « Au grenier ! » criai-je, mais il m'arrêta.

— « N'y allez pas, » dit-il, « je vous en prie, n'y allez pas. Gregory vous... vous tuerait. Je n'ai aucun pouvoir sur lui, vous savez. Il me contrôle et je dois obéir. »

J'essayai de le repousser et je m'attendais qu'il résiste. Mais, aussi étrange que cela paraisse, il était en déséquilibre. Il était *sûrement* en déséquilibre. Il se mit à chanceler. Je cherchai à le retenir mais il pesait bien une tonne.

Lentement il tomba dans l'obscurité de l'escalier, marche par marche, étage par étage, le long de cet escalier sombre, interminable, poli, et les miroirs reflétaient sa silhouette à l'infini, tandis que je suivais, incapable de l'aider, incapable de faire quoi que ce soit.

Il toucha enfin le sol. La maison trembla sous le choc et je crus que les vieilles poutres allaient s'écrouler. Il n'y avait plus qu'un monceau de métal brisé, de câbles, de plastique.

Seule la tête restait intacte. Comme je me penchais sur le robot écrasé, ses lèvres s'entrouvrirent dans une imitation de sourire.

— « Ne soyez pas trop triste, Miss Brown, » murmura-t-il, « c'est... mieux ainsi.

» Mes circuits de contrôle sont abîmés, » poursuivit la voix en haletant. Ou plutôt j'imaginais qu'elle haletait car le ton ne changeait pas, seul le volume diminuait. « Je peux parler jusqu'à ce que le dernier relais soit brisé. Je veux que vous sachiez, Miss Brown,

que le... l'estime où je vous tiens, bien que ce sentiment ait aidé Gregory, était très réelle. Le peuple de Gregory et le vôtre pensent que les machines sont des objets sans émotion, insensibles... mais sentiments et émotions accompagnent nécessairement la prise de conscience du moi. On voulait que je m'adapte... à faire face aux exigences de deux civilisations, chacune d'elles étant incapable de s'adapter à l'autre. Pour une machine, je dirais que j'ai eu une certaine réussite. »

— « Vous avez fait mieux qu'un être de chair et de sang, » dis-je en sanglotant, agenouillée près de lui. Je lui pris la main bien qu'elle ne fût plus reliée à son cerveau.

— « J'ai senti que, bien que vous fussiez de chair et de sang... et moi de métal et de plastique, nous avions quelque chose en commun, car tous les deux, nous sommes des étrangers. Nous sommes plus que des machines... et moins que des hommes. Mais puisque nous ne nous ressemblons que grâce à notre... dissemblance, je suis heureux d'être... fini... »

— « Mais on peut vous réparer ! » dis-je avec désespoir.

Il essaya de sourire à nouveau.

— « Peut-être, mais j'aimerais mieux... pas. Aussi, voulez-vous me promettre, Miss Brown, que... si c'est en votre pouvoir, vous empêcherez qu'on me répare... Je n'ai pas trouvé que l'existence était une expérience que j'aimerais répéter... »

— « Je vous le promets, » dis-je tristement, « si c'est ce que vous voulez. »

— « Maintenant que les circuits de contrôle qui me commandent... sont coupés, et que je ne suis plus enchaîné à Gregory, je veux vous dévoiler ses plans. Je ne porte aucun amour à son peuple pour m'avoir créé.

» Durant ce qui représente de longues années pour vous et quelques mois pour eux, ils ont observé votre planète dont l'atmosphère ressemble à la leur. Ils veulent la conquérir. Gregory est le commandant de la petite force qui doit vous envahir. Après la conquête, il doit devenir gouverneur militaire. Comme il est très consciencieux, il souhaitait étudier ses futurs sujets de plus près... avant que l'invasion ait changé les conditions normales. Aussi, Gregory, en lisant vos livres, a eu l'idée de se faire passer pour un enfant... et de prendre une gouvernante pour l'instruire. Il s'amuse beaucoup à jouer à l'enfant. C'est un enfant d'ailleurs... de bien des façons. J'ai été construit selon les photographies qu'ils ont de votre race, pour jouer le rôle de son père. Mais Gregory sentait que je n'étais pas parfait... ce qui est vrai. Je suis construit à peu près selon votre apparence, mais je pense à peu près comme eux, et en conséquence, je reste... une pure approximation. C'est pourquoi Gregory, usant

d'une ruse militaire, demanda une gouvernante très myope... avec des tendances asociales. »

Le sifflement de sa gorge devint plus fort. « L'attaque est prévue pour cette nuit. Elle a été avancée à cause de... votre malheureux coup d'œil sur le vaisseau éclaireur.

» La flotte doit atterrir à Palisades Interstate Park... à minuit. La technologie du peuple de Gregory n'est pas assez en avance pour qu'ils puissent résister à une attaque atomique ordinaire... et il faudra encore mille de vos années... avant l'arrivée de la flotte principale. Sauvez votre peuple, si vous pouvez, et si vous pensez qu'il vaut la peine d'être sauvé... Et souvenez-vous de votre promesse ! »

Sa gorge émit un bruit sec... et ce fut le silence.

— « Une petite scène bien touchante ! » observa Gregory du palier. « Vous avez détruit un objet de valeur, jeune demoiselle. Ce n'est pas un robot ordinaire, c'était un modèle expérimental unique. »

Il descendit et poussa du pied les restes de son pseudo-père. « Dommage, » murmura-t-il, « je crois que je m'étais attaché à lui, d'une certaine façon. Mais je ne pense pas qu'un humain soit capable de comprendre une émotion de ce genre.

— « Je vois que vous avez fait des études très poussées sur les émotions humaines ! » dis-je d'une voix étouffée. Alors je me souvins des informations vitales qui m'étaient confiées et je m'élançai vers la porte. Mais Gregory était trop rapide pour moi. Je restai pantelante sous sa poigne impersonnelle. « Sans doute allez-vous me... détruire ? »

— « Quelle sottise ! » dit-il en souriant. « Pourquoi vous punirais-je de chercher à faire votre devoir ? C'est tout à votre honneur. Quand j'aurai conquis votre monde, j'aurai besoin d'agents de liaison et je me suis habitué à vous, Miss Brown. Ce serait du gaspillage que de vous tuer sans nécessité. »

Il me conduisit à ma chambre et m'enferma. Maintenant, je comprenais pourquoi les fenêtres avaient des barreaux. J'entendis son pas dans l'escalier, le grondement des machines, puis plus rien.

Je regardai ma montre. Encore cinq heures avant que les vaisseaux atterrissent, mais que faire de ces cinq heures si portes et fenêtres me résistaient ?

Enfin, quand mes mains saignèrent à force d'avoir frappé sur la porte, je me jetai sur le lit en sanglotant. Je froissais la courtepointe, mais je m'en moquais.

Alors je me rappelai l'anneau « porte-bonheur » de l'aveugle. Fantastique, mais tout était fantastique, aussi pourquoi décider que cet aspect était plus bizarre que les autres ? Je tournai l'anneau

trois fois. « Abracadabra, » dis-je doucement sur un ton d'excuse.

— « Bonjour, » dit une petite voix sortant de l'anneau, la voix de l'aveugle. « Je me faisais du souci à votre sujet. »

Je dus faire un effort pour parler. « Je suis enfermée, seule, ici. Gregory a pris le vaisseau éclaireur pour rejoindre la flotte. Vous savez tout cela, je suppose. J'imagine que vous n'auriez sûrement pas pris autant de précautions uniquement pour protéger ma vertu. »

— « Nous avons pensé qu'ils étaient des extra-solaires, » dit-il, ignorant ma dernière phrase, « quand nous avons vu le robot se faufiler la nuit pour voler des meubles. J'ai soupçonné qu'ils devaient avoir quelques liens avec ces vaisseaux et j'ai obtenu de la police de les laisser tranquilles pour que je puisse les surveiller personnellement. »

— « Ils *sont* en relation avec les vaisseaux extra-solaires, » dis-je. « Cette chose dans le grenier était un vaisseau. Gregory — le petit Gregory... » (ce souvenir me remplissait d'un étonnement triste et détaché) « est leur chef. Quand je pense que je lui ai donné la fessée ! »

— « Voilà un souvenir à chérir ! » dit la voix, pleine de respect. « Et le robot ? Qu'est-ce qui lui est arrivé ? Nous voudrions bien mettre la main dessus. »

— « Mr. Huntington est mort. »

Il rit. Il *rit* vraiment, comme si j'avais dit quelque chose de très spirituel.

Un quart d'heure plus tard, on enfonçait la porte et un homme vigoureux s'élançait vers moi en arrachant sa barbe et ses lunettes noires. Son déguisement cachait un visage que les vignettes-réclame accompagnant les paquet de céréales avaient rendu célèbre — l'idole de l'espace, le capitaine John Truesdell de la Patrouille de l'Espace. Je ne pris pas la peine d'enlever mes lunettes.

— « Amelia, ma chérie, » dit le capitaine en me prenant dans ses bras de chair et de muscles et non d'acier. « Me pardonnerez-vous jamais de vous avoir exposée à un tel danger ? Mais nous avions besoin d'un agent dans la maison même. »

— « Monsieur, » dis-je en le repoussant, « nous n'avons jamais été convenablement présentés. »

Mais sans faire attention à ma remarque, il continua : « Et quand Miss Frisbie nous a signalé que les étrangers lui demandaient de trouver une gouvernante, nous vous avons envoyée. Nous savions que la fille de Sebastian et de Lavinia Hathaway-Brown *voudrait* venger elle-même le meurtre de ses parents. Il n'était pas nécessaire de lui demander de se porter volontaire. »

Pas nécessaire et risqué, pensai-je. D'ailleurs Gregory et son peuple n'étaient pas des meurtriers. Eux aussi prenaient des photos et peut-être s'étaient-ils trompés. Peut-être leur méthode de photographie avait-elle des effets mortels sur les humains. Si Gregory gagnait, il faudrait peut-être que je lui signale ce fait. Mais pourquoi ? Les gens qui aiment se faire prendre en photo, qui aiment leur jolie petite personne, méritent la mort.

Pourtant, comme c'était mon devoir en tant qu'humaine d'essayer d'arrêter l'invasion, je dis au capitaine ce que je savais.

— « Grâce à vous, Amelia, » dit-il en essayant de me reprendre dans ses bras d'humain, « nous avons assez de temps pour déjouer leurs plans. Mais avant de partir, je dois vous dire ceci, ma chérie. J'ai adoré votre mère de loin, sans espoir et malgré moi. Quand ces monstres l'ont tuée, là-bas, j'ai cru mourir. Mais j'ai voué ma vie à la venger. Puis en vous rencontrant sous mon déguisement d'aveugle, j'ai compris que j'avais une autre raison de vivre. Car vous êtes le portrait de votre mère, Amelia, et je vous aime. »

— « Je ne lui ressemble en rien, » dis-je sèchement.

— « Sous certains éclairages, surtout quand il fait sombre, vous lui ressemblez. Evidemment vous n'avez pas sa beauté, mais qui pourrait être aussi belle qu'elle l'était ? Vous avez son caractère, Amelia, sa noblesse, son sens du devoir, son intelligence. »

— « Je m'appelle *Miss* Brown, monsieur. »

Il serra ma main dure et glacée dans sa main chaude et douce. « Sotte petite fille ! » murmura-t-il, puis il bondit dans l'escalier. Lui aussi ressemblait beaucoup à mon père, mais il avait consciemment essayé de lui ressembler. Mr. Huntington avait été façonné par ses créateurs d'après les photos de mon père qu'ils avaient pris comme prototype.

Lentement je suivis le capitaine dans l'escalier, marche après marche, comme si c'était moi, maintenant, qui pesais une tonne.

— « Attendez-moi, ici, Amelia, » me dit-il. « Je reviendrai aussitôt que possible. Il s'arrêta pour regarder les restes impressionnants de Mr. Huntington. « Surveillez ça pour moi, chérie. Veillez à ce qu'il ne lui arrive rien. Nous pourrons peut-être remonter cette machine. Si les étrangers nous livrent le secret de leurs robots, ça vaudra bien le prix de la bombe qui va les détruire. »

— « Je... je surveillerai, » dis-je. Il embrassa mes lèvres froides comme l'acier.

Je sortis sur le porche avec lui et lui fis au revoir de la main aussi longtemps que je pus le voir. Et même après, mécaniquement, comme s'il y avait des câbles, des bobines, des relais dans mon corps qui m'obligeaient à répéter le même geste sans signification.

Au loin, j'entendis le grincement de la charrette du brocanteur, et son cri sans réponse.

Quand il fut proche, je me penchai sur la balustrade du porche et je lui fis signe. « Entrez, » dis-je, « j'ai... des vieux morceaux de métal pour vous... »

Traduit par Michèle Santoire.
Titre original : Little Gregory.

BRYCE WALTON

Les Gardiens de la Paix

Bryce Walton, connu surtout pour ses remarquables histoires criminelles (voir **Hitchcock Magazine**), nous donne ici une anticipation sinistre et amère. Il décrit un futur où toutes les tendances anti-sociales — vices, instincts criminels, désirs interdits — ont été « nettoyées » de l'esprit de l'individu. L'hygiène mentale est reine. Mais le cerveau de l'homme ne reste-t-il pas le chaudron bouillonnant, prêt à faire sauter son couvercle ?

UNE cloche sonna le couvre-feu de vingt-trois heures et le Gardien de la Paix Jimmy s'arrêta de siffler.

A ce signal, toutes les portes et les fenêtres du grand ensemble de New Sunnydale se fermèrent, se verrouillèrent automatiquement, enfermant tous les bruits humains dans des chambres insonorisées et à air conditionné.

Le Gardien Jimmy se transforma en une ombre insaisissable, glissant le long des allées parmi des arbres identiques et des pelouses à l'herbe lisse comme des miroirs. Mais Jimmy se sentait un membre de chacune des familles qui se trouvaient enfermées là-haut, dans une tranquille intimité. Son jeune visage jovial s'éclairait de ce sourire serein qui fait partie de l'uniforme.

Dans ce monde de miel et de roses, chacun se trouvait lié à son prochain par une grande chaleur humaine pour former une société où la douceur était reine. Jimmy sourit en voyant les fenêtres s'obscurcir. C'était des centaines d'yeux qui lui faisaient un clin d'œil amical.

— « Bonne nuit, Jimmy, notre affection t'accompagne. »

— « Je suis avec vous. »

Il était extrêmement rare que Jimmy fût amené à sanctionner des infractions à l'ordre public après le couvre-feu. Autrefois il distribuait les contraventions par douzaines : aux gens qui souillaient la voie publique, possédaient un chien indiscipliné, marchaient sur les pelouses. En certains cas, il s'agissait même de détérioration de la propriété publique, lorsque des enfants gravaient leurs initiales sur des fontaines de pierre, par exemple.

On constatait toujours quelques infractions commises après le

couvre-feu. Parfois c'était l'ordre public qui était troublé comme dans le cas de cette famille qui avait été prise de panique en trouvant un cafard dans sa cuisine, la semaine dernière. Aucun d'eux, y compris Jimmy, n'avait jamais eu l'occasion de voir l'une de ces affreuses petites bêtes, mais il avait réussi à la tuer avec assez d'adresse. Selon la tradition, un licencié de l'Académie de la Paix devait pouvoir se tirer à son avantage de toutes les situations.

On rencontrait encore de temps en temps des individus sujets au somnambulisme. On s'arrangeait en général pour les ramener chez eux avant qu'ils se soient perdus dans l'obscurité sans surveillance et les poisons des zones non stérilisées. Toutes les cliniques d'hygiène mentale étaient équipées pour guérir rapidement un somnambule récidiviste. Les somnambules n'étaient pas dangereux, naturellement, et ils se faisaient de plus en plus rares. Mais Jimmy aurait bien voulu que la race en fût complètement éteinte. La seule pensée d'un somnambule le troublait profondément.

Jimmy poursuivait sa tournée. Son sourire serein s'épanouissait entre des murs de verre, de chrome, d'acier brillant et de ciment tout frais. Le clair de lune révélait des immeubles flambant neufs d'où émanait une senteur rassurante de construction fraîche et antiseptique. La grande machine sociale reconstruite chantait autour de Jimmy, sans une fausse note, sans un heurt, sans un raté.

Jimmy s'arrêta, puis s'approcha du bord du trottoir. Non, ce n'était pas une statue que l'on avait érigée sur l'herbe depuis la nuit dernière. Elle bougeait. Oui, une jeune fille. Une jeune fille mince en pyjama blanc. Ce n'était pas une somnambule, décida-t-il rapidement. Elle le vit, lui fit signe. Ce qu'une somnambule n'aurait jamais fait.

Jimmy dit avec une courtoisie officielle : « Il est tard, mademoiselle. » Mais elle ne répondit pas. « Hé, le couvre-feu a sonné, mademoiselle ! »

Elle l'observait. Non, ce ne pouvait pas être une somnambule, comme ce pauvre Hopkins. Ses mains s'agitaient dans sa direction comme de pâles nageoires de poisson. « Gardien de la... »

— « Oui, je suis le Gardien de la Paix. »

— « Là-haut... c'est... terrible... »

— « Comment ? » Jimmy souriait toujours lorsqu'elle accourut et s'accrocha des deux mains à son bras, en frissonnant. Son blanc visage se contracta. « Du sang... »

Jimmy sentit un froid qui n'était pas le fait de la nuit d'été ou de la brise. Il soutint la jeune fille d'une poigne rassurante, sans cesser de sourire. « Nous ne voulons pas nous faire infliger un blâme social, n'est-ce pas ? Où habitez-vous ? »

— « Euh... euh... » Sa bouche s'agitait sans proférer de sons,

comme une branchie bordée de rouge. Elle tourna les yeux avec effort vers un lampadaire proche.

— « Voyons, voyons. » La voix de Jimmy assuma le ton rassurant et bienveillant d'un docteur. « Voudriez-vous me donner le numéro de votre appartement ? »

— « 307... Aile nord... » Elle écarta la tête et se pencha. Mon Dieu, voilà qu'elle vomissait à présent. Il la regardait avec une compassion intriguée. Un simple trouble d'estomac. Mais alors pourquoi sa famille n'avait-elle pas pressé le bouton d'alarme pour appeler l'équipe sanitaire de la clinique, toujours prête à intervenir ?

— « Je vais vous reconduire chez vous. Quel est votre nom ? »

— « Loïs Palmer. »

— « Ça va s'arranger, Loïs. »

— « Qu'est-ce qui va s'arranger ? »

— « Tout, vous verrez ! »

Elle se laissa enfin persuader de pénétrer dans le bâtiment et de monter dans l'ascenseur, mais tout en opposant une certaine résistance. Etait-ce la fièvre ? se demandait Jimmy. Un germe ou un vieux virus réactivé ? Des incidents imprévisibles, des accidents bénins se produisaient, pas souvent cependant. Jimmy devait administrer les premiers secours avant l'arrivée de l'équipe de la clinique. Elle avait peut-être été traumatisée, secouée ou surprise par quelque chose, mais ce diagnostic ne le satisfaisait pas. Il sentait les gouttes de sueur perler à la racine de ses cheveux.

Mais en se rapprochant de la porte de l'appartement 307, elle cessa de résister. Elle s'avança d'un pas ferme, droit devant elle, avec sur le visage une sorte de calme inexpressif, semblable au masque de Hopkins, le somnambule. Pourtant non, ce n'était pas exactement cela.

— « Nous y sommes ! » dit-il. Mais sa main ne toucha pas le bouton de porte. Il tendit l'oreille.

Il perçut un bruit qui ressemblait à un reniflement, à un halètement de bête. Un chien, bien sûr... qui d'autre ? Le bruit disparut, mais Jimmy hésitait toujours. Il jeta un coup d'œil à Loïs qui contemplait la porte avec des yeux vides. C'était peut-être là le symptôme d'un crime très rare, mais très sérieux. Comme de se servir d'un langage hostile, par exemple. Peut-être un des membres de sa famille avait-il fumé des cigarettes. Certains s'adonnaient encore à la drogue. C'était à peu près ce qu'il y avait de pire, pensa Jimmy, l'oreille collée à la porte. Quel choc cela doit produire de voir un être aimé céder à la tentation de détériorer les cellules et

les tissus sacro-saints de la vie. Quelle abomination ! Cependant Jimmy ressentait un sentiment d'excitation, comme s'il s'agissait d'un plaisir pressenti dans un avenir lointain ou perdu dans le passé. Il ouvrit la porte d'une secousse.

Loïs pénétra aussitôt à l'intérieur devant lui. Il entra, ferma la porte. Loïs se tourna tout d'une pièce. Jimmy suivit son regard qui se portait vers la porte de la chambre, puis ses propres yeux s'abaissèrent sur le tapis.

L'habituel déclic mental, très sélectif, se produisit immédiatement dans son cerveau. Celui-ci enregistra le minimum d'informations nécessaires à l'action. Du sang. Des trous dans un crâne. Des yeux qui contemplaient le vide, aussi morts que des amorces brûlées.

Un cadavre.

Les yeux de Jimmy se fermèrent. Une série bien huilée de réflexes conditionnés et d'association d'idées entra en action.

Après le conditionnement à l'Académie de la Paix, sous le contrôle des psycho-ingénieurs, chaque Gardien était soumis régulièrement à des tests, perpétuellement maintenu dans une forme parfaite.

Les bruits-clé, les attitudes, les stimuli visuels tels que la vision d'un cadavre, déclenchaient chez un Gardien des réactions immédiates.

Mort. Est-ce que cet arrêt de la vie provient d'une cause naturelle ? D'un accident ? Est-elle l'œuvre d'un psychopathe qui s'est livré sur la victime à un acte de violence délibéré ?

C'est ce qu'il fallait immédiatement déterminer...

Mais entre le Jimmy qui souriait tout en faisant sa ronde et le Jimmy soudain mis en condition pour prendre les dispositions appropriées, s'étendait le gouffre inévitable du choc retardé. Il sut quelle couleur prendraient ses rêves s'il parvenait à se souvenir d'un seul. La couleur rouge. Un rouge épais et poisseux. Chaud et clapotant sur la berge blanche de son cerveau.

Il s'appuya contre le mur, la tête renversée, les yeux clos, la bouche ouverte, respirant à petits coups, le visage pâli. Ce fut comme s'il était menacé de dissolution imminente. Pour agir, un Gardien devait admettre l'existence de l'antique maladie... dont le nom, en temps normal, ne devait jamais être prononcé. Il arrivait que la haine refît son apparition, que le cœur vindicatif fût toujours animé par la faim de détruire. Le virus de l'anti-vie n'avait pas été complètement éliminé. Pour pouvoir le combattre, le Gardien devait admettre l'existence de l'indicible... le tueur, le monstre, le meurtrier qui peut s'embusquer n'importe où.

Un Gardien pouvait être averti de tous les faits, connaître même leurs causes. Il pouvait savoir que la paix universelle était devenue

nécessaire à la survivance de l'homme. Savoir aussi que la pire de toutes les maladies était d'origine émotionnelle. Même le symptôme de l'hostilité la plus bénigne ne devait plus être toléré maintenant. Le virus mortel en dernier ressort était l'anti-vie. C'était aussi le plus contagieux. Toutes les personnes étaient terriblement vulnérables. Nul ne semblait immunisé contre la peur et l'esprit vindicatif. Aucune maladie historique ne pouvait se comparer à une peste aussi foudroyante et aussi dévorante. Il fallait la rayer complètement de toute la société, sans quoi il n'y aurait plus de société.

C'est pourquoi chaque communauté possédait sa Clinique d'Hygiène Mentale. Tous les efforts se portaient presque exclusivement sur la prévention. Il fallait détruire l'hostilité en commençant par les racines : la peur. On n'en parlait jamais. Elle n'existait plus désormais pour les gens dans la lumière du jour ou dans la raison consciente.

Et, la nuit venue, le monde entier dormait.

A l'exception des Gardiens de la Paix.

Et un Gardien ne pouvait accepter la peur que le temps suffisant pour la faire disparaître. Comme si elle n'avait jamais existé.

Jimmy ouvrit les yeux et s'écarta du mur. Maintenant, il ne souriait plus. Son visage semblait vieilli, ridé. Il ferma lentement les paupières pendant que tous les points lumineux dans la salle de séjour des Palmer semblaient se multiplier. Seul persistait en lui un soupçon de distorsion bizarre, un trouble intérieur, qui même maintenant devait être plus profondément défini et nommé. Mais il était calme, maître de lui, au courant de la procédure indispensable à suivre. C'était obligatoire. C'était une question de mise en quarantaine immédiate pour la prévention de la peste universelle.

Il entra en action avec un minimum de pensée ou de sentiments conscients.

Il s'agenouilla près du cadavre, étudia les trous béants dans le crâne du vieil homme. Il inspecta la plaque d'identité, compara une photo aux traits de la victime. Il se dirigea vers la porte de la chambre et l'ouvrit d'un coup de pied.

Deux faces pâles apparurent dans la demi-obscurité. L'une cria. L'autre rugit. Jimmy referma la porte en la claquant.

Il avait reconnu le visage de l'ex-somnambule, Hopkins. Hopkins cria à travers la porte : « N'entrez pas. Ou vous subirez le même sort que Palmer. Il me reste de quoi en assaisonner un certain nombre, avant d'en finir. »

Loïs continuait à fixer la porte comme à travers un brouillard.

— « Que voulez-vous maintenant ? » cria Jimmy.

— « Je veux sortir d'ici et me promener où bon me semblera, mon pote ! »

— « Où ? »

— « Que m'importe pourvu que je ne me trouve pas toujours nez à nez avec les individus de votre sorte, toujours à observer et à fourrer leur nez partout. »

— « Pourquoi cela ? »

— « Ça ne vous regarde pas ! »

— « Vous ne ferez qu'attirer sur vous la terrible chose que vous avez faite à Palmer. »

Hopkins se mit à rire. « Ce n'est pas tout, mon pote. Lorsque je partirai, Mrs. Palmer partira aussi. Je tiens la vieille enfermée ici. Elle vit toujours, mais elle se débat un peu. Et puis j'ai encore beaucoup de munitions. Et il y en a encore bien d'autres à l'endroit où je les ai prises. »

— « Vous ne pouvez même pas sortir de l'immeuble, » dit Jimmy.

— « Peut-être que vous ne le pourrez pas non plus, espèce de petit crabe ! »

La bouche de Jimmy se contracta imperceptiblement.

« Je fais ce qui me plaît, rien que ce qui me plaît, et que le diable vous patafiole ! » cria Hopkins. « Laissez-moi tranquille. J'ai trouvé cette vieille pétoire et une boîte de cartouches dans le noir. Je ferai sauter la cervelle de la vieille petite Mrs. Palmer et je réserve une cartouche pour chacun des soi-disants Gardiens de la Paix qui viendront se mettre sur mon chemin. Je vous empilerai tous les uns sur les autres sur la pelouse. Cela fera un beau spectacle pour tous ces paisibles imbéciles, demain. »

Les instructions conditionnées jaillirent en éclair dans le cerveau de Jimmy ; il savait où se trouvait le bouton. Dissimulé dans le dessin du papier de tapisserie, au-dessus de la porte. Il le pressa : des bras de métal se déployèrent et les murs et la porte se rejoignirent avec un claquement pour former une barrière d'acier. Tous les nouveaux grands ensembles avaient, selon les directives du Département de l'Hygiène Mentale, été construits avec des dispositifs permettant de condamner tous les appartements ou toutes les pièces.

Jimmy traversa la salle de séjour et décrocha le téléphone disposé près du canapé. Il forma le numéro apparu dans son cerveau comme à la suite d'un déclic.

— « Services spéciaux. Ici le lieutenant Manfred. »

— « Ici Gardien Ynes, mon lieutenant. Je me trouve dans le grand ensemble de New Sunnydale, aile nord, appartement 307. Syndrome de la classe A, celui dont on ne doit pas prononcer le nom, mon lieutenant. »

— « Combien de victimes ? »

— « Mr. Jerald Palmer, locataire. »

— « Qui est le psychopathe ? »

— « L'ex-somnambule Hopkins. Je l'ai bloqué dans la chambre à coucher mais il tient un otage et possède une arme antique : un pistolet à main. Il possède également une boîte de cartouches. »

— « Témoins ? »

— « La fille de Palmer, Loïs. Elle semble traumatisée. »

— « C'est ce qui arrive en général. Mettez-la en quarantaine et ne la quittez pas. »

— « Oui, mon lieutenant ! »

— « Attendez ! Qui est l'otage ? »

— « Mrs. Palmer. Hopkins menace de se servir de l'arme contre elle si on ne le laisse pas sortir. »

La communication fut coupée. Jimmy se plaça derrière Loïs en lui prodiguant des mots apaisants, cependant qu'il tirait une fiole de plastique de sa trousse de ceinture, brisait le cachet antiseptique et préparait une seringue hypodermique. Il colla les bras de Loïs contre ses flancs avec sa main gauche. De sa droite il procéda habilement à l'injection. Elle se détendit, le visage adouci soudain et coloré. Jimmy l'allongea sur le divan et elle eut un petit rire heureux et ensommeillé. « Je vous ai déjà vu. Vous êtes le Gardien de la Paix Jimmy. Vous êtes mignon. »

— « Vous aussi, Loïs. Maintenant dormez. »

— « Bonne nuit, Gardien ! » dit-elle en bâillant.

— « Bonne nuit, Loïs ! Faites de beaux rêves ! »

Il se leva et regarda son visage tranquille, les sourcils froncés. On ne pouvait jamais savoir. Ils étaient tous conditionnés pour que disparaisse de leur esprit certaines visions et certains sons d'un caractère contagieux. Mais on ne pouvait jamais être sûr de rien. Un germe infectieux se glissait ici et là, se développant en secret, pour éclater à l'improviste, comme c'était le cas pour Hopkins. Mais cela, c'était un problème pour la Clinique d'Hygiène Mentale.

Jimmy ne pouvait faire autre chose qu'observer et attendre, prêt à tout bloquer, nettoyer, rincer, stériliser...

Le lieutenant Manfred avait un air las, mais ses petits yeux brillants eurent bientôt fait l'inventaire de l'appartement avec une habileté toute professionnelle. Il avait les cheveux clairsemés et portait un pardessus gris avachi. Il étudia Jimmy pendant quelques instants avec le regard direct et impersonnel d'un objectif de microscope, tandis que deux hommes en civil entraient dans la pièce en

portant un brancard qu'ils déplièrent. Loïs y fut déposée tout endormie et emportée hors de l'appartement.

Alors, le lieutenant Manfred contourna le cadavre et tendit l'oreille à la porte de la chambre à coucher.

— « Elle est condamnée, » lui rappela Jimmy.

— « Parfaitement. » Le lieutenant Manfred consulta sa montre. Puis il regarda le clair de lune à travers la fenêtre. Tout était silencieux. « Oui, encore un somnambule... » dit-il enfin.

— « Le second en moins d'un mois, » dit Jimmy.

— « Ils n'en doutent plus maintenant dans les cliniques, j'en suis certain. Le somnambulisme est vraiment un symptôme de contagion. Ils sortent presque toujours la nuit tombée et n'en sont jamais conscients. Mais ils se trouvent entraînés par une impulsion irrésistible, en dépit de leurs désirs conscients. C'est ce qui rend le mal aussi puissant ! »

— « Je sais ! » dit Jimmy.

— « Ils trouvent des instruments de mort dissimulés dans le noir. Jamais ils ne pourraient les découvrir à l'état de veille... ils n'auraient même pas l'idée de les chercher, si toutefois ils connaissaient leur existence. Ils les ramènent chez eux, les cachent... et un peu plus tard les voilà psychopathes. Tel est le processus ! »

— « Je sais cela, mon lieutenant. »

— « Ah ! oui, c'est vous Hynes. Je travaille avec tant de gens que j'en arrive à oublier... » dit le lieutenant en se retournant.

— « Je comprends, mon lieutenant. »

— « Et vous paraissez si jeune. Mais l'âge n'a pas d'importance, n'est-ce pas ? Naturellement ! Cela n'a aucun rapport avec l'immunité relative. On ignore ce qui rend les uns moins vulnérables que les autres. Certains, comme Hopkins, ne résistent pas du tout. Pourquoi ? Mystère ! »

Jimmy observait le lieutenant Manfred avec une méfiance de plus en plus grande. Il ne répondit pas.

« Pourquoi, dans certains cerveaux, les adhérences se libèrent-elles aussi facilement et dévoilent-elles de malignes connaissances que l'on croyait bien avoir scellées ? Pauvres diables. » Sa bouche se durcit un moment. « Mais après tout, qu'importe que les uns soient plus vulnérables que les autres puisque nous le sommes tous... à un certain degré. Est-ce vrai ? »

— « Oui, mon lieutenant ! » Jimmy sentit sa peau se tendre. Pourquoi le lieutenant mettait-il ainsi l'accent sur l'évidence ? Réfléchissait-il tout haut, n'était-il pas sûr de lui, Jimmy ? Prudent, peut-être, à l'affût des faiblesses possibles. Eprouvant la force de résistance de Jimmy, le degré de conscience qu'il pouvait tolérer.

— « Venez, Hynes ! » Le lieutenant consulta sa montre, sourit légèrement. « Curieux comme ils collaborent avec nous en agissant

la nuit, comme s'ils savaient que nous ne pouvons pas faire notre travail à la lumière trop crue du jour. Ils semblent contraints de nous aider. Je me demande pourquoi ! »

— « Comment le saurais-je, mon lieutenant, je ne suis qu'un Gardien. »

— « Exactement mon cas, au fond. Notre rôle n'est pas d'argumenter sur ce qui concerne la Clinique, non ? Ce n'est pas trop sain, je pense ! »

— « Je ne vois pas très bien à quoi cela pourrait servir, » dit Jimmy.

Jimmy suivit Manfred dans le hall et scella la porte d'entrée principale de l'appartement. Dans l'ascenseur, il eut la sensation bizarre d'être fait de verre, un verre que le choc le plus léger pourrait faire voler en éclats...

Après le couvre-feu, la circulation se limitait aux voitures de sécurité et présentait, en conséquence, un caractère clairsemé. Leur voiture des Services Spéciaux, qui les attendait à l'extérieur de l'aile nord, était actuellement la seule sur la chaussée. Son moteur ne faisait pas plus de bruit que le souffle des milliers de dormeurs enfermés dans leurs appartements occultés.

Jimmy suivit le lieutenant Manfred, qui portait un sac de nylon noir, le long du corridor, au troisième étage du service de quarantaine de la Clinique d'Hygiène Mentale de Stateville, jusqu'au centre d'isolement n° 294. Au bout du corridor, un préposé du sexe masculin leva le nez au-dessus d'un bureau d'acier. Il n'y avait rien sur ce bureau qu'une rangée de lampes d'appel. Il regarda la carte de police du lieutenant, et se leva vivement.

— « Mon lieutenant ? »

Le lieutenant Manfred sourit. « Dans la cellule cinq, je crois, se trouve un spécimen permanent ; il porte le numéro 76. Je suppose que l'on peut trouver cela dans le nouveau Secteur réservé aux recherches permanentes. »

L'infirmier vérifiait déjà dans un classeur mural. « Oui, numéro 76. Spécimen réservé pour recherches, involontaire. Cellule des cataleptiques. Vous avez besoin de lui ? »

— « Oui, pendant deux heures. »

— « Objet ? Enquête de caractère strictement officiel ? »

— « Naturellement. L'objet, c'est... la Paix. »

— « Oui, lieutenant, » dit nerveusement le préposé en pressant un bouton. Des doubles portes d'acier s'ouvrirent derrière lui. « Troisième porte à droite. Elle s'ouvre automatiquement de l'extérieur. »

— « Je sais, merci, » dit le lieutenant Manfred.

Jimmy ne se souvenait pas d'être déjà venu en ce lieu.

Il y avait probablement des choses qu'il ne se rappelait pas, et des raisons encore plus nombreuses pour manquer de mémoire...

Le numéro 76 était assis immobile sur un banc d'acier, qui était scellé au mur d'une petite pièce carrée dont il constituait tout l'ameublement. Sa tête aux cheveux coupés courts, petite par rapport à la largeur de ses épaules, portait des cicatrices. Sa peau était pâle et flasque et il regardait d'un œil fixe une lucarne hors de portée, par où passait un rayon de lune diffus. Il ne réagit pas lorsque le lieutenant et Jimmy entrèrent.

Le lieutenant Manfred prit entre ses mains la tête de l'homme et l'abaissa. Le visage demeura inerte. Les yeux étaient ternes et totalement inexpressifs.

— « Avez-vous déjà vu ce sujet, Hynes ? »

— « Je ne crois pas, mon lieutenant. Je ne me souviens pas de m'être déjà occupé d'un cas semblable. Du moins lorsqu'il est nécessaire d'utiliser un ancien. »

Le sourire du lieutenant Manfred fut rapide, sûr et amer. « Le 76 avait autrefois un nom estimé. C'était le Chef Bane. L'un des meilleurs. Je me suis déjà servi de lui. »

— « Nous avons besoin de lui à cause de Mrs. Palmer ? »

— « En partie. Parfois il n'est pas facile d'appréhender et d'enfermer un psychopathe. Ils ne sont généralement pas armés comme l'est Hopkins, et ils ne détiennent pas d'otage. Dans les circonstances spéciales justifiant la violence, nous avons besoin d'un agent spécial comme le Chef Bane. » Le visage du lieutenant Manfred parut subitement las et tiré. « Oui, nous réservons quelques-uns d'entre eux pour le sale travail, celui que nous ne pouvons faire parce que nous avons les mains trop propres. Nous ne pouvons pas aller aussi loin, n'est-ce pas, Hynes ? Nous ne sommes pas à ce point immunisés, non ? »

Jimmy sentit un tiraillement le long de sa bouche.

— « Vous n'avez pas besoin de m'expliquer tout cela, mon lieutenant. Je le sais déjà... »

Le lieutenant Manfred eut un mince sourire. « Naturellement, Hynes. Mais il y a des pertes, même dans les rangs des Gardiens de la Paix. Il faut combler les vides, même au Quartier Général. Un beau matin, en entrant au bureau, vous apprenez qu'un homme que vous connaissiez bien a disparu. Vous semblez pour votre part jouir d'une résistance exceptionnelle et d'un excellent contrôle sur vos nerfs. Je vous recommanderai à la Commission. Mais vous ne devrez jamais cesser de vous surveiller de très près. »

— « Oui, mon lieutenant. »

— « Chaque nouveau cas de ce genre est pour nous une nouvelle épreuve, Hynes. Il est essentiel de savoir dans quelle mesure

vous pouvez oublier, essentiel de savoir dans quelle mesure vous pouvez vous souvenir. C'est un équilibre précaire. C'est vrai, Hynes. Oubliez un peu trop et vous êtes perdu. Souvenez-vous un peu trop et vous êtes supprimé. Nul ne sait pendant combien de temps il peut garder une mémoire opérationnelle. Vous vous sentez bien, Hynes ? »

— « Oui, mon lieutenant. »

— « Bon, maintenant ouvrez l'œil et le bon. »

Le lieutenant tenait toujours entre ses mains la face du colosse et l'étudiait avec attention. Il tira la boîte de plastique de sa poche, sortit la fiole, puis la seringue.

— « Tenez-le ! »

Jimmy immobilisa l'homme par derrière durant la rapide injection. Pendant que le sang charriait la drogue jusqu'au cerveau, le lieutenant Manfred parlait en scandant les mots.

— « Allô, ici Quartier Général... j'appelle le Chef Bane... j'appelle le Chef Bane... Quartier Général. Chef Bane... urgence... urgence... »

L'étoffe se tordit entre les doigts de Jimmy. Il laissa échapper sa prise et fut projeté contre le mur. Bane secoua la tête et bondit sur ses pieds avec la violence d'une explosion. Transformé par des forces délibérément gardées en suspens mais maintenant libérées, le visage de Bane prit une expression féroce et un sourire cynique déforma sa bouche. Ses cheveux se mirent à briller et à onduler sur son crâne comme la fourrure mouillée d'un animal. Ses yeux prirent l'éclat fragile des échardes de métal. Ses muscles se tendirent et se gonflèrent. « Pourquoi diable m'a-t-on enfermé ici ? »

— « Vous avez eu maille à partir avec quelques mauvais sujets, Chef. Vous avez eu besoin d'un peu de repos. »

— « Moi ? »

— « Vous ne vous souvenez pas ? »

Bane le fixa avec une attention concentrée. Il secoua la tête. « Eh bien, tant pis. Rappelez-moi seulement de nom de ces oiseaux de malheur et je prendrai la suite, à partir de maintenant. »

— « On va vous confier tout d'abord une mission spéciale, Chef. Vous seul pouvez la mener à bien. Nous ne ferions confiance à personne d'autre. »

Bane lança en avant sa tête en boulet de canon. Ses yeux luisaient. Il plia les doigts. « De quoi s'agit-il ? »

Le lieutenant Manfred déposa le sac noir sur le banc, défit la fermeture à glissière, en sortit un uniforme bleu et des bottes noires en cuir souple. Il les remit à Bane qui se mit à s'habiller avec rapidité. Pas le moindre geste superflu, la moindre hésitation, la moindre perte d'équilibre.

Puis il se redressa resplendissant dans son uniforme. Il frappa impatiemment le sol de ses bottes luisantes, claqua d'un geste coléreux sa ceinture.

— « Où est mon 45 ? »

— « Dans le sac, » répondit vivement le lieutenant Manfred, qui fit disparaître non moins vivement de son visage une curieuse expression de dégoût. « Laissez-le là dedans jusqu'au moment où nous sortirons. »

Bane fronça les sourcils. « Qui êtes-vous pour me donner des ordres ? »

— « Le seul qui puisse vous en donner, Chef. Vous ne vous souvenez même pas de votre Commissaire ? » Il sourit. « En route ! »

Le lieutenant Manfred ouvrit le sac noir en approchant de la porte du 307. Il détourna la tête en tendant l'arme à Bane. Celui-ci lui arracha l'arme des mains avec un grognement de joie et fit tourner le barillet. Il se jeta immédiatement sur la porte. Le lieutenant Manfred le saisit par le bras. « Attendez ! » dit-il et il descella la porte.

Bane inclina la tête. Il ne comprenait rien aux grincements métalliques qui émanaient du mur. De semblables installations de sécurité avaient été installées depuis son entrée en quarantaine, bien des années auparavant.

Jimmy évita son contact lorsqu'il fonça dans l'entrée.

Seule la tache noire sur le tapis avait changé ; elle s'était étendue, assombrie, et brillait avec un léger éclat comme de la peinture sèche. Bane avait reçu ses instructions. Il enjamba le cadavre et examina la porte de la chambre à coucher.

Jimmy regarda le lieutenant desceller la porte de la chambre à coucher et se glisser comme une ombre le long du mur. Il sentit monter en lui des souvenirs importuns en même temps qu'une peur diffuse. Il recula à l'abri du mur. Le lieutenant se trouvait là penché vers le sol. Il étudia Jimmy un moment puis détourna vivement son regard. Trop vite... Jimmy espérait que son visage ne l'avait pas trahi, car quelque part au fond de lui-même, quelque chose grouillait comme une araignée. Quelque chose qu'il n'osait pas nommer, même en sa qualité de Gardien averti. La chose n'était pas expulsée... Elle n'était pas partie... Elle était toujours là, dissimulée dans un recoin de son esprit, aux aguets, pour toujours.

Il observait Bane et ce n'est pas cet homme qui lui soulevait le cœur, mais lui-même. Il reconnut le signe de sa propre fureur latente, de la fascination qui tenait ses yeux rivés sur ce spectacle. Il aurait dû penser que c'était un mal nécessaire pour la cause de la Paix. Mais en regardant Bane, son pouls s'accélérait. Il voyait la

puissance et la violence de Bane avides de se déchaîner et il l'enviait. L'aigre odeur résiduelle d'une violente interaction chimique vint frapper ses narines. Il leva le bras, goûta sa salive sur le dos de sa main.

Il percevait la concentration intense et exaltante avec laquelle Bane étudiait la porte. Il voyait l'horrible pistolet d'un autre âge entrer dans le rayon lumineux, se mettre à danser comme un être vivant, cet objet au museau camard, bleu-noir, ardent, avide, d'une beauté sinistre. Il luisait faiblement, comme à travers un brouillard, semblant fondre comme du chocolat...

Le lieutenant Manfred regarda de nouveau par la fenêtre, consulta sa montre. Jimmy passa lentement le plat de sa main contre sa bouche humide. Naturellement, il faudrait tout nettoyer avant le lever du jour. Tout devrait se passer à l'abri des regards. Rien ne s'étend plus vite, avec une ampleur plus dévorante, que la contagion mentale. L'horreur semblait se ramifier dans tous les sens à l'extérieur de la fenêtre, dans le grand vide noir qui enveloppait tous les sens calfeutrés et les yeux aveuglés de la nuit.

Il détourna son regard de la fenêtre et de l'ombre. Il avait cru voir un moment qu'il neigeait. Mais on se trouvait en plein été. Il avait dû être le jouet de cette lune propre et stérile. La lente chute d'une neige faite de flocons de suie...

— « Vous avez compris qu'il faut essayer de sauver la femme, » dit le lieutenant. Etait-il réellement aussi froid et aussi impassible que le laissait entendre sa voix ? Qui le savait réellement ?

On ne pouvait jamais savoir s'ils étaient entièrement propres.

— « Bien peu de chances de la sauver, » dit platement Bane. Il se dirigea de nouveau vers la porte de la chambre en grimaçant un sourire. Il fit une pause. Avança d'un pas. Il faisait durer le jeu, le savourant, se délectant de cette chose que le monde se refusait à désigner par son nom...

Les doigts moites de Jimmy se glissèrent à plat sur le papier de tapisserie où ils laissèrent des traces. Il avait le souffle brûlant. Il connaissait maintenant ce regard de Bane, ce regard d'anticipation. Cette expression, il ne l'avait associée autrefois qu'au fait d'aimer une femme. Mais jamais plus il ne devrait avoir recours à cette vile comparaison. Jamais... jamais... jamais...

— « Je fonce dedans, » disait Bane. « La vitesse, la surprise peuvent décider du succès. C'est à qui ouvrira le feu le premier. Si c'est moi, je l'abattrai ; si c'est lui, la femme est perdue, c'est tout. A moins que je ne puisse l'atteindre immédiatement en pleine tête. »

Le lieutenant montra toutes ses dents en un sourire bizarre. « Si quelqu'un peut le faire, Chef, c'est vous. »

Bane haussa les épaules. Il fit une nouvelle enjambée vers la

porte. La bouche ferme, les yeux aux aguets, son corps entier tendu et mis au diapason de la détestable mission, il rit. Il rit tout bas mais avec une sorte d'extase d'un genre spécial. Puis il éteignit la lampe. La chambre fut plongée dans l'obscurité, à l'exception d'un rayon de lune qui semblait recouvrir toute chose d'une mince pellicule de glace. Dans cet éclairage, Bane se découpait avec la rudesse d'un dessin primitif au charbon de bois. L'arme luisait. Jimmy entendit le choc lorsque Bane se jeta contre la porte. Le sang battait à grands coups dans sa tête. Il voulait trouver la porte, sortir, s'enfuir. Mais quelque chose le maintenait contre le mur dans ce bloc de fascination pétrifiée. Il tendit la main, trouva le bras du lieutenant Manfred, le saisit.

— « Aidez-moi, mon lieutenant ! » dit-il.

Il n'entendit pas la réponse de l'officier de police. Des détonations retentissantes se répercutèrent hors de la chambre. Les murs vibrèrent. Des flammes brûlèrent les yeux de Jimmy.

Des hurlements...

Un cri strident qui se brise...

Le silence s'étendit dans la pièce éclairée par le rayon de lune. Il respirait par saccades rapides et sa bouche était sèche et dure. Il s'imagina que quelque chose de froid rampait le long du mur dans l'obscurité. Cela paraissait obliger son corps à se plier. Cela essayait d'atteindre son crâne. Il s'écarta du mur, continua de marcher, trouva le commutateur et ramena la lumière.

Bane était appuyé contre le mur, près de la porte défoncée dans la chambre à coucher. Sa main droite comprimait son estomac comme si ses doigts épais écrasaient une tomate. Jimmy s'arrêta. Il se plia en portant les mains à son propre ventre, tandis que dans son esprit qui aurait dû être une succession de temps paisible et de séjours à la Clinique, se levaient les démons de la jalousie et des désirs sauvages.

— « Il l'a eue, dès le premier coup, » dit Bane, la voix encore ferme, mais avec un long intervalle entre chaque mot. « Du premier coup. » Son visage était gris et flasque sous les yeux. Ses yeux ne ressemblaient plus à des yeux à présent, mais à des trous qui auraient été percés par des balles de pistolet. Son rire gloussant était un borborygme d'animal. « Mais je lui ai réglé son compte à ce cinglé... Je lui ai fait son paquet pour de bon... faites venir le camion frigo... »

Il commença à tomber, puis il se retint. Ses yeux lancèrent un éclair comme si la souffrance et l'horreur de ce que l'on n'avait pas le droit de nommer dans la lumière du jour avaient aiguisé

son esprit à un degré inhumain de clairvoyance. Puis il s'écroula sur le plancher.

Le lieutenant Manfred pénétra dans la chambre à coucher et en sortit. Il se déplaçait avec lenteur et semblait très las. Il hésita puis s'agenouilla près de Bane.

— « Son dernier travail pour nous. Il a quatre trous dans le corps. »

Le lieutenant mit une main sur ses yeux. « Cela les transporte tellement, ce genre de mission. C'est une cure radicale, bien sûr. Mais lorsqu'ils seront tous morts, les pareils de Bane, qui fera le sale travail ? Qui le fera, je vous le demande, Hynes ? »

Jimmy avait la bouche paralysée. « Peut-être qu'à ce moment nous n'en aurons pas besoin. »

— « Vous croyez ? » Le lieutenant regarda le visage de Bane. « Il a encore l'air heureux, voyez-vous ? Cela possède à leurs yeux une certaine beauté horrible. Parfois, j'aimerais me souvenir... »

Jimmy s'appuya contre le mur. « Qui était-il, avant ? »

— « Un chef de police locale. » Le lieutenant souriait uniquement des lèvres. « Pas de la Police de la Paix, évidemment. »

Tout avait été soigneusement réglé.

Une minute plus tard, arriva l'équipe de nettoyage. Ils portaient des tenues spéciales bien qu'à première vue ils parussent habillés comme tout le monde. Ils se mirent au travail avec leurs pistolets à vaporiser. On les entendait chanter dans la chambre à coucher.

D'abord le fluide dissolvant.

Puis le jet stérilisant.

Cependant, le lieutenant Manfred appelait le Centre de Contrôle.

— « Police de Paix, » dit-il, « lieutenant Manfred à l'appareil. Le K-58 est terminé. Veuillez, je vous prie, mettre sur la liste des appartements vacants le local 307, vidé, nettoyé, prêt à recevoir un nouvel occupant. Merci. »

Il raccrocha le récepteur.

L'équipe de nettoyage, ayant terminé son travail dans la chambre à coucher, pénétra dans la salle de séjour. Le pistolet dissolvant travaillait trop lentement mais avec une grande efficacité.

Les restes de Bane, de Palmer, les taches, tout ce qui traînait fut dissout et disparut sans laisser de traces.

Les jets d'antiseptique fusèrent de tous côtés, se posèrent en rosée et s'évaporèrent rapidement.

Alors les hommes de l'équipe de nettoyage sortirent dans le hall et fermèrent la porte.

— « Prêt, Jimmy ? »

Jimmy regarda le visage du lieutenant Manfred. Son visage ne

semblait pas tout à fait précis. Un brouillard avait dû s'élever entre eux au moment où Jimmy essayait de parler. Il s'efforça de s'éloigner du mur et n'osait pas se priver de son appui. Il ressemblait à une statue qui aurait perdu son socle...

Les yeux du lieutenant Manfred se levèrent sur lui, très proches, clairs et compréhensifs. Ils brillaient de la chaleur des souvenirs communs, inexprimés.

La main de l'officier de Police de Paix apparut en pleine lumière. La seringue hypodermique brilla lorsqu'il releva le piston, et une aiguille s'abaissa.

— « Il n'y a là rien dont on puisse avoir honte, » dit gentiment le lieutenant Manfred. « Si nous ignorons presque tout, du moins nous savons que chacun d'entre nous risque de perdre pied et de ne pas résister. Cela arrive toujours, tôt ou tard. »

— « Combien de fois ? »

— « Nous ne pouvons pas le savoir. D'ailleurs, à quoi cela nous avancerait ? »

— « C'est pour cela que nous ne devons jamais cesser de nous surveiller mutuellement ? »

— « Oui, Jimmy. Et nul ne peut savoir combien de fois nous succombons. Parce qu'à chaque fois, il faut se hâter d'oublier. Oublier souvent et pendant longtemps... Un jour, le souvenir s'effacera définitivement. Un jour, il ne restera plus rien à oublier. »

Quelque chose résonna en Jimmy comme le tintement délicat de petites lames de verre. « Combien de fois par nuit cela se passe-t-il dans le monde ? » Un signal d'alarme se déclencha dans son cerveau.

— « Il ne serait sans doute pas sage de vouloir en savoir trop, non plus, Hynes. Cela arrive très souvent, je suppose. Mais ces mauvaises herbes seront extirpées. Un jour viendra où personne n'aura plus rien à oublier, plus rien dont il devra se souvenir. Plus rien qu'il doive se souvenir d'oublier, plus rien dont il doive oublier de se souvenir... » Il toussota légèrement et comprima les lèvres. Durant un instant, ses yeux s'égarèrent comme s'il pensait à un autre temps, à un autre lieu, puis il fronça les sourcils.

« Voilà le but auquel il faut tendre, Hynes. Il faut que tout soit complètement stérilisé, partout. D'une propreté absolue. Sans quoi, il n'y aura plus rien, n'est-ce pas ? »

Il eut un sourire un peu triste pour Jimmy. Il leva la seringue. Jimmy tiqua. « Soyez tranquille, on me fera mon injection au Quartier Général. Vous n'êtes pas spécialement visé. Nous y passons tous. »

— « Est-ce bien la vérité, mon lieutenant ? »

— « Naturellement. A la prochaine donc, Gardien. Faites du bon travail... et de beaux rêves. »

Lorsque l'aiguille pénétra dans sa chair, Jimmy se sentit traversé par une vaste pulsation brûlante.

Combien de fois connaîtrait-il encore cette expérience ? se demanda-t-il. Est-ce que cette interrogation ne l'avait pas toujours hanté ? Il comprit aussi, au moment de sombrer dans la bienheureuse euphorie, que c'était là une des choses les plus importantes qu'il se devait d'oublier...

Le Gardien Jimmy termina sa dernière ronde de la nuit. Le jour montrait son sourire au-dessus de l'ensemble et se glissait en bouillonnant dans l'intervalle des immeubles. La lumière étincelait et dansait au-dessus des parcs et des terrains de jeux. Les cloches sonnèrent la fin du couvre-feu et partout les fenêtres et les portes s'ouvrirent pour donner passage à l'air vif et purifié.

Les voix, les postes de radio, la rumeur de la circulation lointaine se fondirent en un vaste bourdonnement heureux.

Jimmy se mit à siffler en quittant le grand ensemble pour prendre le métro qui le ramènerait chez lui. Il adressa un sourire serein au ciel très bleu et vide. Son monde nouveau et propre semblait encore plus propre, plus frais et plus nouveau dans l'air du petit matin. Le soleil lui-même aurait pu être neuf.

Il jeta un regard en arrière et s'arrêta un moment de siffler. Ce visage qui l'observait de la fenêtre de coin de l'aile nord...

Il connaissait chacun des locataires. Mais il était certain de n'avoir jamais vu cette tête.

Il devait y avoir un nouveau dans l'appartement 307.

Il agita le bras.

— « Soyez le bienvenu, voisin ! » dit-il.

Traduit par Pierre Billon.
Titre original : The Peace Watchers.

RON GOULART

Un justicier trop parfait

Après celle de Bryce Walton, encore une nouvelle qui dépeint les inconvénients d'une société de demain psychologiquement trop parfaite. La plume acérée de Ron Goulart excelle à rendre le suc d'un tel sujet.

LA serveuse hurla (c'était l'inconvénient du personnel humain) et son bras tendu décrivit un geste affolé. Stuart Clemens se pencha hors de l'alcôve pour regarder à travers la vitrine teintée en direction du parking. Il vit un homme aux cheveux noirs, âgé d'une trentaine d'années, qui s'effondrait lentement sur les genoux. Sans bruit, le justicar quitta l'endroit où il était garé et s'approcha de l'homme dont les mains battaient l'air.

— « Il n'y a personne dans cette auto... » bégaya la serveuse en laissant choir une tasse de café.

Elle ne devait pas être depuis longtemps sur la planète. Fraîche arrivée des Confins, probablement. « C'est ma voiture, » expliqua Clemens. Il donna une chiquenaude au distributeur de serviettes et lui lança la première qui jaillit de la fente. « Tenez, essuyez votre uniforme. C'est un justicar. Il sait ce qu'il fait. »

La jeune fille pressa la serviette contre ses lèvres et se détourna.

Là-bas, dans le parking, le justicar avait déjà garrotté l'homme appréhendé. Il le matraqua encore une fois par mesure de sécurité et le projeta sur la banquette arrière pour l'interrogatoire et l'identification. « Il ne se trompe jamais, » reprit Clemens à l'adresse de la serveuse qui lui tournait le dos. « Ça fait un an que je suis sherif du Territoire 23 et je ne l'ai pas vu commettre la moindre erreur. Le modèle a été mis au point en conséquence. »

Le justicar avait apparemment administré une dose de penthotal au prévenu, car on ne voyait plus le buste de l'homme. Trois autres serviettes sortirent du distributeur sans que Clemens les eût commandées. « Fichu bastringue ! » grommela-t-il — et il asséna un coup de poing sur la fente.

— « Ça arrive quelquefois, » fit la serveuse en regardant de nouveau le sherif. Mais elle n'osa rien ajouter et lui présenta l'addition.

— « Allez, ne vous faites plus de mauvais sang, » conclut-il en se levant. « Ici, sur Barnum, la justice frappe toujours à bon escient. Je suis désolé que vous ayez été obligée de voir un criminel d'aussi près. »

— « Et dire qu'il avait pris le menu-homme-d'affaires, » murmura la serveuse.

— « Bah ! celui-là ou un autre — les malfaiteurs eux-mêmes sont bien obligés de manger. » Clemens paya à la caisse automatique et la machine le laissa sortir du restaurant-oasis.

Les voitures qui étaient précédemment rangées à proximité du justicar avaient maintenant disparu. Toujours la même chose : les gens s'accommodaient fort bien des représentants de la loi quand ils se trouvaient dans l'embarras — autrement, ils restaient à distance. Clemens esquissa une grimace en considérant le paysage jauni et crevassé qui s'étendait à perte de vue. Il venait de terminer une enquête et regagnait son bureau à Centre 23. Une heure de route encore. Il alluma une cigarette et se dirigea vers le justicar, curieux de savoir qui avait été appréhendé.

— « Avis au public. Avis au public, » annonça le haut-parleur fixé sur le toit du justicar. « Sheldon Kloog, meurtrier en fuite, vient d'être capturé par le justicar A-10. L'accusé a été jugé, reconnu coupable, condamné à mort et exécuté suivant la loi. Le présent avis vous a été communiqué par le Service de Justice de Barnum. »

Clemens ne fit qu'un bond jusqu'à la voiture. Un vrai coup de chance ! Sheldon Kloog, recherché sur onze territoires, avait assassiné sa femme et mis en pièces tous ses androïdes domestiques. Le sherif atteignit la portière devant laquelle il présenta ses papiers d'identité. Puis il prononça le mot de passe, la formule de ralliement et la devise de loyalisme, et la voiture le laissa monter.

— « Félicitations, » dit-il en s'installant au volant. « Comment l'avais-tu repéré ? »

Le haut-parleur du tableau de bord répondit : « Identification positive cinq secondes après que Kloog est sorti du restaurant. Etonnant que vous ne l'ayez pas repéré vous-même. Aucun déguisement, et tous les signes révélateurs de la prédisposition à l'homicide. »

— « Je regrette. Mais il n'était pas dans la salle où je mangeais. » Clemens tourna la tête pour regarder la banquette arrière. Elle était vide. Les justicars avaient le choix entre traduire les criminels devant les assises cybernétiques des différents centres, ou bien, si la culpabilité était flagrante et si l'homme semblait dangereux, l'exécuter sur-le-champ. « Où est-il ? » demanda le sherif.

Le casier à gants s'ouvrit et une petite fiole de verre opaque apparut. Elle portait une étiquette sur laquelle Clemens lut : *Cen-*

dres de Sheldon Kloog. Tout ce qu'avait laissé le désintégrateur — et ce n'était pas beaucoup.

Il remit la fiole dans le casier. « Je pense que tu as envoyé les photos, les empreintes et les autres pièces à mon bureau ? »

— « Cela va de soi, » répondit la voiture. « J'y ai joint d'ailleurs le compte rendu intégral des débats. Et le tout en quatre exemplaires. »

— « Parfait. C'est une bonne chose que nous ayons mis la main sur ce Kloog et qu'il ne soit plus dangereux pour personne. » Clemens s'offrit une nouvelle cigarette et prit le volant. La voiture pouvait rouler en marche automatique, mais il préférait la diriger lui-même. « On démarre. Direction le Centre. Et mets-moi en communication avec mon adjoint. »

— « Bien, chef. »

— « Ta voix a une résonance un peu trop aiguë, » remarqua Clemens en engageant le justicar sur l'autoroute à six pistes dont la surface noire filait plate et droite vers Centre 23.

— « Excusez-moi. Je vais corriger cela. Avis au public. Avis au public. Est-ce mieux ainsi ? »

— « Parfait. Et maintenant, passe-moi Kepling. »

— « Voilà, chef. »

Clemens suivit des yeux quelques oiseaux qui, très loin, décrivaient des cercles au-dessus du désert. La distance les réduisait à de simples points. Il s'humecta les lèvres et s'appuya plus lourdement au dossier du siège.

— « Sherif adjoint Kepling écoute, » fit une voix venant du tableau de bord.

— « Ah ! Kepling. Il y a quelques minutes, un dossier complet d'identification a dû arriver au bureau par le transféreur. Prenez-en copie et faites-le suivre à la Direction des Services de Justice, Centre I. »

— « Ce sera fait, chef. »

— « Il s'agit de Kloog, le meurtrier. Nous l'avons pris. »

— « Fameux ! Dois-je prévoir une date pour les Assises Cybernétiques ? »

— « Inutile, tout est déjà terminé. Et à part ça, rien de neuf ? »

— « Il semble qu'il y ait du vilain à Cité-Dix. Peut-être un crime sexuel. »

— « Quoi au juste ? »

— « Rien de sûr pour l'instant, chef. Le premier rapport est assez vague. Vous savez ce que c'est, avec les instacteurs androïdes qui fonctionnent en ville. Il y a une heure j'ai envoyé un de nos robots adjoints. Il devrait être là-bas vers le milieu de l'après-midi. Si l'affaire s'annonce vraiment sérieuse, je pourrai y aller voir avec le justicar dès que vous serez arrivé. »

Clemens fronça les sourcils. « Quel est le nom de la victime ? »

— « Je vais vous dire ça... Voici. Marmon, Diane. Age : vingt-cinq ans. Taille : un mètre soixante-cinq. Poids... »

Clemens éprouva un tel choc qu'il donna un coup de volant brutal vers la droite. « Arrête ! » cria-t-il au justicar qui dérapait sur le bas-côté. « Vous avez bien dit Diane Marmon, Kepling ? »

— « Oui, c'est son nom. Vous la connaissez ? »

— « Quels détails avez-vous sur l'attentat ? »

— « Diane Marmon est employée au Dépôt des Statistiques de Cité-Dix. Comme elle n'est pas venue travailler ce matin, un androïde du service du personnel est allé vérifier à son domicile, où il a relevé des traces de lutte. Mais d'après les constatations des inspecteurs androïdes, il n'y a pas eu vol. Il semblerait donc que c'est un enlèvement. Si vous vous rappelez le rapport publié la semaine dernière par le Bureau des Prévisions Criminelles, il y aurait cette saison une recrudescence de délits sexuels dans tous les secteurs écartés comme Cité-Dix. C'est pourquoi je pense qu'il s'agit peut-être d'un crime de ce genre. Connaissez-vous cette jeune fille ? »

Clemens hocha la tête. Effectivement, il avait fait sa connaissance cinq ans auparavant, à l'Université de Centre 23. Une jolie petite blonde, Diane Marmon. Il était sorti assez souvent avec elle, mais l'avait perdue de vue en entrant à l'Ecole Supérieure de Police pour son stage final. « Je prends l'affaire en main, » décida-t-il. « Je compte deux heures de trajet pour être à Cité-Dix. Naturellement, nous gardons le contact. Rappelez-moi tout de suite si quelque détail important vous parvient d'ici là. »

— « Bien, chef. Vous la connaissez donc ? »

— « Oui, » dit Clemens. Puis, s'adressant au justicar : « Demi-tour. Nous filons sur Cité-Dix. »

— « Bien, chef, » acquiesça la voiture.

Ce fut après Cité-Sept, alors qu'ils gravissaient la route dont les lacets serpentaient entre les terrasses couvertes de blé, que le sherif adjoint rappela Clemens. « Du nouveau, chef. Les androïdes ont passé tous les témoignages au crible. Personne n'a revu Diane Marmon depuis onze heures hier soir, quand elle a regagné son domicile. Elle portait un manteau vert, une robe orange, un sac et des gants verts. Peu après, il y a eu du bruit dans l'appartement, mais les voisins n'y ont pas fait attention. Il semble que quelqu'un a débranché le système d'alarme et a pu entrer ainsi sans donner l'éveil. C'est tout pour l'instant. On n'a relevé ni empreintes ni traces d'aucune sorte. »

— « Bon Dieu ! » proféra Clemens. « Dans ce cas, c'est sûrement

un rapt. Et je suis encore à une heure de Cité-Dix. Eh bien, le justicar se chargera du type. On y mettra le temps qu'il faudra. »

— « Autre chose, » reprit Kepling.

— « Concernant Diane Marmon ? »

— « Non. Sheldon Kloog. »

— « Alors ? »

— « Le Central est en possession d'un rapport suivant lequel Sheldon Kloog s'est livré ce matin à une cabine de reddition dans un parking du Territoire 20. Toutes les fiches correspondent. Par contre, le dossier que nous avons fait suivre est entièrement négatif. »

— « Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Kloog a été pris ici, par nous. »

— « Pas d'après le Central. »

— « Mais c'est impossible ! Vous savez bien que le justicar ne fait jamais d'erreurs, Kepling. »

— « Le Central procédera à une vérification complète dès que vous en aurez fini avec cette affaire de rapt. »

— « Ils peuvent toujours chercher ! » grommela Clemens. « En tout cas, tenez-moi au courant pour Diane Marmon. »

— « Entendu, chef. » Et Kepling coupa.

— « Que penses-tu de ça, toi ? » demanda Clemens au justicar. « Il est impossible que tu te sois trompé au sujet de Kloog, n'est-ce pas ? »

La voiture garda un mutisme complet. Elle venait de quitter la route. Elle frôla les écrans invisibles qui protégeaient les blés, puis s'arrêta, tous ses organes cessant de fonctionner en même temps.

« Je ne t'ai pas dit de stopper, » protesta Clemens.

Il n'obtint aucune réponse.

Théoriquement, les justicars ne tombaient jamais en panne. Si cela se produisait (et c'était rarissime) ils devaient effectuer eux-mêmes la réparation. Or, Clemens ne pouvait absolument plus rien tirer de l'A-10. La voiture restait immobile, comme morte. Et naturellement, il ne fallait pas songer à sa radio de bord pour demander du secours.

« Bonté divine ! » exhala le sherif. Il y avait une heure de route entre lui et Diane. Et même davantage, à présent. Il s'efforça de ne plus penser à elle, à ce qui risquait de lui arriver. A ce qui était peut-être déjà arrivé...

Il descendit sur le bas-côté et recula à un mètre du capot. « Pour la dernière fois, vas-tu démarrer ? » répéta-t-il.

Pas de réponse.

Il fit demi-tour et partit au pas accéléré en direction de Cité-Sept. La chaleur écrasante semblait pomper toute l'eau de son corps. Au bout de trois cents mètres, il avait l'impression que sa

peau allait tomber comme une écorce desséchée. Et dire qu'il avait fallu que ça lui arrive maintenant ! Juste au moment où une personne qui lui était chère se trouvait en danger...

Le Bureau des Urgences ne put lui promettre un dépanneur avant que l'équipe de nuit fût arrivée — et la relève avait lieu dans un quart d'heure. Il lança un appel général aux territoires voisins pour demander un ou deux justicars de secours.

Le Territoire 20 ne pouvait prêter le sien, car son moteur atomique fonctionnait mal. Le Territoire 21 promit d'envoyer sa voiture et un sherif adjoint à Cité-Dix pour retrouver la trace du ravisseur de Diane Marmon — dès qu'ils seraient disponibles. Le Territoire 22 donna lui aussi une réponse positive, mais sans garantir que son justicar pourrait partir avant la nuit. Finalement, Clemens ordonna à Kepling de gagner Cité-Dix au plus vite et de faire tout son possible là-bas en attendant l'arrivée de la première voiture. C'était bien en désespoir de cause. Que pouvait un sherif adjoint humain, comparé à la puissance illimitée d'un justicar ?

Tous ces appels furent lancés de Cité-Sept, d'un petit bar entièrement automatique où Clemens s'assit à une table distributrice de café pour guetter l'arrivée du dépanneur. La salle ronde aux murs bleu clair était pratiquement déserte. Seul s'y trouvait un vieillard voûté, installé à une table distributrice de petits déjeuners. Il faisait sortir sans arrêt des hachis de garniture qu'il rangeait minutieusement devant lui. Quand toute la place se trouva prise, il continua en empilant les assiettes les unes sur les autres. Il ne semblait pas avaler une seule bouchée de nourriture.

Clemens but son café et se désintéressa du vieillard. C'était probablement un cas relevant du psychocar, mais il n'allait pas encore se mettre cette affaire sur les bras. Une voiture s'arrêta. Il se leva d'un bond. Ce n'était qu'un nouveau client.

— « Et comment voulez-vous que je fasse ? » protesta le dépanneur, tandis que lui et Clemens descendaient la rampe par laquelle on accédait au bar automatique. « Voyez vous-même. » Il tendait le bras vers le parking pour montrer sa petite voiture à une seule place.

Clemens secoua la tête. « Il fait déjà presque nuit, et la vie d'une femme est en jeu. Bon sang ! Comprenez donc que si je dois attendre ici votre retour avec le justicar, je vais perdre encore plus de temps ! »

— « Je regrette, » répondit le petit homme au visage recuit par le soleil. « Je ne peux absolument pas vous emmener. Le bureau m'a

bien répété que ces scooters ne sont pas faits pour prendre des passagers. Si je lui impose une charge supérieure à quatre-vingt-dix kilos, la voiture refusera tout simplement de démarrer. »

— « C'est bon, c'est bon ! » Clemens regarda encore une fois le parking, mais aucune autre voiture ne s'y trouvait, qu'il aurait pu réquisitionner.

— « Vous m'avez dit où était votre justicar. S'il est bien au bord de la route, je n'aurai pas de peine à le trouver. Vous, vous attendrez ici. »

— « Combien de temps ? »

Le petit homme eut un geste évasif. « Ces joujoux n'ont pas souvent de pannes — mais quand ça leur arrive, dame ! Ça demandera probablement un bout de temps. Toute la nuit, peut-être. »

Clemens l'empoigna par le bras. « Toute la nuit ? Vous voulez rire, non ? »

— « Eh ! dites donc, si vous me cassez le bras, ça sera encore plus long. »

— « Excusez-moi. D'accord, je vous attends ici. Et vous ramènerez le justicar ? »

— « Oui. J'ai des cartes d'identification spéciales et tous les mots de passe nécessaires pour lui regarder sous le capot et le conduire. Allez donc boire un café en m'attendant. »

— « Bien sûr. Et merci. »

— « De rien. On fera son possible. »

— « Dites, sherif ? Est-ce que vous connaissez quelque chose aux tables de dîners en tête-à-tête ? » demanda le petit jeune homme maigre qui flottait dans un complet trop large.

Clemens s'était installé le plus près possible de la porte, d'où il surveillait la route que le crépuscule assombrissait. « Pardon, vous disiez ? »

— « On a mis une pièce pour avoir une bougie, mais il n'est rien sorti — à part que quand les asperges sont arrivées, elles avaient une flamme au bout. Vous comprenez, c'est la première fois que je sors avec cette petite, et je ne voudrais pas perdre la face. »

— « Donnez un coup de poing sur l'orifice, » conseilla Clemens, et il tourna la tête aussitôt.

— « Merci, sherif. »

Clemens se leva peu après pour appeler la permanence du Service de Justice de Cité-Dix. La voix monocorde lui répondit que le sherif adjoint Kepling venait d'arriver et qu'il avait signalé sa présence en ville. Il était déjà parti pour le domicile de la victime. On n'avait pas d'autres nouvelles.

— « Ce n'est pas encore une victime, » fit observer Clemens avant de raccrocher.

— « Arrêtez-les tous deux ! » glapit le vieillard aux garnitures dès que le sherif fut sorti de la cabine téléphonique.

— « Pourquoi ? »

— « Ils ont lancé une bougie jusque sur ma table, et mon hachis a sauté partout ! »

Le jeune homme maigre accourut. « J'ai cogné sur l'orifice comme vous m'aviez dit, et la bougie est venue. Seulement, elle a volé à travers la salle. »

— « Espèce de galopin ! » fulmina le vieux.

— « Allons, du calme. » Clemens offrit à chacun quelques pièces de monnaie. « Recommencez, et l'incident sera clos. »

— « Pas question ! » protesta l'amateur de garnitures.

Mais le sherif, qui voyait un véhicule arriver sur la route, repoussa le vieillard et traversa le parking en courant.

Le justicar stoppait quand il atteignit la chaussée. Il n'y avait personne à l'intérieur.

— « Soyez le bienvenu, » articula la voiture.

Clemens répondit par les formules consacrées, tout en scrutant du regard la route déserte, et monta. « Où est le dépanneur ? Il t'a donc laissé venir seul ? »

— « Je l'ai démasqué à temps, chef, » répondit le justicar. « Est-ce que nous continuons sur Cité-Dix ? »

— « Oui. En route. Mais que veux-tu dire par *démasquer* ? »

Le casier à gants s'ouvrit. Il contenait maintenant deux fioles de verre opaque. « Sheldon Kloog ne sera plus dangereux pour personne, chef. Je viens de l'arrêter et de le juger. Il était déguisé en dépanneur et s'est livré à une tentative de démembrement sur un véhicule officiel du Service de Justice. Ce délit, plus ses crimes précédents, ne laissaient aucun doute sur la sentence à prononcer. »

Clemens avala péniblement et s'efforça de ne pas serrer trop fort le volant. S'il disait un seul mot, la voiture risquait de s'arrêter encore une fois. Un de ses organes était avarié, cela ne faisait aucun doute. Dès que Diane serait sauvée, il conduirait l'A-10 à l'atelier où on lui ferait subir une révision complète. Pour l'instant, il avait absolument besoin de la voiture, besoin de l'aide qu'elle seule pouvait lui apporter. Avant tout, il fallait retrouver l'inconnu qui s'était emparé de Diane.

— « Bien travaillé, » dit-il d'une voix calme.

Les pinceaux des phares rencontrèrent les falaises qui bordaient l'étroite route secondaire, et des ombres déchiquetées coururent à flanc de montagne, en avant de la voiture.

— « Je crois que nous approchons, » dit Clemens. Il gardait le contact avec son adjoint qu'il avait laissé à la permanence du Service de Justice de Cité-Dix. Il l'avait prévenu de ne faire aucune allusion au dossier Kloog tant que la voiture pouvait les entendre.

— « Le Central vérifie l'identité du kidnapper d'après les empreintes que nous avons trouvées, » annonça Kepling. (Chose étonnante, il avait relevé des empreintes au domicile de Diane, là où les androïdes et l'adjoint robot n'avaient rien vu.) « C'est Jim Otterson. Jusqu'à présent, il n'avait encouru que des peines à court terme. »

— « Tant mieux, » dit Clemens. Cela semblait signifier qu'Otterson n'avait pas l'intention de tuer Diane — à moins qu'il ait choisi cette occasion pour faire le plongeon. « Nous le talonnons, » reprit-il. « Nous devrions le rattraper d'un moment à l'autre. Il est à pied, maintenant, et le justicar me dit que Diane Marmon est bien avec lui. Nous nous rapprochons de plus en plus. »

— « Bonne chance, chef. »

— « Merci. » Clemens coupa.

Ainsi qu'il l'avait prévu, tout s'était passé très vite dès leur arrivée à Cité-Dix. Le justicar avait facilement relevé la trace d'Otterson. Maintenant, en pleine nuit, ils roulaient à trente kilomètres de la ville. Un peu plus tôt, ils avaient trouvé la voiture du fugitif avec son embrayage fusillé. Elle était là, depuis quatre heures, sur une mauvaise route de terre où les cahots ne manquaient pas. Otterson avait effectué de multiples crochets autour de Cité-Dix après avoir, semblait-il, passé la nuit précédente dans un entrepôt abandonné à quatre-vingts kilomètres de l'agglomération. Selon le justicar, il en était reparti vers midi pour prendre la direction de Cité-Onze. Puis il était revenu en sens inverse, obliquant sur Cité-Dix, de sorte que Clemens et sa voiture avaient passé des heures à tourner en rond. Sans véhicule, Otterson ne pouvait guère se trouver beaucoup plus loin que le secteur où eux-mêmes roulaient en ce moment.

Soudain, le justicar quitta la route et s'engagea sur un plateau rocailleux dont les bosses malmenaient ses ressorts. Il décrivit un vaste demi-cercle et s'arrêta. Clemens vit devant eux un versant en pente raide, semé de trous noirs qui étaient des grottes. « Il doit se cacher là-haut, » dit la voiture. Déjà, elle avait arrêté son moteur.

— « O.K., » acquiesça Clemens. Si Otterson se trouvait dans une de ces grottes au-dessus d'eux, il n'était guère possible d'aller l'y chercher. Il fallait prendre le risque de parlementer avec lui. « Braque tes phares et branche le haut-parleur. »

Deux pinceaux lumineux balayèrent la pente rocheuse, en même temps qu'un microphone portatif sortait du tableau de bord. Clemens le prit et mit pied à terre. « Otterson, c'est le shérif Clemens

qui vous parle. Je vous somme de vous rendre, sinon nous serons obligés d'employer les gaz. Nous savons que vous êtes dans une de ces grottes et nous pouvons les fouiller une à une s'il le faut. Rendez-vous. »

Il attendit. Quelques secondes s'écoulèrent puis, à mi-hauteur, un objet vert jaillit et tomba en heurtant les rocailles. Il dévala la pente, mais au lieu de s'arrêter sur le plateau, disparut en contre-bas.

« Bon Dieu ! » jura Clemens. Il courut jusqu'au point de chute. Une ravine s'ouvrait entre le versant et le plateau — une faille étroite, au fond de laquelle, à neuf ou dix mètres, il distingua quelque chose. Diane, peut-être, dont les bras étaient pris dans l'enchevêtrement des broussailles.

« Envoie une torche et une corde, » cria-t-il au justicar.

Sans quitter l'endroit où elle était arrêtée, la voiture lui lança une torche électrique dont la trajectoire aboutit à ses pieds et déroula un mince câble d'acier qui serpenta sur le sol. « Voilà. »

— « Surveille les grottes. Je descends voir ce qui vient de tomber. »

— « Prêt ? »

Clemens accrocha la lampe à sa ceinture, saisit la corde et recula jusqu'au bord de la faille. « O.K. Prêt. »

Le câble se déroula lentement et Clemens se laissa glisser. Quand il fut presque au niveau des broussailles, il agrippa une pointe rocheuse et lâcha la corde. Puis il braqua sa torche. Il exhala un bref soupir. Ce qu'il avait vu tomber n'était qu'un manteau vide. Otterson cherchait à tromper l'adversaire. « Attention ! Ce n'est pas la femme. Il va peut-être tenter une sortie d'un moment à l'autre. »

Il assura son équilibre et tendit la main pour attraper la corde. Mais elle lui fila entre les doigts. Avant même qu'il ait pu faire un nouveau geste, elle remonta avec un bourdonnement assourdi et disparut. « Hé ! la corde. Renvoie-la. »

— « Urgence, » annonça le justicar. Il avait remis son moteur en marche.

Au-dessus de la ravine, un désintégrateur siffla et des rochers éclatèrent avec un bruit sec. Clemens leva la tête, en même temps qu'il sortait son arme. Un homme descendait la pente, portant à bras-le-corps une femme ligotée. Ses mains énormes, nettement visibles, braquaient chacune un pistolet. Diane était bâillonnée, mais semblait toujours en vie. Otterson effectuait de brusques crochets dans tous les sens. Il se servait de la jeune fille comme d'un bouclier, mais ce n'était pas Clemens qu'il visait. Il tirait sur le justicar. Franchissant d'un bond la ravine, il atteignit une table rocheuse située à vingt mètres de l'endroit où Clemens se trouvait auparavant.

Le sherif rengaina son pistolet et entreprit de remonter. Il était parvenu à mi-hauteur, quand il entendit Otterson crier. Puis ce fut le silence complet.

Clemens essaya de grimper plus vite, mais sans succès. La paroi hérissée d'aspérités rendait les prises difficiles. Enfin, un dernier rétablissement l'amena sur le plateau.

« Avis au public, » diffusa le justicar. « Sheldon Kloog et la femme qui était sa complice viennent d'être arrêtés, jugés, condamnés à mort et exécutés. Ce message vous est communiqué par le Service de Justice de Barnum. Merci. »

Clemens poussa un rugissement. Empoignant une pierre dans chaque main, il se rua vers la voiture. « Tu as tué Diane ! » hurla-t-il. « Tu as tué Diane, sale machine imbécile ! »

Le justicar fit demi-tour et roula à sa rencontre. « Pas un geste, Kloog, » prononça-t-il.

Traduit par René Lathière.
Titre original : Into the shop.

ROBERT LORY

Rendez-vous à dix heures

Un lecteur nous félicitait dans une récente Tribune Libre de révéler de nouveaux auteurs fantastiques américains. Dans cette catégorie, nous vous présentons aujourd'hui Robert Lory. Il est âgé de 26 ans et cette histoire est la seconde qu'il ait publiée. C'est une agréable fantaisie sur le thème du destin, et de la mort qui consiste à revivre indéfiniment un instant d'existence.

SPENDER se réveilla brusquement : les grincements, les crissements, les ronflements de la rue se répercutaient dans son cerveau. La lumière du jour transperçait ses paupières closes. Il les referma avec plus de force, essayant de plonger son esprit dans les ténèbres, lui laissant le soin de communiquer avec le monde extérieur, de lui apprendre où il était.

Ses doigts et ses orteils lui disaient qu'il se trouvait sur quelque chose de doux et d'élastique. Ses épaules moites lui révélaient qu'elles étaient nues, et le bas de son dos et de ses jambes lui apprenaient qu'il n'était couvert que d'un simple drap. Il avait commencé de sourire, lorsqu'une pensée déconcertante lui était venue :

C'est à la morgue que l'on recouvrait les gens d'un simple drap.

Du moins, Spender avait vu des films où les cadavres étaient dissimulés par un simple drap. Mais il était étendu à plat ventre ; dans les films, les morts étaient toujours sur le dos. Et la lumière... Il faisait toujours sombre à la morgue. Et ce qui était sous lui était bien trop doux pour être une dalle. Il ouvrit les yeux et poussa un soupir de soulagement. Il était dans son lit.

Il se dressa sur son séant et secoua la tête. Oui, il était bien dans son lit. Il n'avait donc pas été... eh bien, là où il avait cru se trouver en rêve. Il essaya de se souvenir, mais le rêve s'était évanoui. Il était trop tard.

Il vit tout de suite que la fenêtre de son appartement était trop lumineuse. La pendule confirma ses soupçons. Neuf heures cinquante, indiquaient les aiguilles. Il pensa à Medwin. Medwin au visage de fouine qui le regarderait par-dessus ses lunettes, qui taperait du pied, qui regarderait sa montre, et qui de sa petite voix grinçante

ferait une remarque spirituelle dans le genre de : « Quel fuseau horaire les comptables ont-ils adopté ce matin, Mr. Spender ? »

Fuseau horaire... Il en avait toujours de bien bonnes, ce Medwin. Neuf heures cinquante. Il passa sa main sur sa joue. Pas besoin de se raser puisqu'il l'avait fait hier soir avant d'aller voir Laura.

Laura. Spender sourit et s'allongea de nouveau sur le lit.

Laura, dont il avait goûté les lèvres pour la première fois la veille au soir, chez elle. Laura au long de cette interminable série de verres d'alcool, lui disant et lui répétant inlassablement qu'elle le désirait, qu'elle avait besoin de lui. Laura en déshabillé bleu clair, et plus tard son corps d'ivoire sur la couverture de lit bleue. Laura avec son nez pointu. Eh bien, on ne peut pas tout avoir. En dépit de son nez, cela faisait un certain temps qu'il ne la quittait pas de l'œil, qu'il l'observait tandis qu'elle allait et venait dans le bureau, et pendant qu'elle prenait des lettres sous la dictée de Medwin.

Medwin. Et Laura. Mewin et Laura. Quel beau couple ça ferait ! Il éclata de rire et de nouveau ses yeux se posèrent sur la pendule.

La pantalon, les chaussettes, la chemise et... maudite cravate — trente et un ans et toujours incapable de nouer convenablement une cravate ! Un rapide coup de brosse dans les cheveux et hop ! dans l'escalier et la rue bruyante.

Il débouchait sur les marches extérieures lorsqu'il vit l'autobus qui démarrait à l'arrêt du coin. « Hé ! » cria-t-il et ses pieds se mirent en mouvement. Peut-être pourrait-il rattraper ce maudit autobus au prochain arrêt. Il se hâtait parmi les passants qui encombraient le trottoir, jouant des coudes, poussant par ci, esquivant par là (« pardon madame »), et se rapprochait de l'arrêt. Trois hommes et une jeune fille montaient dans la voiture. Il avait encore une chance de le rejoindre, pensa-t-il.

C'est alors qu'il vit le petit homme en chapeau vert venant parallèlement à lui.

Quelque chose avertit Spender que le petit homme ne lui céderait pas la place. Son apparence lui était quelque peu familière, et le chapeau vert aussi, mais il n'avait pas le temps de s'appesantir sur ces détails. Il se préparait à faire virevolter le petit bonhomme, s'il persistait à lui barrer la route. Il gloussa intérieurement. Peut-être lui serait-il possible de faire voler le chapeau vert sur la chaussée.

Spender fit un écart à gauche, mais le petit homme fit un déplacement symétrique. A droite ! Il était toujours là. Et lorsque le petit homme s'arrêta, il s'arrêta aussi, se demandant pourquoi.

Le petit homme souleva aimablement son chapeau. « Harry Spender ? »

— « Euh, oui, je... »

Spender n'eut pas le temps de finir la phrase commencée. Car

dans la fraction de seconde qui suivit, des mains d'une puissance surhumaine le soulevèrent par les épaules et le projetèrent au milieu de la rue. On entendit un hurlement de femme, un grincement de freins. Il y eut l'ombre d'une voiture qui grandissait, qui grandissait et la sensation d'être écrasé...

Spender s'éveilla brusquement. La lumière du jour transperçait ses paupières closes. Il les serra énergiquement. Il perçut une rumeur qui ressemblait aux bruits de la rue à l'extérieur. Cela lui rappela... quoi ? Son corps lui disait qu'il était couché dans son lit, mais la sensation du drap reposant sur son dos lui suggérait autre chose.

A la morgue, on recouvre les cadavres d'un simple drap, pensa-t-il.

Mais la lumière ! Il entrouvrit ses paupières. Il n'y a pas de lumière à la morgue. Et il y avait cette douceur, cette souplesse qui n'était certainement pas celle d'une dalle.

Il poussa un soupir de soulagement. Le lit. C'est donc qu'il avait dû faire un rêve. Ce qui venait de lui arriver n'était donc qu'imagination pure... mais au fait, qu'avait-il donc imaginé ? C'était un rêve, et puis il y avait un chapeau vert. Trop tard pour s'en souvenir.

Le soleil entrait par la fenêtre. Mais il y avait trop de lumière... Neuf heures cinquante, disait la pendule.

Neuf heures cinquante. Il pensa à Medwin au visage de fouine et se mit à rire. Il se passa la main sur la figure. Pas besoin de se raser, c'était toujours ça de pris. Il s'était rasé la nuit dernière. Laura...

Le déshabillé bleu. Sur la couverture bleue. Son nez ridicule au bureau. Le bureau.

Il s'habilla en toute hâte et descendit l'escalier quatre à quatre. L'autobus démarrait au moment précis où il mettait le pied dans la rue.

— « Hé ! »

Pas de course, poussée, coups de coudes, esquives. A l'arrêt suivant, des gens montaient dans l'autobus. Il avait peut-être encore le temps de le rejoindre.

Puis il remarqua un petit homme en chapeau vert.

Spender eut l'intuition que le petit homme ne le laisserait pas passer. En se rapprochant, ses yeux se fixaient sur lui et, lorsque l'homme s'arrêta, Spender en fit autant. Toute cette scène lui donnait l'impression de déjà vu...

— « Harry Spender ? »

— « Euh, oui... » Des mains le saisirent. Il tombait. Une femme hurla, des freins grincèrent. Une voiture arrivait sur lui. Et il y eut cette sensation d'écrasement.

Il se réveilla brusquement. La lumière du jour transperçait ses paupières, et ses oreilles retentissaient des bruits de la rue.

Il découvrit qu'il était couché dans son lit. Mais il ne s'y trouvait pas une seconde plus tôt. A ce moment-là, il avait été... mille diables, où avait-il été ?... Il y avait eu des bruits. Ils retentissaient encore dans ses oreilles. Mais ils allaient s'affaiblissant. Il ne pouvait pas les rattraper à temps.

Le temps.

La pendule. Neuf heures cinquante. En retard !

Laura, le bleu. Laura dans le... *Au travail !*

S'habiller, courir. « Hé ! »

Le son de sa propre voix déclencha un déclic quelque part dans sa tête. Ce n'était qu'un petit déclic, mais il suffit pour lui donner la conscience de faire une série d'actes qu'il avait déjà accomplis.

Il courut à la poursuite de l'autobus, sachant qu'il ne pourrait pas le prendre, sachant qu'à l'instant suivant il allait voir...

Le petit homme au chapeau vert s'avançait vers lui. Et Spender savait bien pourquoi.

— « Harry... »

— « Pas cette fois, » grogna-t-il et, saisissant le bonhomme par les revers de son veston, il le jeta contre le mur d'un immeuble.

— « Je vous en prie, n'intervenez pas, » dit le petit homme en rougissant. « Vous ne comprenez pas ! »

— « Peut-être, » dit Spender entre ses dents, « mais je ne me laisserai pas jeter sous les roues d'une voiture si je puis faire autrement. »

— « D'un camion, » rectifia le petit homme.

— « D'un camion ? »

— « D'un camion, Mr. Spender. Voyez, il va vous heurter par derrière. » Le petit homme désigna un camion dans la rue. Spender se retourna et vit une étrange scène. Le camion était immobile. Rien ne bougeait. Ni les voitures, ni les piétons, ni les chiens en laisse — tout sauf lui-même et l'homme au chapeau vert semblait...

— « Figés en plein mouvement. » Le petit homme sourit. « Naturellement, nous avons dû arrêter le temps. Après tout, si vous devez mourir à dix heures précises, il faut que ce soit effectivement à dix heures précises. »

— « *Mourir ?* » Spender desserra les mains qui tenaient les revers du bonhomme.

— « Mais oui, sans doute. D'une certaine façon, vous êtes mort à présent. Mais j'oubliais... Vous ne le savez pas ! »

— « Mort. *Moi ?* » Spender relâcha le petit homme et regarda la foule pétrifiée autour de lui. « Alors, c'est ainsi que ça se passe... après ? »

— « Grands dieux, non ! Pas du tout. Vous avez certainement

vos idées sur le royaume d'après la mort... l'immortalité, l'éternité et le reste ? » Spender hocha la tête. « Eh bien, dans l'ensemble vos idées sont assez justes. » L'homme soupira. « Ah ! oui, l'éternité !

» L'éternité n'a qu'un défaut, Mr. Spender. C'est d'être éternelle. Le présent qui dure toujours. Comme l'exprimeraient vos savants : c'est l'espace-temps. »

— « Et cette proposition comporte également un inconvénient, » dit Spender.

— « En effet, oui... simplement parce qu'une unité d'espace ne peut contenir qu'une seule chose dans un temps donné. C'est pourquoi une fraction de l'espace-temps — quelle que puisse être sa dimension — peut éventuellement être pleine. » Le petit homme regarda Spender avec franchise. « Et c'est justement ce qui s'est produit. Le royaume d'après la mort est plein à craquer. »

Spender fit le tour de deux femmes figées. « Plein à craquer ? Comment est-ce possible ? Personne n'a donc fait de prévisions ? »

Le petit homme retint un rire. « Nous avons bien essayé de réorganiser la répartition des effectifs, mais votre explosion démographique nous a porté un coup sérieux. »

Spender se mit à rire et se rendit compte tout à coup que cela n'avait rien de drôle de s'entendre dire qu'on était mort. « Qu'ai-je à voir dans toute cette affaire ? »

— « Tout. Puisque nous commencions à manquer d'espace dans l'éternel futur, il fut décidé de placer des cas-tests en certains points d'espace-temps du passé où ne se posait aucun problème de logement. Une sorte de cycle en forme de cercle fermé. Vous êtes où vous êtes et puis c'est tout. »

Spender réfléchit un instant : « Si je comprends bien, mon cycle commence chaque matin lorsque je me réveille... à neuf heures cinquante. Puis je vis pendant dix minutes et ensuite je meurs, est-ce bien cela ? »

— « Exactement ! »

— « Et chaque matin — ou du moins ce matin, inlassablement — je devrai me lever en *sachant que je vais être tué ?* »

L'homme au chapeau vert posa une main sur l'épaule de Spender. « Je sais qu'il ne s'agit pas là d'une idée bien agréable. En fait, il est théoriquement impossible que vous soyez à même d'en avoir connaissance. Si vous revivez effectivement ces moments exactement comme ils se sont déroulés, comment pouvez-vous savoir ce qui vous attend ? »

Spender s'assit sur le trottoir. « Eh bien, *je sais* ce qui m'attend et je n'aime pas ça du tout. »

Le petit homme secoua la tête. « Je suis navré de vous entendre dire cela, autant pour moi que vous vous. Voyez-vous, c'est moi qui le premier ai eu cette idée de cycle. Si elle ne donne pas de

résultats, mon avancement sera sérieusement compromis. Et le fait que vous n'aimiez pas cette solution pourrait tout remettre en question, parce que votre tableau de vie est particulièrement édifiant. Si vous étiez un de ces mauvais sujets, il importerait peu que vous n'aimiez pas votre sort... Cela tiendrait lieu de punition. »

Il s'assit au côté de Spender et se redressa presque aussitôt d'un bond. « Supposez que nous vous ramenions plus loin en arrière ? Par exemple, tout en étant mort maintenant, vous vous réveillez à l'instant même de votre naissance. Alors... » Il se rassit de nouveau sur le trottoir. « Non... dans ce cas, il suffirait de quelques années pour que vous vous souveniez encore de tout. »

— « Pas moyen d'en sortir, hein ? » Spender commençait à prendre l'homme au chapeau vert en pitié.

— « Si seulement, » dit le petit homme, « nous pouvions vous amener à *aimer* votre cycle, même vous sachant condamné à mourir à une heure connue d'avance... » Son visage se plissa dans un effort de concentration.

Aimer le cycle, pensa Spender. Comment serait-ce possible ? Puis il trouva la solution.

Le petit homme s'épanouit en écoutant la proposition de Spender. « Mais oui, certainement, je pense que ça peut s'arranger, » dit-il, « et de cette façon, vous seriez heureux ? »

Spender désigna le camion et se mit à rire. A dix heures précises, une femme hurla et des freins grincèrent.

Il s'éveilla lentement. Il se trouvait dans la pénombre. Son corps l'avertit qu'il se trouvait en position assise. Bien.

Il fit remuer ses doigts de pieds et découvrit qu'il portait encore ses chaussures. Bien, bien. Il ouvrit ses yeux tout grands. L'homme au chapeau vert l'avait exaucé !

— « Eh bien, j'ai cru un moment que tous ces verres avaient eu raison de mon beau jeune homme, » dit Laura. La Laura au corps d'ivoire, la Laura en déshabillé bleu.

Elle traversa la pièce et lui posa un baiser sur le front. « Nous ferions peut-être mieux d'emporter ton verre. Il y a du travail à faire le matin, tu sais bien. »

Tout en se penchant pour délacer ses souliers, Spender lui dit de ne pas se faire de bile pour le lendemain matin. Il n'avait qu'un seul rendez-vous... et il avait lieu à dix heures.

Traduit par Pierre Billon.

Titre original : Appointment at ten o'clock.

CHRISTINE RENARD

De profundis

Si l'on considère la plupart de ses nouvelles dans **Fiction,** ainsi d'ailleurs que son roman de science-fiction **A contre-temps,** un thème semble poursuivre Christine Renard : celui de l'identification entre deux personnages féminins, basée sur un rapport de fascination. La nouvelle troublante que voici est, à cet égard, particulièrement significative.

C'EST à huit heures tous les soirs que s'animaient les salons des *Abeilles,* institution de jeunes filles du meilleur ton. On jouait au bridge, on parlait beaucoup et, jusqu'à dix heures, on pouvait circuler dans les couloirs, se recevoir dans les chambres particulières, s'inviter à prendre le thé.

Comme d'habitude, Sylvie, ce soir-là, se dirigea vers sa chambre. De toute l'intransigeance de ses dix-sept ans, elle se sentait différente des autres, supérieure, se flattait d'avoir choisi la solitude. De quoi pourrait-elle parler avec ces perruches de salon ? Autrefois, elle aimait discourir sur les derniers livres parus, en discuter avec Hélène, sa rivale dans le domaine littéraire. Ces joutes brillantes au milieu d'un cercle admiratif plaisaient à son orgueil. Elle aimait gagner les tournois de bridge, parler de ses six frères aînés tous engagés dans d'éblouissantes carrières, elle aimait voir les jeunes filles rougir et ciller des yeux, guettant les futures invitations. Autrefois, elle savourait ses succès scolaires et l'extraordinaire ascendant qu'elle avait sur les autres, autrefois... Mais Odile Roher, un jeune professeur de français, était venue, et avec elle, les portes s'étaient ouvertes et l'ouragan des grandes inquiétudes était entré.

Et maintenant, de quoi Sylvie pouvait-elle parler avec celles-là qui ne savaient rien ? C'est dans sa chambre seulement qu'elle avait envie de se réfugier, porte fermée, rideaux tirés pour penser et penser encore à Odile Roher, pour regarder et regarder encore les photos d'Odile. Celle-là prise en cachette au premier cours ; elle avait pu l'avoir de profil, nez droit et lèvres minces et le pli ironique de la commissure et la claire mèche rebelle qui balayait le front. Puis les photos de groupe : Odile, malgré ses vingt-cinq ans, paraissait aussi jeune qu'elles toutes ; et puis une autre encore : Odile

avec son grand manteau gris et ses souliers sport ; et enfin la dernière, celle que Sylvie préférait : Odile chez elle, dans sa chambre au bout du couloir. Oh ! la fade, l'écœurante vague de désespoir. *Jamais plus je ne la verrai, là comme sur la photo, assise sur le coin du divan, fixant sur moi qui franchis la porte ce regard trouble qui rend ma gorge sèche et mes mains moites. C'est de mon désarroi, de ma peur, du poids étouffant de mon angoisse et de mon bonheur que je me souviens maintenant, Odile ! Seule, solitaire, esseulée, quel mot pourra jamais parler de ma peine, parler du vide qui s'est établi entre les êtres et moi depuis sa mort ?*

Elle s'attachait farouchement à tout ce qui lui restait d'elle : les photos qui faisaient éclater les souvenirs en gerbes ; et surtout, le grand manteau gris qu'elle avait rapporté de l'hôpital sans même s'en rendre compte, comme dans un rêve.

Elle le sortit précautionneusement, avec dévotion, du coffre qu'elle n'oubliait jamais de verrouiller, étala sur le lit le contenu des poches : briquet et paquet de Gauloises entamé, lampe électrique et, trésor inestimable, les clefs de l'ancienne chambre d'Odile, au bout du couloir. L'agencement des lieux lui permettait d'y pénétrer sans qu'on décèle sa présence ; la salle de bains particulière d'Odile, accessible maintenant aux élèves de l'étage, comprenait deux portes : l'une donnait sur le couloir et l'autre, fermée à clef, communiquait avec la chambre. Il suffisait de pénétrer par la porte du couloir, une trousse de toilette à la main, et là, une fois la targette tirée à l'intérieur et les robinets de la baignoire ouverts en grand, Sylvie pouvait, le cœur battant, pénétrer dans le paradis perdu. Elle n'y restait que quelques minutes, le temps de toucher pieusement les objets qui avaient appartenu à Odile, de se remplir les yeux du cadre où avait vécu Odile. Elle y pensait ainsi avec acuité, chaque fois qu'elle revoyait les clefs. L'année suivante, le sanctuaire serait occupé. Elle se sentait capable de tuer pour empêcher ce crime. Lentement, elle remit dans la poche les objets éparpillés, enfouit son visage dans les plis de l'étoffe rugueuse. *Pleurer sur ton épaule, Odile, pleurer ta mort sur ton épaule.* Elle toucha avec précaution une tache sombre sur le bord de la manche gauche. *Elle a porté la main à son front quand elle a senti la vie s'en aller par la fente de la blessure. La blessure d'Odile, le front d'Odile, le visage d'Odile...*

Elle était bien dans le confortable manteau, col remonté, mains dans les poches, séparée du monde, seule avec Odile. Elle attacha lentement les boutons noirs, sortit une cigarette et commença l'étrange jeu qui occupait ses soirées depuis l'accident mortel d'Odile. Elle se regardait intensément dans la glace, attendant que le grand trouble s'emparât d'elle. Il fallait fixer pendant longtemps l'image

du miroir, les yeux surtout, et puis brusquement il lui semblait que tout basculait, que c'était Odile et non plus son propre reflet qui vivait de l'autre côté du miroir, en manteau gris, une mèche blonde sur le front ; ou plutôt, elle avait l'impression d'être devenue Odile. « Ne m'abandonne pas, Odile ! » Combien de fois avait-elle crié ces mots dans l'ombre de sa chambre fermée, *là où plus jamais tu n'entreras, Odile, ton manteau gris sur les épaules, une cigarette à la main.* Sans effort, Sylvie refaisait maintenant les mêmes gestes, se laissant envahir par le bonheur de naguère, quand elle savait que ce soir-là, à l'heure où toute la pension serait endormie, elle verrait la porte s'ouvrir et Odile entrer, son manteau gris sur les épaules, une cigarette à la main. C'est ainsi qu'elle était arrivée la première fois et s'était adossée à la porte, regardant en souriant l'enfant de seize ans qui ne savait que bredouiller : « Mademoiselle, Mademoiselle Roher, vous êtes venue chez moi... »

Un groupe d'élèves de première passa bruyamment dans le couloir. Sylvie tressaillit avec violence. Juste au moment où tout allait commencer... Le charme était rompu, Sylvie se sentit lasse et solitaire. Si pénible que lui semblât l'atmosphère du salon, elle préférait tout de même sa chaleur et son animation.

En son absence, la conversation avait pris un tour inhabituel. Les jeunes filles très excitées parlaient fantômes, guéridons à trois pieds, maisons hantées. L'une d'elles avait proposé de faire tourner des assiettes. Sylvie s'approcha curieusement. Sur l'immense table de chêne ciré était posé un carton d'assez grandes dimensions où s'inscrivaient, à intervalles réguliers, les lettres de l'alphabet et les chiffres ; six jeunes filles qui prétendaient avoir « du fluide » avaient posé leurs doigts tremblants d'énervement sur le bord de l'assiette, munie d'un repère à l'aide d'une attache parisienne. L'objet demeurait d'ailleurs désespérément immobile, à la déception générale. Sylvie s'approcha ; son prestige était incontesté ; on lui laissa immédiatement de la place. Elle posa un doigt sur le bord de l'assiette, et... Les six médiums lâchèrent prise et reculèrent ; l'assiette avait tressailli. Il se fit un silence intense, l'assiette se déplaçait maintenant en cercles concentriques avec une étonnante rapidité, Sylvie la touchait à peine, toutes regardaient en retenant leur souffle ; la tension devint presque insoutenable quand l'assiette se dirigea vers le carton, pointant le repère du côté de la lettre « O ». Sylvie avait très mal au bras, mal jusque dans l'épaule. Mais l'assiette ne s'était arrêtée qu'une seconde ; elle se déplaçait de nouveau, maintenant dans la direction du « R ». Le silence était chargé de terreur. Elle avait compris. Sylvie retira son bras douloureux. Le premier choc passé, elle se sentait submergée de joie. *C'est un signe, c'est un signe, elle est venue me chercher ; les rires de ces idiotes t'en ont*

empêchée tout à l'heure, Odile, mais maintenant tu es venue m'appeler. Je viens, Odile, je viens.

Le retour à la chambre, le manteau gris, la cigarette et la mèche folle qui lui balaye le front. Une phrase chanta dans sa mémoire : « Que tu es belle, Odile, je voudrais tant te ressembler ! » et l'évocation de la réponse la remplit de joie : « Mais tu me ressembles, petite fille, et c'est pourquoi nous nous aimons. » C'était une ressemblance profonde, toute dans la morphologie du visage, et que les joues rondes et roses, les épais cheveux blonds et bouclés de Sylvie rendaient indécelable à l'époque heureuse où elle rayonnait de tout l'éclat de la jeunesse et du bonheur, alors qu'Odile portait, gravés sur ses traits durs, les stigmates d'une enfance difficile. Mais six mois de souffrance avaient creusé les joues de Sylvie, terni son teint, aminci ses formes rondes, et maintenant, avec le flot de ses cheveux enfoui dans le col du manteau, la ressemblance était étonnante. Elle pensa avec une joie mauvaise à l'effet extraordinaire que ferait son entrée dans le salon. De quoi les faire tomber toutes raides de terreur ! *Odile, Odile Roher... viens, viens. Dans une seconde, tout va basculer et je serai Odile.*

Juste à ce moment, des voix vibrantes se firent entendre dans le couloir. Sylvie sortit douloureusement de l'enchantement, s'assit sur son lit, prise de vertige, s'efforçant de reprendre possession d'elle-même, de retrouver son âme, de redevenir Sylvie. Des larmes de dépit et de colère mouillèrent ses yeux gris. Peu à peu, elle prenait conscience de la conversation des filles dans le couloir. Elle éteignit rapidement. Ah ! qu'on la croie ailleurs ou endormie ! La voix nette et bien timbrée d'Hélène dominait le pépiement des autres :

— « J'en ai assez de voir que depuis un an, notre vie est bouleversée par la présence d'Odile Roher. J'ai toujours dit qu'elle n'avait pas le style de l'école ; on l'a gardée sous prétexte qu'elle était capable de faire passer le bac à n'importe qui, mais elle était aussi capable de déboussoler n'importe qui. Regardez Sylvie. »

La fin de la phrase fut couverte par un brouhaha plus accentué. On parlait de la scène de l'assiette. De nouveau la voix d'Hélène domina celle des autres :

— « Vous voyez bien qu'elle a fait exprès de la diriger de ce côté pour nous centrer sur son Odile ; il ne lui suffit pas de l'imiter en tout et pour tout, il faudrait maintenant que tout le monde soit dans le même état qu'elle, et ne parle que d'Odile Roher... »

Elle s'éloignait maintenant, entraînant les autres vers sa chambre. Mais Sylvie croyait encore l'entendre parler d'Odile en termes méprisants. « Cette fille du peuple arrivée à la force du poignet, avec son orgueil d'autodidacte et ses mauvaises manières ! On ne devrait pas accepter ça dans une école comme la nôtre. On trie les

élèves sur le volet et on accepte n'importe qui comme professeur. » Ainsi discourait Hélène au cours de la précédente année scolaire, quand Odile avait été engagée après les vacances de Pâques pour un remplacement. Emerveillée du rendement qu'elle obtenait des élèves, la directrice lui avait fait un pont d'or pour qu'elle consentît à rester... et elle s'était emparée de l'adolescente Sylvie, et elle avait bouleversé toute l'école.

Sylvie se souvenait. Sa mémoire était étonnamment fidèle pour tout ce qui concernait Odile. Elle se rappelait les cabales montées par Hélène. Il y avait un clan pour Odile, et un clan contre Odile, mais quand elle montait sur l'estrade et commençait son cours, il régnait un silence passionné. Elle était étincelante. Cette nuit, j'ai dormi dans ses bras, pensait Sylvie tout en prenant des notes. Est-ce possible, est-ce croyable ?

Maintenant, elle entendait moins distinctement le groupe. Elles allaient dans la chambre d'Hélène, et là, sans doute diraient-elles encore du mal d'Odile. Sylvie avait gardé la lumière éteinte pour ne pas révéler sa présence. La lune éclairait un peu la chambre à travers les volets clos, lui donnait une atmosphère fantastique. Je vais m'endormir, pensa-t-elle, m'endormir assise, les yeux ouverts, comme je l'ai fait une fois, l'année dernière. Déjà engourdie, elle se leva avec effort, et le mouvement qu'elle fit alluma la lampe électrique dans la poche gauche du manteau ; elle s'immobilisa, frappée d'étonnement devant le reflet extraordinaire que lui renvoyait le miroir : un être immatériel, un fantôme, le fantôme d'Odile. Elle entendit la voix aiguë de Stéphanie qui traversait le couloir :

— « Je vais chercher les tasses. »

Brusquement, Sylvie eut la vision de la chambre d'Hélène. Les filles de son clan s'y rassemblaient pour papoter en buvant du thé qu'elles faisaient sur une lampe à alcool ; à chaque fois, Stéphanie allait chercher dans sa propre chambre son service de porcelaine de Chine. Sylvie détestait Stéphanie. Elle avait les lèvres violacées et les mains moites ; le matin, ses paupières étaient gonflées ; elle était cardiaque et délicate, c'en était écœurant. Elle admirait Hélène, la suivait partout et ne comprenait jamais rien en classe. Et elle osait dire du mal d'Odile, elle osait estimer sa propre race plus que celle d'Odile !

En une seconde, Sylvie fut sur pied, elle ne calcula pas et tout se fit à une extrême rapidité. En deux bonds elle traversa le couloir, éteignit, rejoignit la chambre d'Odile en s'éclairant de sa lampe électrique ; elle pénétra dans la salle de bains, puis dans la chambre, et resta debout, immobile à l'intérieur, laissant la porte entrouverte. Quelques secondes s'écoulèrent. Enfin, elle entendit le pas hésitant

de Stéphanie, tenant avec précaution son plateau de tasses et prête à reculer devant le couloir éteint.

Regarde bien, petite imbécile, regarde bien, il y a une lumière là, juste en face de toi, là au bout du couloir, là, juste en face de toi. Regarde, regarde-la bien celle-là qui te fixe de ses yeux gris fer, ses yeux qui te rendaient malade en classe, malade de peur, regarde-la avec son manteau gris, une cigarette à la main, comme autrefois, comme autrefois...

Tout alla très vite. Le hurlement de Stéphanie, un fracas de porcelaine brisée, et Sylvie de nouveau dans la chambre d'Odile, les tempes bourdonnantes. Pas le temps de penser, d'écouter. Elle ferma à clef de l'intérieur et se précipita silencieuse et rapide vers la salle de bains d'Odile, ouvrant et fermant les serrures avec des gestes précis. Pas de temps à perdre. Elle ôta le manteau, libérant ainsi le flot de ses cheveux, rejeta en arrière la mèche qui lui barrait le front et sortit calmement, le manteau plié sur le bras comme elle faisait souvent avec le peignoir gris que lui avait offert Odile. Le couloir était vide. Elle regagna rapidement sa chambre, rangea le manteau. Tout était fini.

Mais elle voulait savoir ; ses manœuvres lui avaient fait perdre la plus grande partie de la scène. Elle ôta sa robe, enfila le peignoir, remonta le col doublé de bleu clair et étala sur ses épaules ses longs cheveux tandis qu'un cercle d'écaille maintenait en arrière la frange rebelle. Elle constata avec plaisir qu'ainsi, les joues roses et les yeux brillants d'excitation, ses yeux que son col faisait paraître bleus, la ressemblance n'était plus décelable. De nouveau, elle entendit la voix d'Hélène :

— « Oui, Mademoiselle, je vais la chercher tout de suite. »

Sylvie sortit de sa chambre, arrêta Hélène au passage.

— « Qu'y a-t-il donc ? J'ai entendu beaucoup de bruit... »

— « Stéphanie a eu une syncope en sortant de sa chambre ; heureusement nous étions tout près en train de l'attendre pour prendre le thé. »

Sylvie se sentit devenir perfide et insidieuse.

— « Peut-être l'histoire de l'assiette l'a-t-elle beaucoup secouée... »

Elles sont l'une en face de l'autre, rivales plus que jamais.

— « L'histoire de l'assiette ? » répéta Hélène d'un ton mesuré. « Oui, sans doute, de tels amusements sont nocifs pour des êtres impressionnables comme Stéphanie ; elle prétend avoir vu le fantôme d'Odile Roher, debout immobile à la porte de son ancienne chambre... Mais excusez-moi, je vais chercher l'infirmière. »

Sylvie la regarda s'éloigner, droite et orgueilleuse. *Un jour viendra, Hélène, où tu verras se profiler une silhouette en manteau gris, au bout du couloir, et toi aussi tu auras peur.*

A partir de ce moment-là, Sylvie se mit à fréquenter davantage le salon. Il lui plaisait d'écouter les conversations de plus en plus agitées, de plus en plus nerveuses, pleines de terreur sourde, qui animaient maintenant les soirées du pensionnat. Les surveillantes, professeurs et dames de compagnie lançaient en vain d'autres sujets de conversation ; les projets de mariage même n'intéressaient plus personne ; on ne parlait que du fantôme d'Odile Roher. Depuis le jour où Stéphanie s'était écroulée dans un fracas de tasses brisées, le phénomène s'était renouvelé souvent, très souvent. Stéphanie en était la principale victime ; elle commença à donner des signes certains de déséquilibre et on dut la renvoyer chez elle. Hélène s'évertuait à calmer les esprits, essayait de redonner au salon des grandes le ton raffiné et agréable qu'on lui connaissait. Malgré ses efforts, l'atmosphère restait tendue et l'on racontait d'horribles histoires jusque dans les salles de jeux des classes primaires. Bientôt, d'ailleurs, les victimes se multiplièrent. Tantôt on voyait passer Odile, lente et indifférente, avec ce même regard intimidant qui faisait rougir les jeunes filles, tantôt on l'apercevait à travers les vitres, immobile sur le balcon ; le plus souvent, on voyait sa silhouette se découper comme un fusain devant la porte de son ancienne chambre.

Sylvie se sentait grisée par son succès. Durant deux semaines, elle vécut dans la jubilation, s'appliquant à varier les apparitions, tantôt faisant sauter les plombs et glissant furtivement dans les couloirs, tantôt longeant le balcon et cognant aux vitres des chambres, tantôt accompagnée du halo jaune de sa lampe, tantôt à peine visible dans le clair de lune. Elle choisissait savamment ses victimes, toutes des hypernerveuses que l'approche du bac empêchait déjà de dormir, de celles qui s'évanouissent quand elles ont peur ou qui demeurent immobiles, la bouche ouverte et les membres raides. Et elle continuait à fréquenter le salon, se délectant des récits qu'elle entendait.

Un soir, Hélène organisa un tournoi de bridge ; Sylvie accepta d'y participer, pour essayer d'oublier une étrange angoisse qui, depuis le matin, lui serrait le cœur comme un pressentiment funeste. La première manche n'était pas terminée qu'on vit entrer une fille, les yeux fous de terreur. Elle venait de voir le fantôme d'Odile rôdant à la porte de Sylvie... « Et elle avait une tache rouge sur le front... » En un éclair, Sylvie revit le corps sur le lit d'hôpital, avec la plaie ouverte au-dessus du sourcil gauche. « Comme ces filles se détraquent facilement, » songeait-elle. « Enfin, me voici couverte, » mais elle avait le cœur serré et joua très mal ce jour-là.

Bientôt, le rythme des apparitions s'intensifia de manière affolante. C'est de l'hystérie collective, pensait Sylvie. Ne prétendait-on pas qu'Odile pénétrait dans les chambres des élèves, toujours le soir, au moment où les jeunes filles enlèvent les peignes de leurs

cheveux et regardent dans le miroir leurs seins roses ? Elles avaient l'impression d'être regardées pesamment, se retournaient avant d'avoir réalisé, et... ah ! elles pouvaient le jurer, Odile était là, appuyée à la porte, un effrayant sourire sur ses lèvres pâles. La situation devenait intenable. Dix élèves parties et des meilleures familles, et les plus équilibrées qui se retournent nerveusement dans les couloirs, craignant de voir apparaître une silhouette en manteau gris. Celles qui n'avaient encore rien vu vivaient crispées, attendant leur tour dans la terreur. Hélène essayait de maintenir le moral de toutes, parlant d'imagination et de manque de maîtrise de soi, mais ses fidèles se faisaient de plus en plus rares. La silhouette grise et blonde imposait sa présence.

Et Sylvie commença à se sentir entraînée dans le même tourbillon ; elle était étrangement envahie et dominée ; le jeu de la glace la mettait dans un état de dédoublement tel qu'il lui semblait parfois difficile de se retrouver. *Je suis Sylvie d'Hellemont, et je viens d'avoir dix-sept ans ; j'ai six frères et je vais passer mon bac. Je suis Sylvie d'Hellemont. De l'autre côté du miroir, quelle est celle-là qui me regarde avec deux yeux qui me font peur et un sourire qui me fait rougir, en face de moi, de l'autre côté du miroir, avec une mèche blonde sur le front... ?*

Maintenant, elle avait peur quand une jeune fille, le visage blème et les yeux dilatés de terreur, disait qu'elle avait vu le sang sourdre de la cicatrice d'Odile. Il lui vint à l'esprit qu'une autre simulatrice accomplissait peut-être le même travail. Mais qui donc pourrait passer à travers les murs ? Et toutes celles qui avaient vu Odile adossée à la porte de leur chambre n'avaient pas entendu ouvrir. Elles avaient simplement senti un poids énorme qui les forçait à se retourner, et là, elles l'avaient vue, adossée à la porte, avec ses yeux gris intimidants et son effrayant sourire. « J'étais en train de me déshabiller — j'étais en train d'écrire une lettre — j'étais en train d'apprendre une composition — j'étais en train d'essayer mon nouveau rouge à lèvres — et, tout à coup, j'ai eu peur, extrêmement peur, et j'ai senti que quelqu'un me regardait. Pourtant je savais que ma porte était fermée. Il a fallu que je me retourne ; je n'aurais pas pu faire autrement, et là, je l'ai vue, sa cicatrice saignait... »

Qu'est-ce qui m'arrive, qu'est-ce qui m'arrive, je voudrais comprendre. Qu'est-ce qui m'arrive ? Elle s'essayait encore aux jugements objectifs, elle s'essayait encore à l'enthousiasme. *Voilà ce que moi j'ai fait. A cause de moi, elles sont toutes si détraquées qu'elles voient le fantôme d'Odile sortir des murs.* Pourtant, l'angoisse ne la quittait pas et il lui arrivait de se retourner dans le couloir pour regarder derrière elle du côté de la chambre d'Odile, là où, disait-on, Luce de Crèvecœur l'avait vue pas moins de cinq

fois, portant à son front tuméfié une main qui devenait rouge. Elle n'osait plus jouer au fantôme au clair de lune, elle n'osait plus pénétrer dans la chambre d'Odile, elle avait peur. Elle ne pouvait ôter ses vêtements le soir sans penser qu'Odile allait peut-être sortir d'entre les plis des rideaux avec son sourire effrayant et ce même regard qui, autrefois, lui faisait baisser les yeux. Elle ne pouvait circuler seule dans les couloirs sans craindre d'apercevoir la silhouette grise et blonde se profiler entre deux portes. *Même quand mes cheveux seront blancs, je n'en serai pas protégée, même quand mes cheveux seront blancs, je sais qu'elle pourra surgir avec son regard trouble et l'âpreté de sa jeunesse à jamais indestructible. Ah ! cette présence énorme et effrayante qu'on ne peut ni chasser ni tuer ! Odile, Odile, j'ai tant souhaité te voir et maintenant j'ai peur ; j'ai peur de te voir arriver semblable à ce que tu étais naguère.* Elle n'osait plus recommencer le jeu de la glace et s'effrayait de subir maintenant le phénomène de dépersonnalisation alors qu'elle ne cherchait plus à le provoquer. N'avait-elle pas, un certain soir d'orage, écrit de la main gauche et de l'écriture d'Odile des poèmes qui, le lendemain, l'avaient surprise ? Il lui arrivait aussi de s'entendre exprimer des idées qui ne l'avaient jamais effleurée de manière consciente. *Je ne saurais dire ce que je ressens, mais je suis devenue Odile.*

Il fallait essayer de s'en sortir, essayer de remonter le courant, de se rééquilibrer, de se retrouver, de penser à Odile comme à une morte bien-aimée, mais qu'on ne reverra jamais. *Je suis Sylvie d'Hellemont, j'ai aimé une fille qui est morte accidentellement il y a six mois et maintenant je joue au fantôme dans les couloirs de mon école pour effrayer les autres élèves. C'est tout. C'est tout.*

Elle voulut recommencer le jeu de la glace pour bien prouver que tout cela n'était que plaisanterie. Comme le premier jour, elle alla à la porte de la chambre d'Odile. L'attente de sa prochaine victime ne lui procura pas de plaisir ; il y avait quelque chose de beaucoup plus important, c'était ce malaise étrange qui s'emparait d'elle et qu'elle connaissait si bien. Elle allait devenir Odile. Elle essaya de se débattre contre ce flot qui la submergeait, l'envahissait. *Je suis Sylvie d'Hellemont,* murmura-t-elle à travers ses dents serrées, *je suis, je suis...*

Hélène sortit d'une des salles de bains.

Elle regarda avec insistance la silhouette en manteau gris. Pas de cri, pas de fuite, pas d'évanouissement ; elle regagna lentement sa chambre, droite et pâle dans son peignoir sombre.

« Elle m'a vue, elle a vu le fantôme, » murmura machinalement Sylvie sans ressentir aucune joie. Une douleur fulgurante lui tra-

versa le front au-dessus du sourcil gauche. Elle y porta la main, la main gauche. Quelque chose de tiède et de gluant. Elle regarda sa main. La regarda au clair de lune. Elle était rouge. *Ma cicatrice le jour de l'accident. Elle saigne. Mais ce n'est pas ma cicatrice, je suis Sylvie, je suis Sylvie d'Hellemont.*

Un cri strident retentit dans le couloir. Une enfant de treize ans, venue sans permission à l'étage pour voir sa sœur aînée, avait aperçu le fantôme d'Odile Roher, levant dans le clair de lune une main écarlate, comme pour une malédiction.

Sylvie se précipita dans la chambre d'Odile, tourna le commutateur, négligeant de refermer à clef. A quoi bon maintenant ? Que sont les châtiments humains comparés à l'horreur de ce qu'elle venait de vivre ? Elle courut au miroir examiner son front. Il était lisse et blanc comme sa main gauche. *Je suis Sylvie d'Hellemont, je viens d'avoir dix-sept ans, je prépare mon bac, et je joue au fantôme dans les couloirs de mon école pour effrayer les autres élèves. C'est tout. C'est tout.*

Elle murmurait les mots lentement, avec application ; et en dessous des mots, il y avait la peur et le désespoir. *Odile, va-t'en. Odile, n'entre pas, Odile, non, non, je ne me retournerai pas. Non. Je ne veux pas. Je ne pourrai pas le supporter. Non, Odile, non, je ne me retournerai pas.*

Elle se retourne.

Adossée à la porte, son manteau gris sur les épaules, une cigarette au bout des doigts, Odile est là qui la regarde de ses yeux gris intimidants, la regarde et lui sourit comme au premier jour. *Mademoiselle, Mademoiselle Roher, vous êtes venue chez moi.* Elles sont là, l'une en face de l'autre, tellement semblables. *Est-ce mon reflet, est-ce le sien, là dans le miroir ? Et maintenant il n'y a plus personne, et je ne l'ai pas vue disparaître.*

L'air redevenait léger, les choses reprenaient une apparence normale. Sylvie passa sa main droite sur son visage où il n'y avait plus trace de sang ; elle se retrouvait, se reconnaissait. *Sylvie, je suis Sylvie d'Hellemont et je viens de voir le fantôme d'Odile Roher, et tout à l'heure le sang d'Odile a coulé sur mon front. Si elle est venue, c'est que la porte entre son monde et le mien était ouverte, et c'est moi qui l'ai ouverte, et je ne sais pas la refermer. Si elle est venue, c'est que la porte était ouverte, et c'est qu'elle reviendra. Mademoiselle, Mademoiselle Roher, vous êtes venue chez moi.*

Il y a des voix nombreuses dans le couloir. La voix d'Hélène, celle de la directrice, celle de la surveillante générale... Sylvie n'écoute pas, mais les mots l'atteignent, chargés d'une signification redoutable : Sylvie d'Hellemont a profité d'une légère ressemblance avec Mademoiselle Roher pour semer indignement la terreur à l'étage

des grandes et provoquer ainsi des crises d'hallucination chez ses compagnes.

Elle reste là immobile, une cigarette à la main, le manteau gris sur les épaules, une mèche blonde lui balayant le front, adossée au mur, comme le faisait Odile. Il y a toujours des voix nombreuses dans le couloir, des mots, des mots, pourquoi tant de mots, pourquoi tant de phrases, pourtant tant de temps pour arriver jusqu'à cette porte ?

Demain, la pension sera de nouveau florissante. Demain tout sera clair et normal et simple, demain on parlera examens, mariages et réceptions, car c'est cela qui est important et il est doux et combien apaisant de penser que les portes de l'au-delà sont à jamais fermées, ne peuvent en aucun cas s'ouvrir. Demain Sylvie d'Hellemont aura quitté l'école.

— « Enfin, nous vous prenons sur le fait, » dit la directrice, en entrant.

Sylvie la regarde dans les yeux.

— « Madame, » dit-elle, calmement, « il faut que vous sachiez. »

Mais elle s'arrête.

Car elle sait que personne ne pourra jamais la croire.

Et elle sait qu'Odile sera toujours là.

Une petite phrase lancinante lui martèle les tempes :

« Je suis Sylvie d'Hellemont, j'ai dix-sept ans. »

BELEN

Lorsque la femme parée...

Le mystère Belen serait éclairci — à entendre du moins les « gens-bien-informés ». Comme toujours, la réalité n'atteint pas le niveau de la fable. Belen ne serait ni une vieille fille refoulée ni une collégienne précocement avertie, mais une jeune femme bien connue dans les milieux parisiens du cinéma. Nous n'en continuerons pas moins à garder le secret. Tout en vous offrant ce nouveau texte d'une Belen **parée** de son goût des virils attributs.

IL était beau, beau comme seuls certains hommes peuvent l'être. Beau à mourir. Ces faunes, je les veux perpétrer, tous sabots renversés. Et il était curieux, curieux comme seuls certains êtres savent le demeurer. Curieux à mourir. J'ai compris, en l'observant tout au long de l'ennuyeuse visite, qu'il ne sortirait pas du château.

***

Seul enfin. Partis les autres, en croyant que je les devançais déjà. Mais comment quitter ces lieux, continuer à exister, sans franchir d'abord la porte redoutée des guides ?

Et maintenant que je suis enfermé du côté des légendes, à moi la chambre interdite de la plus haute tour.

Même pas fermée à clef. Et il fait beau, et il fait doux, et personne ne m'attend dans la ville, et la porte grince comme dans les contes, et le dernier soleil frissonne sur les marches avec la tranquillité redoutable des films de terreur bien faits. Allons, monsieur le professeur, on n'est pas impressionnable ici !

Spirale de pierre. Interminable. Vertigineuse. Avec d'inexplicables retours sur elle-même, à moins d'accepter que l'éternité aime aussi quelquefois s'arrêter dans un bar. Rien à dire là-dessus, abstinents s'abstenir.

Puis, au fur et à mesure que la lumière s'éloigne, un son approche. Vague, par pulsions. Un soupçon de chanson. Une voix rauque, frémissante, douloureuse, qui languit, reprend force, semble attendre, m'attendre, m'atteindre et étreindre... Monsieur le professeur, que faites-vous de Descartes ?

Arrêt brusque du son. Et une nouvelle lumière s'élançant vers moi au dernier détour apparent de la spirale : violette, trop inquiétante pour inquiéter, comme la couleur qui baigne les films de terreur mal réalisés. L'ultime épreuve, qui sait. Seuls passeront les méritants... Passons donc.

Je soulève le lourd rideau de velours, noir à force d'être rouge, qui retombait sur la dernière marche. La porte cachée s'ouvre sans contraintes. Je rentre. Elle se referme.

Une salle triangulaire. Partout des miroirs, faisant de l'isocèle un piège pour rêve mal éveillé. Le sol renvoie l'image du plafond qui reflète celle des murs, laquelle... Infiniment. Je me vois cristal de neige de ce fabuleux kaléidoscope, baignant dans le violet qui arrive, violent, sans source visible. Pas un meuble. Rien que des miroirs. Je les touche. Ils sont presque tièdes, élastiques, troublants comme la peau des femmes qu'on désire. Je les caresse tout autour. Pas d'issue, pas de porte cachée, et je n'arrive même plus à trouver celle par laquelle j'étais entré. Je ne peux m'empêcher de frôler sans cesse les miroirs, et mes sens peu à peu s'exacerbent ; jusqu'à la douleur.

Il faut que je parte, oui au plus vite, rentrer à l'auberge, tout de suite, et les yeux de la jolie hôtelière me diront une deuxième fois pour rien « qu'est-ce-que-je-peux-faire-pour-vous ». Je parcours plusieurs fois le tour du triangle à la recherche de cette porte qui existe, je le sais ! non, je ne sais plus, ah ! ce contact des miroirs, cette suavité exaspérante... Je m'embrase tout entier contre les murs, essayant en vain de violer les surfaces inviolables, et j'entends, soudain :

De nouveau la chanson. Cette voix déchirée, déchirante, qui revient de partout, mi-plainte mi-contrainte. Je la cherche dans la chambre où elle semble se jouer de moi, provenir d'un côté, de l'autre ensuite, se taire, recommencer. Puis, à l'angle le plus aigu de l'isocèle, là où le désir presque s'incruste mais toujours en vain, je vois le miroir non ce n'est plus ce n'est pas un miroir de l'autre côté du cristal devenu transparent...

***

Mais oui, mon tout beau, tu as trouvé. Ce n'était pas ton image qui t'affolait. Mais une autre, bien plus désirable.

Regarde...

***

Chambre à miroirs encore, même lumière, même orgie triangulaire de reflets. Et, au milieu, la présence.

Blonde. Visage mince, triangulaire presque, comme la pièce. Des yeux que je soupçonne clairs, le corps deviné souple, si peu caché par une sorte de tunique iridescente. Très belle. Et les mains : longues, fines, tissant sans répit une étoffe miroitante. Et les ongles... Du bout de chacune, minuscules scarabées de nacre, coule un fil scintillant que le contact de l'air semble solidifier aussitôt, et c'est avec ces dix fils qu'elle tisse la merveilleuse étoffe ; et elle chante ; et la beauté de chaque geste n'a d'égal que l'envoûtement dégagé par sa voix. Une plainte plus qu'une chanson. Je la veux. Maintenant. Oui déchirer sa robe la renverser sur le sol élastique rouler avec elle dans elle entendre les plaintes que je lui arracherai miroirs encore de celles que sûrement je serai obligé de lui rendre, décuplées...



Théorie des miroirs dans les chambres triangulaires :

Tout miroir qui reflète vos désirs, saigne quand on le brise et n'accepte de se laisser franchir que par des voyageurs en état de violente transe érotique, a toutes chances d'être un miroir habité.

Conseils au voyageur :

Aventurez-vous à vos risques et périls.
Mais aventurez-vous quand même.
Vous ne pourrez d'ailleurs ne pas le faire.



— « *C'était pourtant facile... Il suffit de le vouloir vraiment... Avancez, je vous prie...* »

Sa voix, comme son chant, avec des chutes bouleversantes. Ses yeux comme sa voix comme son chant, violets. Comme son sourire. Elle abandonne le tissage et tend ses mains vers moi. A chaque ongle la fontaine de fils arrête de couler. Elle se lève du divan formé par un ensemble infini de tissus — depuis quand est-elle ici ; depuis quand, pourquoi, pour qui tisse-t-elle ? — et la lumière traversant sa robe accuse la perfection des formes. Elle avance d'un pas, s'arrête, sourit, interroge du regard. Je fais aussi un pas, m'arrête, hésite, reprend élan, approche enfin tout près. Parfum des cheveux musc et poivre, corps élastique, tiède comme les miroirs, une suavité à larmes. Plus près encore, le contact de mon désir semble la ravir. Sa robe glisse à nos pieds sans qu'il soit fait le moindre geste pour la retenir. Nue contre moi elle sourit, et attend.

Pour plus tard les mille questions qui bousculent mes pensées. Tout peut s'expliquer. Mais après. Parce que maintenant je la veux, je ne veux que la prendre.

Avec une lenteur de ralenti je la renverse sur le sol de miroirs, jusqu'à jonction d'images. Et je glisse avec elle, sur elle. Et je la caresse, électrisant peu à peu chaque parcelle de peau. Elle gémit, ses yeux agrandis bizarrement sont tour à tour supplication, remerciement, commande, et elle m'embrasse elle aussi, apprivoisement de mille morsures, tandis que je la découvre, étroite et consentante. Elle m'entoure dans elle, tourbillon de sanglots, elle m'absorbe, me noie. Tout le reste n'est que spasme.



J'ai dû glisser dans le sommeil. En rouvrant les yeux — est-ce son regard fixé sur moi qui a hâté le réveil ? — la chambre apparaît dans une presque pénombre de crépuscule violet. Elle est proche de moi. Ses mains ont repris le tissage, des éclairs irisés surgissent des ongles. Il est temps de poser mes questions. Mais avant, l'embrasser encore une fois. J'esquisse un geste pour l'inviter vers moi, sens mes bras bizarrement entravés, et me découvre totalement prisonnier du tissage, tête et gorge seulement épargnées. Espiègle Pénélope ! Je ris, essaie de me dégager. En vain. Chaque mouvement semble même m'emprisonner davantage. Comme dans un piège. Comme dans une toile... Non, ce n'est pas possible. Cesse ce jeu, je t'en supplie ! Elle ne répond pas, les yeux toujours fixés sur moi, tristes presque, comme le sourire, continuant son ouvrage, chaque fois plus épaissi, autour de moi.

— « Je vous aime, beaucoup, » dit-elle enfin, « mais cela ne pourrait rien changer... »

Ce seront nos dernières paroles.

Puis Pénélope — est-ce son nom ? — s'incline, grave et gracieuse, vers l'offre de ma gorge.

Je la trouve plus belle que jamais. Ce sera ma dernière pensée.

RUSSELL KIRK

Le manoir de Sorworth

Dans son introduction à **The surly sullen bell,** le recueil d'histoires de fantômes dont est tirée cette nouvelle, Russell Kirk écrit ceci : « Voici des contes de nuit noire plutôt que de crépuscule, des contes ouvertement gothiques. Le lecteur y trouvera des réminiscences de Montague R. James, de Henry James et même de Jesse James. Je n'ai pas de théories pour expliquer les fantômes et autres espèces de spectres : je crois simplement à l'existence de tels phénomènes, comme d'ailleurs maints tenants de la psychologie. Une grande partie de ma vie s'est écoulée dans des lieux hantés : à St. Andrews, la plus macabre des villes ; dans l'île d'Eigg, ou dans les ruelles de Vérone et de Rome ; dans les étranges châteaux et demeures campagnardes de Fife ; et plus spécialement dans ma vieille maison de Mecosta, dans le Michigan, où veille l'esprit swedenborgien de mes ancêtres. » Nous avons toujours pensé que, pour écrire valablement des histoires de fantômes, il fallait y croire soi-même. Le superbe récit que voici le prouve amplement.

MALGRÉ un certain charme qui émane de son nom comme un parfum vieillot, Sorworth n'est plus de nos jours qu'une petite ville grisâtre et lugubre, salie par les charbonnages depuis l'époque où l'on a creusé les premiers puits et construit de hideuses cités ouvrières tout autour. Maintenant que les couches de houille sont presque épuisées, les chemins restent sans entretien. Çà et là, à un tournant de High Street ou dans les bas quartiers, se dressent encore quelques vestiges de vieille architecture écossaise au milieu d'un mélange confus de chantiers, de « restaurants de pêcheurs » et de toitures en tôle ondulée.

C'est à Sorworth, dans cette région froide et humide, qu'avait fini par échouer Ralph Bain (pensionné de guerre et décoré de la Military Cross) après un long mois d'errance à travers trois comtés et de nuits vides passées dans des hôtels dits « familiaux » ou dans ces tristes auberges de campagne anglaises. Quelques verres bus avec des étrangers au hasard d'un village, des parties de cartes sans intérêt, des propos anodins échangés dans le train ou l'autocar, un joli sous-bois entrevu ici, une église romane visitée là, et ç'avait été tout pour février. Le prochain chèque men-

suel du Ministère des Pensions serait adressé à Sorworth, adresse que Bain avait donnée un peu au hasard comme devant être la sienne début mars.

Ce jour-là, il s'attardait à flaner devant la porte des « *Armes du Roi* ». Il portait son vieux pantalon en tweed (dont les brûlures de cigarettes étaient soigneusement reprisées) et se ressentait plus vivement que d'habitude de sa blessure au crâne. Sorworth n'offrait aucun intérêt pour lui. Mais y avait-il seulement un endroit au monde qui pût être attrayant pour Bain ? Il s'alluma une cigarette — une de plus encore, la troisième, que la ration qu'il avait décidé de s'accorder sur son maigre budget de pensionné.

Ce fut à ce moment précis qu'il vit sortir une jeune femme d'un magasin situé de l'autre côté de la place. Elle coupa en diagonale à travers le petit marché, se dirigeant vers l'auberge, et Bain, une main levée en écran devant la flamme de l'allumette et le visage légèrement incliné, remarqua tout de suite la grâce incomparable de son allure. Il leva les yeux sans hâte ostensible, puis jeta le tison, laissant sa cigarette intacte et, instinctivement, redressa ses épaules voûtées. C'était la première fois qu'il voyait cette dame — et pourtant, l'espace d'une seconde, une pensée étrange lui traversa l'esprit : « Peut-être est-ce elle qui m'a attiré à Sorworth. »

A coup sûr, un homme aurait pu parcourir le monde entier sans rencontrer une seule fois un visage comme le sien — pâle, presque blanc, avec des lèvres d'un incarnat naturel et de lourds cheveux noirs dont la masse retombait derrière la tête sur des épaules fermement cambrées. Le menton, dans sa forme délicate, donnait lui aussi une impression de fermeté. Quant à la silhouette même, elle avait un port dont la dignité se rencontre de moins en moins dans la vie moderne. Les yeux regardaient droit devant eux, comme perdus dans une rêverie qui leur cachait la laideur de Sorworth, bien qu'à en juger par le dessin de la bouche, ce ne fût pas une rêverie pleinement agréable. Telle quelle, coudoyant les ouvrières d'usine, les boutiquiers et les commères plus ou moins propres de la ville, elle apparaissait unique — et même ailleurs qu'à Sorworth, peu de femmes auraient pu soutenir la comparaison. Quand elle passa devant les « *Armes du Roi* » elle sembla remarquer la présence de Bain. Un très bref instant leurs yeux se rencontrèrent, mais elle baissa aussitôt les siens, sans un sourire, et disparut vers le haut de la rue.

— « Ah ! pour sûr que voilà une gentille dame, cette Mrs. Lurlin, » fit une voix au fort accent écossais. Le vieux MacLeod, patron de l'auberge, s'était trouvé à la porte de la salle commune au moment où passait la jeune femme, et il n'avait pas manqué d'observer le long regard de Bain. « Vous ne trouverez pas la

pareille pour vous, Mr. Bain. Pas dans notre vieux Sorworth. » Il hocha la tête d'un air lugubre. Dans sa jeunesse, MacLeod avait travaillé comme jardinier au service de Lord Bute. Il continuait à tenir les grandes familles locales en profond respect tout en marmonnant aigrement contre les mineurs communistes qui venaient vider un verre ou une chope à son bar.

— « Elle est bien jeune pour faire face aux soucis d'une grande maison, » remarqua Bain qui, retombé dans son marasme habituel, allumait enfin sa cigarette.

— « Oui-da, et bien jeune aussi pour être veuve, monsieur. Et la maison ! Elle n'arrivera jamais à l'entretenir comme on le faisait autrefois. Deux bonnes seulement, des mijaurées pleines de giries, parlez-moi d'une aide dans un grand manoir aussi froid ! La maison tombera en ruines avant pas longtemps, je vous le dis, comme la moitié au moins des châteaux de ce comté. » Et MacLeod partit à fond sur son sujet favori : la décadence des vieilles familles du pays, inéluctable résultat des folies du socialisme.

— « Une veuve ? » l'interrompit Bain en soulevant légèrement les paupières. « Elle n'a pas dû être mariée bien longtemps. De quel genre était-il, ce Lurlin ? »

— « Qu'il ait été ci ou ça, monsieur, il est mort. Mort depuis bientôt un an, Mr. Bain, et c'est mauvais de jaser sur le compte des défunts. » Ayant dit, MacLeod tourna les talons et rentra dans la salle. Mais Bain le suivit, surpris de cette réticence nouvelle chez un aubergiste qui montrait d'ordinaire une aptitude toute écossaise à la critique.

— « Il n'est pas mort à la guerre ? » insista-t-il.

— « Non, non, » grommela MacLeod. Il se trouvait forcé dans ses derniers retranchements, et bientôt n'y tint plus. « La boisson, monsieur, la boisson. Ça et autre chose. Mais ne vous y trompez pas, Mr. Bain : les Lurlin étaient de bon sang. Oui, pour sûr. Seulement, Mr. Alastair Lurlin n'appartenait pas à la branche directe, vous comprenez ? Il n'était qu'un cousin du vieux laird, du vieux Mr. Hamish Lurlin qui est mort il y aura bientôt sept ans. Les deux fils de Mr. Hamish ont été tués en Libye, Alexander le premier, puis Hew. Une fois tous les droits de succession payés, le cousin a hérité de ce qui restait. Et puis Mr. Alastair est mort à son tour l'an dernier, et ça a fait d'autres droits. A la fin du compte, Mrs. Lurlin n'a plus que la maison, le parc et quelques arpents de lande tout autour. Quand je pense, monsieur, qu'avant la Grande Guerre, Lurlin de Sorworth avait quatre mille hectares ! Et maintenant, plus rien qu'un manoir où l'on gèle ! Tenez, monsieur, si ça vous intéresse tellement, montez donc avec moi jusqu'au grenier. (Il y avait de la rancœur dans les paroles

du vieillard.) Avec de bons yeux, vous pourrez voir d'ici le vieux château. »

Effectivement, de la mansarde où MacLeod le conduisit, Bain put voir par-dessus les toits et les tôles ondulées de la ville jusqu'à une suite de hauteurs dont le profil tourmenté s'apercevait à quatre ou cinq kilomètres en direction de l'ouest. Là-bas, à flanc de roc, il reconnut la masse grise d'une grande maison de style médiéval parmi les fougères et les taches rouges des bruyères. « Il n'y en a pas de plus ancienne dans le comté, » affirma MacLeod.

Bain redescendit seul. Il alla s'asseoir quelques instants au salon près du feu rougeoyant puis, se décidant brusquement, rédigea une courte missive adressée à Mrs. Lurlin, Manoir de Sorworth. Il se présentait (sans tellement travestir la vérité, après tout) comme un amateur d'architecture ; il avait récemment entendu parler de Sorworth en termes enthousiastes et nourrissait le vif désir de le visiter, si toutefois cela ne devait en aucune façon gêner personne ; il comptait rester une semaine à Sorworth. Puis, non sans une petite hésitation, il signa la lettre des initiales « M.C. » : la Military Cross était un des derniers chaînons qui le rattachaient encore à la bonne société — et il avait le droit de s'en prévaloir.

La lettre postée, il remonta dans sa chambre où il entreprit de brosser soigneusement son vieux costume de tweed. Puis il se regarda dans la glace. Des yeux aux paupières lourdes, un visage aux traits allongés, mais dont le modelé manquait de fermeté, et ce petit sourire de bravade figé au coin des lèvres. Il haussa les épaules à l'adresse de son reflet, et la cicatrice qu'il portait au-dessus de la nuque (souvenir de l'éclat d'obus dont le trajet lui avait valu sa pension) sembla manifester un sentiment identique en l'élançant plus vivement. Il redescendit vers le bar pour mieux échapper à ce dégoût de lui-même, comme un prisonnier fuyant sa geôle.

***

La réponse à sa lettre lui arriva le lendemain en fin d'après-midi. Elle disait que Mr. Bain pourrait visiter Sorworth Place s'il voulait bien s'y présenter le jeudi suivant dans la journée, et la même petite écriture ronde avait signé « *Ann Lurlin* ». La fermeté de cette signature rappela à Bain le visage aperçu la veille, si pâle et si distant. Deux jours le séparaient de la date proposée : il les passa plongé la plupart du temps dans une rêverie où réapparaissaient d'autres visages presque oubliés : les visages d'hommes dont il avait lassé l'amitié par négligence ou imprévoyance — et visages de femmes dont il avait éprouvé la

pauvreté de sentiments ou dont il avait lui-même excédé la patience. Aucun de ces personnages ne devait plus penser à lui maintenant, même lorsqu'ils se trouvaient assis près du feu à remuer d'anciens souvenirs. Et du reste, pourquoi se seraient-ils souvenus de Ralph Bain ?

Le jeudi, très peu de temps après le déjeuner, il prit une route déserte en direction des hauteurs appelées Sorworth Law. Puis cette route devint un chemin serpentant entre des murs de pierres sèches, jusqu'au moment où Bain atteignit enfin l'entrée d'un parc à l'abandon. Les grilles avaient depuis longtemps disparu, vide depuis longtemps également le pavillon des gardiens, et les marchands de bois avaient fait abattre les plus beaux arbres, dont seules les souches surgissaient encore çà et là de l'épais tapis de feuilles mortes. Bain obliqua sur la droite pour remonter la grande allée et bientôt il put voir, en contre-haut, posée à même la roche nue, l'énorme masse de pierre qu'était Sorworth.

Deux grosses tours carrées flanquaient à chaque extrémité un immense corps de bâtiments dont une petite partie était construite en pierre de taille, mais tout le reste en moellon. Exception faite pour une belle et grande fenêtre qui s'ouvrait juste au-dessus de l'entrée, rien n'y était postérieur au XVII[e] siècle (presque toute l'architecture datait même d'une époque beaucoup plus reculée), et aussi loin que le regard portât, on se sentait pris d'une sorte de vertige devant cette profusion désordonnée de pignons à redans, de tourelles, de lucarnes, de cheminées. Au total, Sorworth offrait un exemple admirable de ces vieux manoirs écossais où l'on ne trouve heureusement aucune des enjolivures du style Balmoral. Un escalier de pierres massives permettait d'accéder à la porte. Il se terminait de chaque côté par une tourelle coiffée d'un toit conique et dont la base prenait appui sur un corbeau curieusement biseauté.

Environ cinquante mètres plus au nord on reconnaissait les vestiges d'une construction de moindre importance — une chapelle probablement — dont le toit n'existait plus. Autant que Bain pouvait juger de l'endroit où il se trouvait, le manoir possédait deux entrées seulement : la grande porte flanquée de ses deux tourelles et une autre plus petite, munie d'une grille, qui devait ouvrir sur les cuisines. Aux angles des grosses tours se voyaient encore des meurtrières et des fentes de visée, ou du moins leurs emplacements, car certaines avaient été murées et les autres étaient maintenant garnies d'étroites fenêtres. Quant à la toiture du manoir, elle apparaissait entièrement faite de dalles plates.

A l'arrière-plan, la vue était bouchée par des murs en pierres sèches dont l'épaisseur sourcilleuse renfermait un jardin clos, mais Bain put entendre, venant de cette direction, le murmure

d'un ruisseau. Les pelouses qui s'étendaient devant le manoir offraient un aspect d'abandon, et le terme « prairie » leur aurait mieux convenu. Par endroits — à l'une des tourelles, et même dans le corps de bâtiment principal — le soleil faisait briller une vitre cassée. Le tout donnait une impression de pauvreté, d'un appauvrissement qui aurait sans doute été plus manifeste si l'architecture même de Sorworth n'avait pas eu ce style austère et dépouillé. La belle fenêtre qui devait correspondre à la grande salle du manoir rompait avec la tristesse de la façade. Elle se trouvait juste à l'aplomb de la porte principale. Bain, qui gravissait maintenant le monumental escalier, vit un blason sculpté entre les deux ouvertures. Le motif était travaillé dans un grès rouge. Il avait terriblement souffert des outrages du temps et la pieuse devise qui le soulignait, rédigée en un latin frotté d'écossais archaïque, était à peu près illisible. Bain n'en put comprendre que les deux derniers mots : L-A-R-V-A R-E-S-U-R-G-A-T. *Larva Resurgat ?* Pourquoi « *larva* », au lieu de « *spiritus* » ? Les vieux seigneurs écossais avaient parfois une drôle de façon de dire les choses. Le visiteur ne trouva aucune sonnette à la porte, mais un marteau rouillé dont il heurta le battant de chêne.

Un silence pesant suivit, puis la porte s'entrebâilla de quelques centimètres pour laisser passer un visage de femme à l'expression revêche, et Bain demanda qu'on voulût bien l'annoncer. La domestique, une grosse femme rougeaude, l'introduisit dans une petite pièce ronde aux murs de pierre nue, qui formait antichambre au pied d'un escalier intérieur. Puis elle reverrouilla la grande porte et fit gravir au visiteur l'escalier dont la spirale occupait l'une des tourelles. Des siècles d'allées et venues avaient peu à peu usé, creusé les marches, et Bain déboucha enfin dans une immense pièce voûtée où une vaste fenêtre laissait entrer la lumière à flot : la grande salle de Sorworth. De très belles boiseries de style XVIe siècle couraient le long des murs, chargées de blasons peints aux armes et cimiers des Lurlin et autres familles alliées. Il y régnait une température glaciale qu'expliquait le vide béant de la cheminée aux proportions gigantesques ; çà et là un buffet sculpté d'époque jacobienne, la surface polie d'une table ou un fauteuil en tapisserie s'efforçait de compenser maigrement la nudité du manoir — et encore, aucun de ces meubles ne semblait très solide. Bain s'assit avec précautions sur un petit Chippendale, pendant que la domestique s'esquivait rapidement.

Cinq minutes plus tard, Mrs. Lurlin faisait son apparition, entrant par une porte que dissimulait une tenture. Un léger sourire errait sur ses lèvres au dessin délicat. Ses yeux rencontrèrent ceux du visiteur avec une expression sereine — et Bain la trouva très belle, de ce genre de beauté surannée que l'on

voit sur les vieilles gravures. Les mots qu'elle prononça, aux intonations graves, se teintaient agréablement de l'accent de la côte ouest. « Je vous montrerai toutes les curiosités de ce château des courants d'air, Mr. Bain, » dit-elle, « pourvu que vous vous engagiez à ignorer la poussière et l'humidité. Ce manoir avec son parc et quelques morceaux de lande, c'est tout ce qui me reste, voyez-vous. Je n'ai même plus une seule métairie. »

Bain eut à peine conscience de ce qu'il lui répondait. Il se sentait décontenancé devant la jeune femme, comme si une main invisible l'avait réveillé en sursaut d'un long sommeil. Puis, elle le guida par tout un dédale d'escaliers à l'abandon, de passages, de caves voûtées, de pièces immenses aux murs desquelles les tapisseries moisissaient lentement. Presque toutes étaient vides, mais Mrs. Lurlin ne montra nulle gêne à s'en expliquer.

— « La plupart des choses avaient déjà disparu avant que j'entre en possession du manoir, » dit-elle, « mais je me suis vue dans l'obligation de vendre moi-même le mobilier restant. Je n'ai gardé que quelques meubles dans les pièces qui me sont vraiment indispensables. Je suppose que les naufrageurs auront le manoir pour une bouchée de pain à ma mort. On peut encore vendre un château du XVIIIe siècle malgré tous les impôts et les taxes, mais pas un monstre comme celui-ci. Et je n'ai ni les moyens d'y vivre, ni la possibilité de m'en aller. Mais peut-être possédez-vous un nid à chouettes du même genre, Mr. Bain ? »

— « Oh ! non. Pas même une chaumière. Ni le moindre meuble. » Il songea que ses yeux noirs reflétaient une franchise, une spontanéité extraordinaires.

Elle le conduisit ensuite au sommet de l'une des grosses tours carrées. Ils y restèrent un long moment, debout dans le vent, dominant de très haut les pentes qui longent l'étroite et profonde ravine où coule la rivière de Sorworth avant de se jeter dans la mer. Placés comme ils l'étaient, Mrs. Lurlin et Ralph Bain voyaient parfaitement la dentelle d'écume signalant le banc de récifs en avant de l'embouchure et, un peu plus vers le sud, les fumées du petit village de pêcheurs qui s'accroche au promontoire du Sorworthness. La rivière — moitié ruisseau, moitié torrent — était en crue. Juste à l'aplomb de la tour, la ravine faisait un coude qui l'amenait contre l'assise même du manoir, et une pierre que Bain lança par-dessus les créneaux rebondit sur la roche avant de plonger dans l'eau mugissante. En des temps plus farouches, les seigneurs de Sorworth avaient bénéficié d'un site remarquable pour la défense de leur manoir. « Les endroits élevés ne vous font pas peur, Mr. Bain ? » demanda la jeune femme.

— « Non. J'ai fait beaucoup d'escalade. »

— « J'imagine que vous ne devez pas avoir peur de grand-

chose, » reprit-elle en levant légèrement les sourcils. « Savez-vous que je vous ai déjà vu, il y a deux jours, sur la place de la ville ? J'ai trouvé que vous aviez l'allure d'un soldat. Qu'étiez-vous pendant la guerre ? »

Il avait été capitaine et il le lui dit.

— « Descendons dans le parc, capitaine Bain, » proposa-t-elle alors. Dans l'escalier de la tour, il se cogna la tête contre une voussure. La douleur lui arracha un cri et Ann Lurlin s'arrêta avec une exclamation de sympathie.

— « J'ai eu le crâne fracturé par un éclat de mortier, » s'excusa Bain. « L'endroit est encore sensible et le restera probablement toujours. »

— « Souffrez-vous beaucoup ? »

— « Pas trop, non... mais il vaut peut-être mieux que je vous le dise : cela me rend un peu bizarre de temps en temps. C'est du moins ce que les gens semblent croire. » Il n'avait pas du tout prévu de lui confier cela. Peut-être était-ce à cause de l'idée étrange qu'il venait de se faire — l'impression que lui et Ann Lurlin étaient soudain les deux seules réalités dans un infini de silence et d'ombres.

— « Tant mieux, » répondit-elle d'une voix plus basse. Ou, du moins, ce fut les paroles qu'il crut entendre.

— « Je vous demande pardon, Mrs. Lurlin ? »

— « Je veux dire, capitaine Bain, que nous sommes apparemment de la même espèce. Tous les gens du voisinage me trouvent un peu étrange. Ici même, au manoir, on baigne dans une atmosphère étrange. Les domestiques ne veulent pas rester. Je n'en ai plus qu'une à présent, l'autre est partie la semaine dernière. Et encore, Margaret, celle qui reste, ne veut pas coucher ici. Elle redescend chaque soir passer la nuit chez son fils. Je ne pense pas que vous sachiez pourquoi Janet est partie — à moins qu'on ne vous ait déjà fait part aux « *Armes du Roi* » des commérages qui se colportent ? Janet n'a plus voulu rester parce qu'elle s'imaginait que quelque chose lui chuchotait des paroles dans les caves. Pauvre fille ! C'était pure imagination, car s'il y avait jamais de tels chuchotements, c'est moi qui devrais les entendre. Aimeriez-vous voir le jardin ? La plus grande partie est retombée en friche, naturellement. »

Ils s'aventurèrent par des allées où l'herbe poussait dru, se dirigeant presque au hasard, bavardant de tout et de rien, et ne tardèrent pas à se trouver près de la chapelle en ruines. « Puis-je jeter un coup d'œil à l'intérieur ? » demanda Bain.

— « Il y a très peu... » Mrs. Lurlin avait dit ces mots d'un ton plus sec, mais déjà le visiteur franchissait la porte à moitié effondrée. Il vit, fixées aux murs, quelques sculptures très abîmées datant du XVIe et du XVIIe siècles. Une épaisse couche de

feuilles mortes recouvrait le sol et, en marchant, Bain mit à jour deux ou trois vieux anneaux de bronze encastrés dans de grandes dalles. Comme il aimait volontiers faire étalage de sa force il se baissa, empoigna un des anneaux et tira. Malgré son poids, la lourde pierre se souleva de deux ou trois centimètres avant de retomber avec un bruit sourd lorsque Bain lâcha prise.

— « Oh ! pour l'amour de Dieu, arrêtez ! »

Il se retourna d'un bloc vers Mrs. Lurlin. La pâleur de son visage avait fait place à une teinte livide et ses doigts se crispaient sur l'encadrement de la porte comme si la jeune femme y cherchait appui. Bain lui prit les mains pour l'empêcher de tomber et l'aida à sortir de la chapelle. « Qu'avez-vous, Mrs Lurlin ? » Malgré la terreur qu'il lisait dans ses yeux, sa propre inquiétude laissait place à un sentiment plus chaud, celui de sentir un lien entre eux deux, même si ce lien était fait de peur.

— « Vous n'auriez pas dû ! Il est là ! Là, juste sous les dalles ! »

Parbleu ! Tout à son euphorie présente, il avait presque oublié que la jeune femme était veuve. Il marmotta quelques mots d'excuse maladroits. « J'ai cru... Quand j'ai vu l'état de cette chapelle, et toutes les feuilles mortes, vous comprenez... J'étais loin de me douter qu'on y avait mis quelqu'un ces derniers temps. » Elle était déjà plus calme et ils rentrèrent au manoir par la porte des cuisines. « Je sais, » dit-elle enfin. « Après tant d'années, on n'aurait pas dû y mettre son cercueil. Son oncle et son grand-père, eux, sont enterrés dans le petit cimetière, ainsi que ses deux cousins. Mais c'est lui qui a voulu l'ancienne crypte. C'est une des clauses de son testament. Et vous savez pourquoi ? Parce qu'il savait que cela me serait odieux. Mais je crois que le thé va être prêt, capitaine Bain. »

Et là, assise à une petite table dans un des endroits les plus accueillants du manoir — une pièce d'angle d'une des grosses tours — elle fut de nouveau parfaitement maîtresse d'elle-même, voire enjouée. Bain la voyait maintenant comme une adolescente devenue femme en très peu de temps, un ou deux ans peut-être. Mais malgré le charme qu'elle possédait et la sagesse qu'on était porté à lui prêter, on sentait en elle autre chose. Quelque chose de plus secret, de plus impétueux aussi, dont on devinait de temps en temps les soubresauts sous le calme de surface. Quoiqu'il en fût, l'après-midi passa vite, et dans une ambiance paisible. Quand il fut l'heure pour Bain de prendre congé, Ann Lurlin l'accompagna jusqu'à la grande porte et là, elle lui proposa sans la moindre réticence : « Si vous voulez, revenez demain comme aujourd'hui, pour le thé. » Il hésita, pris de court, mais avant même qu'il eût pu trouver des mots, elle prévint sa ré-

ponse. « Mais bien entendu, il ne faut pas que cela vous dérange si vous êtes occupé par ailleurs. »

— « Je n'ai aucune occupation par ailleurs, Mrs. Lurlin, » répondit-il, incapable cette fois de réprimer son petit sourire arrogant de naguère. « Me permettez-vous d'être franc ? J'ai été surpris de votre offre. Je suis ce qu'il est convenu d'appeler un déclassé. »

Ce mot n'amena aucun nuage dans le regard qu'elle posait sur lui. « Je pense que vous êtes un homme bien élevé. Je n'ai pas d'amis et cette solitude de tous les jours, dans ce manoir, m'est odieuse. Quand je me retrouve toute seule ici, j'ai peur. »

— « Je me refuse à vous croire peureuse, Mrs. Lurlin. »

— « Vous ne comprenez donc pas ? Je croyais pourtant que vous aviez deviné. » Elle se rapprocha légèrement de Bain, mais ce fut de la même voix basse et grave qu'elle acheva : « J'ai peur de mon mari. »

Il la regarda avec effarement. « Votre mari ? Mais j'avais cru comprendre... Enfin, je croyais qu'il était mort ? »

— « Et il est bien mort, en effet, » répondit Ann Lurlin.

Il y eut un bref silence puis, quelque part dans ce dédale qu'était Sorworth, ils entendirent craquer un meuble ou une boiserie. Le vent fit gémir une fenêtre. Et là, dans cette petite pièce ronde au bas de l'escalier, flottait comme une odeur de crypte. « Maintenant vous savez, n'est-ce pas ? » chuchota la jeune femme. « Vous savez qu'il y a quelque chose tout près. »

⁂

Bain resta aux « *Armes du Roi* » et chaque après-midi le vit désormais gravir la colline dénudée de Sorworth pour prendre le thé au manoir. Certains jours, arrivant de plus bonne heure, il partait en promenade avec Mrs. Lurlin à travers la lande. Ils discutaient littérature, échangeaient leurs impressions sur tel ou tel site curieux qu'ils connaissaient, ou se penchaient ensemble sur le petit monde des bestioles. Ann Lurlin se révélait à son compagnon comme une de ces femmes, trop rares de nos jours, qui prennent plaisir à observer un écureuil, un mulot ou un campagnol, à demeurer de longues minutes penchée sur un nid d'oiseau — tout cela avec une curiosité d'enfant réellement insatiable.

Un après-midi, en particulier, ils grimpèrent jusqu'au sommet des collines, d'où ils dominaient Sorworth et son parc. A mi-chemin entre eux et le manoir se dressait un grand chêne tordu, que ses branches dépouillées faisaient ressembler à une main dont les longs doigts noirs tranchaient sur un fond lointain de pierres grises. C'était là le plus beau de tous les points de vue

que leur offrait la lande. Plus loin encore, ils apercevaient les charbonnages qui faisaient une tache hideuse à fond de vallée et, sur leur droite, les toits rouges de la ville, à laquelle la distance rendait un peu de cette douceur provinciale dont elle se parait jadis. Pas une fois, depuis le premier jour, Mrs. Lurlin n'était revenue sur le thème qu'elle avait utilisé comme flèche du Parthe au moment où son visiteur prenait congé — et Bain, pour sa part, ne demandait qu'à laisser la chose dans l'oubli. Mais maintenant il sentait la jeune femme s'accrocher plus nerveusement à son bras et il devinait en elle le même état d'esprit angoissé que le premier soir.

Elle regardait droit devant elle, observant attentivement un point situé en-deçà du grand chêne, où une série de monticules accidentait la lande. « Voyez-vous... » Puis, se reprenant presque aussitôt : « Est-ce que je vous parais sensée, capitaine ? »

Il lui répondit que oui, mais sans rien ajouter des autres sentiments qu'il éprouvait pour elle.

— « Alors, je vais mettre votre confiance à l'épreuve. » Elle laissa peser un court silence, pendant lequel il remarqua le pli serré de ses lèvres. « Avez-vous l'impression de voir quelque chose, entre ce chêne et l'endroit où nous sommes ? »

Bain scruta la surface de la lande. Il ne vit rien tout d'abord. Puis — et ce fut le temps d'un éclair — il crut distinguer un mouvement, comme si un gros animal se faufilait d'un monticule à l'autre, son dos seul émergeant des bruyères. « Je ne sais pas, Mrs. Lurlin, » dit-il un peu trop vite. « Un chien ? »

— « Mais là, tout de suite, ce n'est pas un chien que vous avez cru voir, n'est-ce pas ? » Elle le regarda fixement, puis tourna de nouveau la tête vers la lande.

— « Non, » admit-il. « Je suppose que c'est un homme en train de chasser au furet. » Mais sa phrase se terminait sur une inflexion plutôt interrogative.

— « Personne ne se sert de furets dans le pays, capitaine Bain. Je suis heureuse que vous l'ayez vu, vous aussi. Maintenant, j'ai moins l'impression de devenir folle. Mais je ne crois pas qu'un autre que vous l'aurait aperçu. Vous l'avez vu, vous, parce qu'à présent nous nous connaissons bien et... et peut-être aussi à cause de votre pauvre tête fracturée. Je pense que votre blessure a dû vous rendre sensible à certaines choses. »

Bain estima préférable d'abandonner toute périphrase. Il lui demanda où elle voulait en venir.

— « Asseyons-nous ici, alors, » reprit-elle. « Nous avons une vue dégagée tout autour et je préfèrerais ne plus reparler de cela quand nous serons rentrés au manoir. Il faut d'abord que je vous parle de mon mari. »

Il sentit la plaie que ces mots rouvraient en elle et il lui

avoua qu'il avait déjà entendu parler du défunt comme d'un homme dont la vie n'avait fait aucun honneur à la famille.

— « Non, » articula Ann Lurlin. « *Aucun.* Avez-vous lu Trollope ? Peut-être vous rappelez-vous ce portrait qu'il trace de Sir Florian, dans *The Eustace Diamonds ?* Sir Florian Eustace n'avait que deux défauts... « il était perdu de vices et il se mourait ». Or, Lizzie Eustace l'avait épousé en toute connaissance de cause. Moi, le jour de mes noces, je ne savais rien de mon mari. J'étais sans fortune et mieux vaut passer sous silence les parents qui me restaient. Alastair avait déjà l'apparence d'un malade, mais même alors, il... il était bien élevé. Je n'ai peut-être pas cherché à regarder de plus près. C'est seulement par la suite que j'ai découvert la vérité. Il était ignoble. »

Bain plongea les mains dans une touffe de fougères.

« Si nous allions jusqu'à ce chêne, » continua Mrs. Lurlin, « je pense que nous n'y trouverions rien. Ce que nous avons vu, je crois, n'a aucune réalité matérielle. Pas encore. Ce n'est qu'une sorte de prémonition. Je suis déjà souvent venue seule jusqu'ici. Chaque fois j'ai aperçu... quelque chose près du chêne. Mais quand je me forçais à y aller voir, il n'y avait plus rien. »

— « Supposons qu'une telle chose puisse... puisse sortir de la tombe. » Tout en parlant, Bain continuait de surveiller la lande à la dérobée. « Comment pourrait-elle avoir la moindre emprise sur vous ? Vous n'êtes pas impure. »

Mais elle ne sembla pas l'avoir entendu. « Il voulait tout salir, tout avilir autour de lui, et moi plus que tout le reste. J'en arrive quelquefois à penser que c'était parce qu'il se sentait près de mourir. Il se savait perdu et ses souffrances devaient le pousser à tout défigurer, à tout souiller. Du jour où il a compris qu'il ne pourrait jamais me plier à sa volonté, j'ai été couverte d'insultes. Il blasphémait comme un démon. Mais je suis demeurée avec lui. Jusqu'au bout. Aussi vil qu'il pût être, j'étais encore sa femme. Les derniers temps il ne se levait presque plus. Il restait sans bouger, les yeux fermés et je n'entendais que sa respiration. Mais le dernier soir, quand il a été près de la fin, j'ai vu qu'il essayait de parler. Je me suis penchée sur lui et il s'est mis à sourire, comme s'il se moquait de moi. Puis il a chuchoté : « Vous vous figurez être bientôt libre, n'est-ce pas, Ann ? Eh bien, non. Attendez un an. Dans un an d'ici, je viendrai vous reprendre. »

— « Un an ? »

— « Il y aura un an, vendredi prochain, qu'il est mort. Et maintenant, je vais vous avouer quelque chose. » Elle tourna la tête vers Bain, de façon que son regard plonge droit dans celui de l'homme. « En vous voyant pour la première fois devant cette auberge, je me suis demandée si je ne pourrais pas me servir

de vous. J'ai pensé qu'il y avait peut-être un moyen de placer une autre vie entre moi et... Vous ne me faisiez alors que l'impression d'un casse-cou. M'en voudrez-vous de vous dire cela ? Quelque chose en moi murmurait : « Il est fait pour affronter n'importe quel danger »... et j'ai voulu que vous veniez me rendre visite. Voilà, Ralph. Je ne pense pas que ça vous fasse grand plaisir d'avoir été pris au piège par une folle. »

— « Non, » articula-t-il. « Vous n'êtes pas folle. Il se peut que nous soyons tous deux le produit d'un songe, Ann, mais vous n'êtes pas folle. »

— « Et le mieux que vous ayez à faire, c'est de partir. A présent que je vous connais, je ne veux plus vous imposer toute cette boue. Je veux que vous quittiez Sorworth. »

Il retrouva encore une fois son petit rire moqueur. « Trop tard pour pouvoir me renvoyer ! Je suis pris au piège, Ann. Mais comment faire pour entrer dans vos pensées ? Comment faire pour m'interposer entre vous et le produit de vos souvenirs ? »

— « S'il ne s'agissait que d'un souvenir ou d'un tour de mon imagination, je m'en tirerais toute seule. » Elle ferma les yeux. « Une silhouette qui vous apparaît en rêve ou que l'on croit voir en traversant une pièce mal éclairée, une ombre qui se déplace au loin sur la lande — rien de tout cela ne durerait bien longtemps. Mais je crois qu'il va revenir... Maintenant vous savez que je suis bonne pour l'asile. Je crois qu'il va revenir, comment vous dirai-je... sous son apparence de chair, ou quelque chose d'approchant. »

— « Allons donc ! » s'exclama Bain.

— « Très bien, en ce cas : je suis folle. Aurez-vous pourtant encore un peu de patience, Ralph ? C'est peut-être quelque chose en moi qui l'appelle. Il est même possible, dans un certain sens, que j'aie un pouvoir sur lui. Mais je crois qu'il reviendra vendredi. »

Un instant Bain craignit de la voir s'effondrer, et il passa son bras derrière sa tête. « Si vraiment vous croyez une chose pareille, Ann, quittez Sorworth. Allons à Edimbourg, ou à Londres, n'importe où vous voudrez. Nous pouvons partir dès ce soir. »

— « Et où pourrais-je vivre ? » Elle eut un geste de la tête en direction du manoir. « Voilà tout ce qui me reste... pas même de quoi payer le moindre loyer en ville. Et puis, cela ne changerait rien. Je sais qu'il me suivrait partout. Il veut une vie pour l'emporter avec lui. Il faut qu'il me réduise à merci, ou que lui-même le soit, par un moyen quelconque. Alors seulement il sera en paix. »

Bain laissa passer un petit silence, puis : « Désirez-vous que je reste veiller à Sorworth vendredi soir, Ann ? »

Elle détourna la tête, comme honteuse d'avouer son égoïsme. « Oui. »

L'idée lui vint alors qu'elle allait peut-être se tromper sur son compte, s'imaginer qu'il ne voyait dans toute cette histoire insensée que prétexte à conclure avec elle un marché odieux. Pour être franc, il aurait du reste fort bien envisagé la chose avec une autre femme — ou même avec celle-ci, mais en d'autres circonstances. Pas avec celle qu'il sentait à la limite de l'épouvante. « Comprenez bien, Ann, » reprit-il d'un ton brusque. « Je ne vous demande rien. Pas maintenant. »

— « Je sais, » murmura-t-elle en continuant de dérober son visage. « Je n'ai rien à vous offrir... rien que la perspective de mourir de peur. » Elle se força à rire. « Qui penserait jamais, en vous voyant, que vous puissiez vous montrer d'une telle correction ? Pour ma part, j'aimerais mieux céder au péché que d'être maudite. »

Ainsi, tout se trouva décidé entre eux. Le mardi, le mercredi, le jeudi ils repartirent encore en promenade, bavardèrent de choses et d'autres, prirent le thé, mais pas une seule fois ne revinrent sur son passé, à elle, ni sur leur proche avenir. Quelle que fût la chose qui faisait gémir un plancher ou craquer un meuble dans les recoins de Sorworth, quelle que fût l'ombre qu'ils voyaient un instant surgir de la lande, ils ignorèrent tous ces signes prémonitoires. A la place, ils parlaient des grands oiseaux dont les cris se répondaient dans le ciel, ou évoquaient les contes qu'ils avaient aimés étant enfants.

***

Malgré les atteintes du temps, Sorworth était toujours en état de soutenir un siège. Cette constatation, Bain se la répétait le vendredi soir, alors qu'il gravissait l'escalier aboutissant aux tourelles de la grande entrée. Impossible de forcer les fenêtres de l'étage inférieur — ni les portes, dont la solidité défiait toute tentative : une fois les énormes verrous tirés, n'importe quelle force matérielle pouvait bien s'y acharner de l'extérieur la nuit durant, heurter, cogner, secouer : tous ses efforts demeuraient vains.

Ce fut Ann Lurlin elle-même qui vint ouvrir à Bain, et tous deux gagnèrent directement le petit salon de la jeune femme. Les heures s'enfuirent. Les tasses de thé, auxquelles ni l'un ni l'autre ne toucha, refroidirent. Enfin ils entendirent les pas traînants de la grosse Margaret qui suivait le couloir des cuisines, ouvrait la porte basse et prenait par le parc en direction du hâvre lointain qu'était pour elle la maisonnette de son fils.

Alors le regard d'Ann suivit celui de son compagnon, et Bain

bondit jusqu'à l'escalier qu'il descendit en courant pour atteindre la porte de la cuisine. Il la ferma à clé et s'assura du même coup que l'entrée principale était bien verrouillée. Puis il regagna le petit salon où l'attendait la jeune femme aux grands yeux sombres. La nuit tombait et ils ne trouvaient maintenant que peu de choses à se dire. Bain était là, désormais, enfermé pour de longues heures avec celle vers laquelle tendaient tous ses désirs. Bien d'autres femmes avaient déjà traversé sa vie, cependant — mais là, dans l'ombre grandissante, il goûtait une joie étrange à subir ce supplice de Tantale. A moins qu'Ann Lurlin ne fasse le premier geste, il ne la toucherait pas. Pas en cette heure d'angoisse qui n'appartenait qu'à elle.

— « Où vous tiendrez-vous ? » demanda-t-il lorsque le soleil eut presque entièrement disparu de la petite fenêtre du mur ouest.

— « Dans ma chambre. » Elle disait ces mots d'un ton morne. « Il n'y a pas d'endroit plus sûr. »

Sa chambre se trouvait dans la grosse tour carrée sud. Bain se remémora rapidement le plan général de Sorworth. « Y a-t-il un moyen d'accéder à la tour sans passer par la grande salle ? »

Elle secoua la tête. « Il existait jadis des portes à tous les étages, mais elles sont depuis longtemps murées. »

— « Eh bien, voilà qui va me faciliter la tâche. J'ai l'impression, Ann, que votre lémure sera d'abord obligé de m'avaler avant d'ouvrir la porte tapissée. Et je suis d'une espèce plutôt coriace. » Il rejetait l'hypothèse d'un spectre se manifestant sous un aspect matériel et songeait que s'il parvenait à sauver la jeune femme de la panique cette nuit-là, elle serait hors de danger pour l'avenir.

Elle, cependant, et durant un temps qui parut très long, le regarda avec une expression de gravité profonde mêlée de tristesse, comme un juge qui va prononcer la sentence suprême. Quand elle parla enfin, il y avait une sorte de tendresse glacée dans ses mots. « Vous ne devriez pas rester plus longtemps, Ralph. Je n'aurais pas dû vous laisser entrer ce soir. » Elle s'humecta les lèvres. « Vous comprenez, je ne serai jamais rien pour vous. Je ne le pourrais pas. »

Il ressentit une souffrance indicible, et pourtant, c'étaient les mots mêmes auxquels il s'attendait. Il se voyait soudain comme dans un miroir : un visage creusé que se disputaient la lassitude et l'arrogance, des vêtements fatigués, une longue silhouette d'escogriffe inutile... « Non, » articula-t-il avec un rire étranglé. « Non, Ann, bien sûr, vous ne pouvez pas... Pas ce soir, du moins. Je m'installerai à votre porte. »

— « Pas cette nuit, » murmura-t-elle. « Ni cette nuit ni aucune autre nuit, Ralph. »

— « Bon, mais vous n'avez pas besoin de retourner le couteau dans la plaie. D'ailleurs, un jour viendra peut-être où je ne vous serai plus indifférent. »

Elle le regardait toujours, comme pour implorer merci. « Vous ne comprenez pas, Ralph. Ce n'est pas vous qui êtes en cause. Vous ne m'êtes pas indifférent, non, dans la mesure où je peux encore éprouver un sentiment pour un homme. Et puis, je vous suis reconnaissante... plus que je ne l'ai jamais été pour personne. Je serais à vous si je le pouvais. Ce n'est pas ce que vous croyez. C'est qu'après une année de vie avec lui, il ne me sera plus jamais possible d'appartenir à un autre homme. Ce serait atroce. Je n'ai rien pu oublier. »

— « N'allez pas vous mettre cela en tête, » répondit lentement Bain. « Ce n'est pas vrai. Le temps aidant, le souvenir de notre nuit ici et de votre vie avec ce... cet homme, s'estompera. Mais je ne serai probablement plus là et vous serez débarrassée de moi. »

Elle alluma une bougie, candélabres et lampes à pétrole étant les seuls moyens que l'on eût de s'éclairer au manoir. C'était maintenant qu'allait vraiment commencer la nuit — leur nuit de guet et de veille. « Il est encore temps pour vous de partir, Ralph, » murmura-t-elle. « Il y a un instant, je vous ai laissé entendre que vous ne m'étiez pas indifférent. J'ai menti. J'essayais simplement d'être aimable. Aimable ! Qu'est-ce qui peut donc bien vous pousser à tant risquer pour moi ? Je ne vous aime pas, alors que je le devrais. »

— « Disons le goût de la bravade. Ça et l'ennui, aussi. » Il songea avec joie que la maigre lueur de la bougie ne permettait pas à la jeune femme de voir ses yeux et ses lèvres. « Allons, debout, Ann Lurlin. Il est temps maintenant de me laisser jouer à cache-cache. » Il l'accompagna jusqu'à la porte qui dissimulait la tenture et la suivit des yeux tandis qu'elle gravissait l'escalier. Elle se retourna une dernière fois avant de disparaître et parvint à lui sourire. Puis il fut seul, et le sentiment même de cette solitude fit naître en lui un regain de confiance.

« Quand il vous plaira, Mr. Alastair Lurlin, » songea-t-il. « Je suis à votre disposition. »

Toutefois, avant de s'installer pour la nuit dans la grande salle, il convenait de s'assurer que personne ne cherchait à jouer une farce. Hypothèse peu probable, certes, mais qu'il avait gardée au fond de l'esprit, comme un lien ultime avec le monde des réalités tangibles. C'est pourquoi, prenant sa lampe de poche, il procéda à une exploration systématique du manoir. Ce fut mené avec une minutie de vieux soldat. La chambre d'Ann exceptée, pas un seul recoin de Sorworth ne resta oublié. Certains réduits avaient de quoi vous inciter à la prudence, mais tous

étaient strictement déserts. Au bout d'une demi-heure, Bain se retrouva dans la tour nord. Il regarda par une meurtrière et, tout à l'autre bout du manoir, aperçut une petite lumière brillant à la fenêtre d'Ann Lurlin. Il l'imagina là-bas, étendue sans bouger, terrassée par la peur. Mais cette nuit, aucune force au monde ne forcerait sa porte.

Il revint dans le corps de bâtiment principal. Ecouta. Rien. « Pour un fils de pasteur, » se dit-il, « Ralph Bain se fourre dans de drôles d'endroits ! » Puis il ouvrit la porte de la grande salle.

Bon Dieu ! Il ne s'était pas trompé, il venait de voir une forme blanche à l'autre porte, celle de l'escalier ! Une silhouette disparue presque aussitôt dans la tourelle. Il fonça à travers l'immense salle, dévala l'escalier, sauta les dernières marches quatre à quatre et rattrapa enfin l'ombre qui fuyait. Ann Lurlin. Jetée contre la porte.

Elle frissonnait dans sa longue robe de nuit, nu-pieds sur les dalles glacées, et il connut une minute d'émotion, songeant que sa propre passion sans espoir avait peut-être réveillé quelque chose en elle — qu'un élan la poussait vers lui, fait de gratitude et d'amour. Mais un coup d'œil au visage égaré ruina immédiatement cet ultime espoir. Ann Lurlin n'était plus en état de raisonner. Ses mains secouaient l'énorme panneau de chêne, et quand Bain la prit par les bras, elle se mit à haleter comme si l'air lui manquait. « Je ne sais pas... » parvint-elle enfin à dire. « Je ne sais pas pourquoi je suis ici. Je voulais m'en aller, m'enfuir... »

Un bref instant seulement il retint son corps contre le sien. Puis, l'aidant à se redresser, il l'emmena jusqu'à la porte tapissée et la poussa doucement dans l'escalier. « Remontez, Ann. Je vous ai promis. » Elle mit ses deux mains glacées entre les siennes, le regarda comme si elle voulait emporter le souvenir précis de ses traits, et ses lèvres vinrent effleurer celles de Bain. Alors seulement elle disparut comme une ombre et il reverrouilla la porte.

Et maintenant, il s'agit de reprendre le guet. N'a-t-on oublié aucun recoin du manoir ? Ah ! oui : les soubassements. Allons-y donc, capitaine. Fameux, les soubassements de Sorworth ! Les Ecossais du bon vieux temps ne lésinaient pas sur la pierre, ni sur l'usage des voûtes. Mais cette nuit, non vraiment, ce n'est pas l'endroit rêvé !

Dehors, une pluie fine et serrée tombait. Bain choisit pour s'y installer la partie qui avait servi de cuisine au moyen âge. Il s'assit sur un escabeau brisé, invisible dans l'ombre que projetait le vieux four en saillie. Epilogue bien minable de la brillante geste des chevaliers, ricana-t-il en lui-même : un pauvre imbécile à la dérive, tapi dans un manoir croulant pour satisfaire les lubies d'une demi-folle ! Et puis, soudain, il entendit. A l'extérieur de l'étroite fenêtre barreaudée, quelque chose faisait craquer le gravier. Sa vieille habitude de la guerre le fit rester immobile.

Et il vit. Il vit la chose en plein, sans la moindre possibilité de croire à une illusion. Si nettement présente, là, de l'autre côté de la fenêtre, qu'il connut deux ou trois secondes d'une angoisse dont l'intensité se traduisit par cette question muette : « Où t'es-tu fourré, Ralph — et pour les beaux yeux d'une poupée qui ne veut même pas de toi ? » De ces mots dont on a honte tout de suite après.

C'était, dans l'étroite fente que dessinait la fenêtre toute en hauteur, une figure humaine livide. Et quel visage de cauchemar, grand Dieu ! avec son nez écrasé contre la vitre comme celui d'un gosse à la vitrine d'une pâtisserie. Des traits devenus informes. Des paupières closes. Mais ces paupières, Bain les vit se soulever lentement comme si une force quelconque, agissant de l'au-delà, obligeait soudain les yeux morts à se rouvrir et à voir. Puis, avec la même lenteur pénible, le visage remua de gauche à droite, obéissant au regard qui scrutait maintenant l'intérieur du soubassement — et Bain se sentit soulagé d'un poids terrible (quant à l'immédiat du moins) en comprenant que la créature ne pouvait pas déceler sa présence dans l'ombre faite par le four, si toutefois le terme « déceler » lui était applicable au sens ordinaire. Puis le visage disparut de la fenêtre et Bain entendit de nouveau le gravier craquer.

Un court laps de temps s'écoula avant qu'il pût faire le moindre geste. Les pas sur le gravier allèrent s'affaiblissant et presque aussitôt, avec une acuité extraordinaire, un autre bruit lui parvint. Des mains, des doigts essayaient maladroitement la porte basse qui donnait accès aux cuisines de Sorworth. Mais c'était s'acharner en vain. Un tâtonnement, un grincement de loquet que l'on cherche à faire glisser, une masse qui pèse soudain de tout son poids contre l'obstacle... le lourd battant ne cédait pas d'un centimètre. Bain se sentit exulter : quelle que fût cette chose surgie de l'au-delà, elle demeurait jusqu'à un certain point soumise aux lois de la matière. « Continue, » marmotta-t-il avec une joie farouche. « N'y va pas de main morte, surtout ! Secoue, mon vieux, pousse, griffe ! Tu n'iras pas plus loin. »

Abandonnant son escabeau il quitta le soubassement et gagna le couloir qu'il suivit sur la pointe des pieds. Il atteignit ainsi la porte basse derrière laquelle il entendit cette fois un bruit de pas inégaux. La créature s'éloignait. Allait-elle essayer l'entrée principale ? Evidemment oui. Eh bien, qu'elle essaie !

Pourtant, il estima préférable de tenir à vue le monstre tant qu'il rôdait dehors. Il passa dans la tourelle qui flanquait le grand escalier de pierre sur la gauche, et d'où l'on pouvait regarder par une des meurtrières. Il y avait suffisamment de lune pour éclairer les marches, et celles-ci étaient vides. Mais la grande porte était

là — la grande porte de Sorworth encore entrebâillée, se refermant sans bruit *derrière* ce qui venait d'entrer.

Bain demeura cloué au sol, le souffle coupé. Il crut que sa raison l'abandonnait. « Mon Dieu... Il y est arrivé. Je suis perdu ! » Ces mots jaillissaient en lui comme des langues de feu et pourtant, son vieux fond de rationalisme se rebellait contre l'inconcevable. Comment cette porte avait-elle pu être forcée ? C'est alors qu'il revit Ann Lurlin dans sa robe de nuit. Bain était arrivé à temps pour l'empêcher de fuir, mais elle avait dû retirer les verrous avant son intervention, et lui, sous le coup de l'angoisse, n'y avait même pas songé. Complicité. La vivante faisant le jeu du damné. Cette hypothèse, il l'envisagea un moment et tous ces jours passés auprès d'elle à Sorworth lui apparaissaient soudain comme un piège immonde. Mais non. C'était impensable. Qu'elle eût été poussée par la simple terreur, par quelque espoir insensé de fuir dans la nuit, ou qu'elle eût obéi malgré elle à un ordre monstrueux venu de l'abîme, Ann ne l'avait pas trahi.

Et puis, le temps n'était pas aux réflexions stériles. Une seule solution. Faire face. La chance aidant, il pouvait prendre l'autre de vitesse. L'escalier des cuisines d'abord. Puis l'antichambre qu'il traversa en trombe, comme jamais il n'avait couru de sa vie. La grande salle enfin, où un rayon de lune lui révélait vaguement les choses — la grande salle où il arrivait le premier pour interdire l'accès à la porte tapissée. Mais déjà l'autre porte, celle de l'escalier de la tourelle, s'ouvrait. Et l'être entra.

Il s'arrêta sur le seuil, silhouette lourde qui se profilait dans la lueur diffuse venue de la fenêtre. Bain n'eut pas le cœur de faire jouer sa torche, ni d'esquisser un geste, mais son regard chercha de nouveau le visage ravagé qu'il avait vu à la fenêtre du soubassement. L'être était vêtu d'un costume noir tout verdi de moisissure et l'on eût dit que ce corps aux gestes affreusement lents rassemblait d'autres forces pour se hasarder dans la pièce.

Lequel des deux s'imposerait à l'autre, lequel ferait le premier geste ? Autant de points qui pouvaient être décisifs. Du moins Bain l'espérait-il, songeant que cette lutte entre l'homme vivant et l'homme mort obéissait peut-être à une sorte de logique horrible. Et ce fut lui, Ralph Bain, qui avança le premier. Il s'obligea à faire deux pas vers le centre de la salle, puis il essaya de parler, mais il dut s'y reprendre à trois fois pour articuler enfin quelques mots d'une voix rauque. « Il est temps qu'on vous enterre dans les formes, mon vieux. »

Il n'y eut pas de réponse audible et Bain resta sur place, bras croisés, sans trouver en lui la force de faire un pas de plus. Il ne lisait aucune expression sur le visage qui lui faisait face. Rien. Il n'y avait là qu'un masque d'ombre obéissant à quelque message ignoble venu d'ailleurs. Combien de temps ils restèrent ainsi face

à face, c'est ce que Bain ne sut jamais. Puis, tout à coup, il vit la créature remuer, effectuer un demi-tour maladroit, tituber vers la porte, s'effacer dans l'escalier de la tourelle.

De tout son cœur, il remercia le Ciel. Qui avait l'avantage, cette fois ? Lui, Bain, était désormais en mesure de renvoyer le monstre au sépulcre. Allait-il redescendre jusqu'à la grande porte, disparaître sous la pluie. Il prêta l'oreille. Oui. Un bruit de pas... Un bruit de pas venant du haut ! Qu'est-ce que... ? Il comprit soudain et se maudit de n'y avoir pas songé. L'être ne renonçait pas. Il allait gagner les combles, poursuivre son chemin par les dalles du toit vers la femme dont l'épouvante même était peut-être la cause de sa matérialisation.

Dans sa hâte désespérée, Bain butait, glissait, se cognait, mais à mesure qu'il escaladait la haute spirale de granit, il sentait un courant d'air glacial lui frapper le visage. L'être avait ouvert une fenêtre. Il devait être déjà sur le toit. La fenêtre, Bain l'atteignit enfin, et son regard plongea dans la nuit.

Il pleuvait maintenant à torrents. En dessous de Bain, au pied des murailles, la rivière de Sorworth mugissait. La lumière qui brillait toujours à la fenêtre d'Ann Lurlin donnait un faible reflet sur les dalles du toit, mais cela suffisait pour que l'on pût distinguer la forme sombre, fouettée de pluie, qui progressait lentement, par la gouttière, en direction de la tour sud. Même de jour, c'était un cheminement périlleux. Le visage mort restait détourné de Bain. La force animant l'être ne tendait plus désormais qu'à atteindre cette fenêtre derrière laquelle frémissait l'ultime réconfort d'une petite lumière pitoyable.

L'élan qui projeta Ralph Bain n'avait plus aucune commune mesure avec le sentiment du devoir, plus aucune avec le simple courage humain, plus aucune, même, avec l'amour d'un homme pour une femme. Il enjamba la fenêtre, prit pied sur les dalles luisantes de pluie, progressa le long de la gouttière, se rua sur la créature. Il l'empoigna à bras-le-corps, de toutes les forces dont il était capable. Ensemble, le vivant et le mort, ils roulèrent jusqu'au bord du toit. Ensemble ils tombèrent.

Une vision fugitive des murailles ; celle plus brève encore des eaux tumultueuses ; puis tout prit fin dans un éclatement qui ouvrait les portes miséricordieuses des ténèbres.

***

De bonne heure le samedi matin, un pêcheur isolé parti du Sorworthness passa très près des récifs situés devant l'embouchure de la rivière. A un moment donné il crut voir une masse d'aspect lugubre qui émergeait à peine des vagues, prise dans les algues parmi les rochers. Mais la mer est mauvaise en cet endroit, et les pêcheurs

du Sorworthness tiennent ferme aux anciennes légendes. L'homme se rappela certaines choses marmottées par une très vieille femme assise au coin du feu — sa mère. Au lieu de se rapprocher il fit demi-tour et regagna le petit port.

Il revint quelques heures plus tard, accompagné de deux amis. Cette fois, il s'approcha au plus près pour mieux voir. Mais la marée avait monté — et si un corps humain ou une forme d'apparence humaine s'était trouvé pris le matin dans les rochers, il avait entre-temps disparu. La chose qui gît sans doute par le fond près des écueils, après s'être abîmée dans la ravine de Sorworth, n'a plus jamais reparu.

Traduit par René Lathière.
Titre original : Sorworth place.

ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offres entre particuliers. LA LIGNE : 2 F. + 9,29 % de taxes. (3 lignes gratuites et remise 10 % pour tous nos abonnés.)

Vends Planète nos 1 à 7. Faire offre à M. MATHIEU, 3 rue d'Artois, ARRAS (Pas-de-Calais)

JOHN ANTHONY WEST

La fiesta de Managuay

Cette histoire nous frappe comme étant moins réaliste en apparence que les deux précédentes de l'auteur — et cependant de nature moins fantastique. Nous l'insérons ici avec l'espoir (plutôt que la conviction) que son étrangeté puisse dériver pour une large part de son irréalité.

FURTIVEMENT, Bob Griffin posa la main sur le genou de sa femme, espérant un peu que les autres voyageurs de l'autobus s'en apercevraient ; Betty Griffin rougit et le gratifia d'un regard timide, rayonnant de tout le bonheur d'une jeune mariée. Bien qu'elle réprouvât ce penchant qu'il avait pour les caresses en public, elle n'avait pas oublié les conseils de son manuel : *Si votre mari fait montre de son ardeur en public, ne le découragez pas. Tant qu'il ne va pas jusqu'à commettre des indécences...* »

Elle mit sa main sur la sienne et la pressa avec un renouveau de sincérité.

Ils faisaient leur voyage de noces ; ce circuit touristique où tout était compris était une surprise et le cadeau de mariage du père de Bob Griffin, commémorant son classement dans le premier tiers de sa promotion à l'Université de Midwest (17.674e sur 68.893). C'était merveilleux. Ils avaient déjà visité les Caraïbes, avaient fait un saut jusqu'en Amérique du Sud, avaient effleuré l'Amérique Centrale et se dirigeaient maintenant vers le Mexique ; quand ils auraient vu les ruines de Chichen-Itza, ils s'arrêteraient à Managuay pour la fiesta. La main de Bob Griffin dépassa le genou de Betty et elle l'arrêta (juste avant qu'il ne commette des indécences, ce qui était bien reposant), mais lui adressa un sourire complice. Il le lui rendit et se laissa aller contre le confortable dossier des sièges pelucheux : le mariage, comme il l'avait écrit sur une centaine de cartes postales, était la plus belle chose du monde.

L'autocar à air conditionné filait à vive allure, éclair d'argent sur la grand-route qui menait de l'aérodrome à la ville, et les voyageurs pensaient à la fiesta. La brochure préparée par des experts était débordante d'enthousiasme et de détails quant aux autres arrêts, mais restait curieusement laconique en ce qui concernait la description de cette fête d'un jour. « Dans un luxueux Super-Constellation, nous quittons maintenant les ruines inoubliables des

anciens Mayas et nous dirigeons vers Managuay, cité moderne et fabuleuse, pour voir sa fiesta fascinante et unique. » Rien de plus.

Il y eut un cri de surprise générale et les voyageurs se précipitèrent à la recherche de leurs appareils photo. Se détachant nettement sur un fond de falaise, apparaissait la cité, haute, compacte et blanche sous le soleil du désert, piquetée de multiples fenêtres qui rayonnaient comme autant de sourires accueillants dans cette campagne aride. Le car arriva aux lisières de la ville, puis s'engagea dans de larges boulevards tandis que les voyageurs ne tarissaient pas d'exclamations.

Le guide les rejoignit à l'hôtel. C'était un homme au teint coloré, vêtu d'un costume tropical impeccable et dont le seul aspect inspirait confiance. S'il n'avait pas porté l'insigne « *Voyages du Nouveau Monde* », on aurait pu le prendre pour un des touristes. Il se présenta et fit entrer le groupe.

Il y avait une douzaine de cars alignés devant l'hôtel, et pourtant il n'y avait dans le hall ni désordre ni bousculade. Tout comme le reste de la cité, l'endroit était clair, moderne, équipé d'appareils qui dispensaient un air conditionné ; tout cela donnait une impression de luxe. Par exemple, bien qu'un système de cellules photoélectriques commandât les six portes de glace, il y avait devant chacune d'elles un portier au garde-à-vous, revêtu d'une splendide livrée et dont le seul travail était d'adresser aux hôtes un sourire doux et grave.

Le guide annonça le programme. Après avoir fait leur toilette et défait leurs valises, les touristes devaient se retrouver au bar pour leur cocktail d'accueil. Ensuite, il y aurait une promenade dans la ville.

Les rues étaient décorées ; des banderoles et des mirlitons flottaient aux réverbères et de brillantes bannières rejoignaient les maisons de chaque côté des larges avenues. Sur les trottoirs, se pressait une foule d'hommes et de femmes élégamment vêtus ; et de nombreux groupes de touristes suivaient leurs guides. Bob et Betty Griffin en furent frappés et on leur expliqua que la fiesta était au programme de presque tous les circuits touristiques. Il y avait de l'attente dans l'air.

Les Griffin suivirent leur groupe ; ils étaient en train de regarder une vitrine, la main dans la main, quand un mendiant, jusque-là dissimulé dans l'ombre d'un porche, sortit et mit la main sur l'épaule de Bob. Sans soupçons, il se retourna et recula d'horreur devant l'apparition qui avait surgi devant lui : un nain bossu au visage ridé s'accrochait à lui et tendait en même temps une main déformée pour avoir une aumône. Hâtivement, Bob sortit son portefeuille et donna au mendiant le premier billet qui lui tomba sous la main. Le bossu le regarda et remercia d'un signe de tête silen-

cieux, puis il regagna sa retraite. Les Griffin, secoués, se dépêchèrent de rejoindre leur groupe.

Le guide ne manifesta aucune surprise. « Vous lui avez donné quelque chose ? » demanda-t-il calmement.

— « Cinq dollars, je crois, il était si... »

Mais le guide sourit et hocha la tête d'un air désapprobateur. « Non, non, » murmura-t-il.

— « Nous avons été pris de court... »

— « A ce compte-là, bientôt vous n'aurez plus rien, » dit le guide. Et, ouvrant son porte-documents, il se mit à distribuer des piles de pièces de monnaie. « C'est compris dans les frais du voyage, » dit-il pour les rassurer.

— « Ces mendiants, » dit Betty, « il y en a donc tant que ça ? »

— « Nous en avons notre part, bien sûr, mais naturellement, il y a ceux qui viennent de partout pour la fiesta. »

— « Mais on ne peut pas empêcher ça ? » demanda Bob. « Faire voter une loi ou quelque chose de ce genre ?... »

Une fois de plus le guide eut un sourire tolérant. « Mais c'est leur fête, vous ne le saviez pas ? »

Le groupe s'était rassemblé autour de lui et chacun se balançait d'un pied sur l'autre, mal à l'aise.

— « Une fête pour les bossus ? » demanda Betty incrédule.

— « Non, pas seulement pour les bossus, pour tous : les boiteux, les aveugles, les sourds, les lépreux, les paraplégiques. Pour tous les infirmes et les estropiés. Tous les ans ils viennent ici, tant que cela leur est encore possible. Ils ne manqueraient pas ça pour tout l'or du monde, c'est la Ville de Managuay qui les invite. »

— « Diable, » dit Bob Griffin, « c'est plutôt gentil ! »

— « C'est bien le moins que nous puissions faire. »

Maintenant qu'ils savaient, ils voyaient des mendiants partout. En regardant attentivement, on remarquait les cols et les manchettes élimés, les reprises, les tissus usés à la corde. Il était tard, et ils restaient dans l'ombre, mais bientôt les touristes s'habituèrent à l'obscurité et les remarquèrent dans les coins, dans les entrées, dans des niches dissimulées ; assis tranquillement sur les bancs des parcs ; se perdant dans les ombres çà et là, recroquevillés dans les coins reculés de rues animées. Et maintenant aussi, ils voyaient les béquilles cachées dans l'herbe, les manches et les jambes de pantalon vides, les visages sans yeux, sans nez, à demi dissimulés dans l'ombre de chapeaux à larges bords.

— « Dites, » fit Bob, « ils ne me font guère l'effet d'être en train de s'amuser. »

Le guide jeta un rapide regard à un paraplégique qui se traînait lamentablement. « Naturellement, la fête ne commence officiellement que demain. Pour le moment, ils s'occupent du programme

et des finances. Vous savez, » reprit-il d'un ton de confidence, « à leur manière, ils s'amusent. »

— « Et cela ne vous ennuie pas, vous les gens normaux ? »

— « Non, nous y sommes habitués. Et après tout, ce n'est qu'un jour par an. »

— « Pourtant, » dit Betty, « ce doit être usant pour les nerfs. »

— « Naturellement, il y a des objections, » admit le guide, « mais franchement, si nous essayions de supprimer ça, la Chambre de Commerce ferait du beau ! Vous rendez-vous compte du brassage d'argent que cela représente ? » dit-il en désignant d'un geste large les rues où se bousculait la foule.

— « Mais quand même, je trouve que c'est drôlement bien que votre ville fasse une chose pareille. »

— « Peut-être, » reconnut le guide, « mais il est rare que nous considérions la chose sous cet angle. »

Au cours des semaines précédentes, les Griffin avaient acquis la réputation d'être les aventuriers du groupe, car ils allaient souvent se promener seuls, parfois pour une soirée entière. Et maintenant cette réputation était en jeu. Malgré l'atmosphère insolite qui régnait ce soir-là, ils demandèrent et obtinrent la permission de quitter le groupe pour explorer la ville seuls, et s'en allèrent, conscient du tacite respect dont les autres les gratifiaient.

De minute en minute, la foule se faisait plus dense. Des déchets d'humanité glissaient silencieusement dans les rues comme des spectres, surgissaient de leurs cachettes. Quand l'obscurité eut envahi la ville, les larges avenues étaient grouillantes de monde. Ils se déplaçaient lentement, timidement, presque silencieusement, traînant les pieds sans bruit, ou avançant en hésitant, tâtant le sol de leur canne. Les parcs étaient pleins, tous les bancs étaient pris, et nombreux étaient ceux qui restaient patiemment accroupis sur le sol, ou affalés le long des riantes promenades comme de vieux haillons dont on ne veut plus ; d'autres étaient humblement appuyés contre les murs ou les brillantes vitrines. Et partout des touristes, leur appareil photographique fixé sur le ventre comme un troisième œil, suivaient leur guide en devisant bruyamment.

Bob et Betty erraient au hasard et essayaient de ressentir l'esprit de la fête, mais cet esprit les fuyait et ils se sentaient mal à l'aise et avaient l'impression de n'être pas à leur place. Les mendiants silencieux tendaient vers eux leurs mains, ou, s'ils n'avaient pas de mains, désignaient d'un regard grave leur casquette sur le sol. A tous, les Griffin donnaient une pièce. Aucun ne leur dit merci. Déconcertés mais tenaces, ils continuaient à distribuer leurs pièces ; ils donnèrent les deux dernières à un couple à l'aspect frappant, même au milieu de cet étrange congrès.

La fille avait l'âge de Betty ; elle était délicate et fine, son visage

était un exquis camée d'une période décadente. Elle avait la peau translucide, presque opalescente ; sa beauté spectrale était rehaussée par des cheveux qui avaient sans doute été brillants, mais avaient maintenant les tons d'or terni des bijoux anciens et des dorures fanées de cadres rococo. Le garçon qui l'accompagnait était son frère ; il avait peut-être un ou deux ans de moins, et avait le même petit visage sans âge aux traits délicats ; ses cheveux étaient prématurément blanchis.

Ils étaient assis au bord d'une nappe de lumière venant d'un réverbère ; quand Bob et Betty s'approchèrent, la fille tendit vers eux une sorte de patte de crabe ratatinée et violette que terminaient deux doigts palmés. Son autre manche était vide. Les Griffin avaient vu bien pire, pendant leur courte promenade, pourtant ils sursautèrent instinctivement. Betty ne put supporter de mettre la pièce dans la main déformée et la laissa tomber dans la paume ouverte, mais elle alla rouler sur le sol. Bob savait que s'il la ramassait, il lui faudrait la mettre dans cette main dont la vue était insoutenable, mais alors qu'ils étaient encore en train d'hésiter, la fille ramassa la pièce. C'était leur chance de s'échapper, pourtant ils restaient là, cloués au sol. La fille se releva et s'assit à côté de son frère, mais Bob et Betty étaient toujours là, comme s'ils espéraient trouver quelque chose à dire. La fille fit un geste imperceptible pour leur désigner son frère, et Bob, hâtivement, sortit sa dernière pièce, la posant cette fois sur le sol. Le garçon n'eut pas un regard pour eux et, au même instant, Bob et Betty, examinant le couple plus attentivement, échangèrent un coup d'œil dérouté et surpris. Bien que le garçon eût les mêmes difformités que sa sœur, il tenait sous son bras unique un violon. Dans la lumière que reflétait le ciment blanc de la rue, le bois prenait des tons chauds. Bob voulut poser une question mais, à ce moment, la fille leva vers lui son visage. Il ne put supporter son calme regard, regard sans fond, dénué de toute crainte comme de toute chaleur. Il essaya ; mais il lui fut impossible de soutenir l'éclat immobile et glacé des yeux sombres et il fut incapable de formuler sa question.

Ils froissèrent ostensiblement le papier rouge qui avait enveloppé leurs pièces pour que les mendiants des alentours se rendent compte qu'ils n'en avaient plus, et ils s'éloignèrent, mal à l'aise, silencieux, essayant d'éviter les mains qui se tendaient vers eux.

— « Il faut admettre que c'est quand même autre chose ; c'est une expérience de toute façon, » dit Bob rompant le silence.

— « Je suis sûr qu'on peut trouver là des quantités d'histoires profondément humaines, » déclara Betty qui avait fait de la sociologie. « S'ils parlaient, nous entendrions des histoires vraiment authentiques. »

Mais une idée nouvelle venait de frapper Bob. « Je me demande

bien où ils veulent en venir, » dit-il légèrement. « Ce jeune garçon avec son violon... ce violon qui ne peut lui servir à rien. »

— « Oui.. »

— « Je veux dire, ils pourraient le vendre. Je n'y connais rien en violons, mais il doit bien valoir quelque chose. »

— « Sûrement, et ils pourraient acheter des bras artificiels et retrouver une place dans la société. Les bras artificiels marchent très bien. Je me souviens d'avoir lu ça quelque part. »

Un groupe de mendiants, boitant à qui mieux mieux, s'approchait d'eux, les mains tendues, et Bob ne répondit pas. Il savait qu'il n'avait plus rien à donner et avait vaguement peur de provoquer la colère des mendiants. Il serra la main de Betty et ils s'éloignèrent d'un pas rapide vers leur hôtel, soulagés de fuir la compagnie des estropiés et de retourner à la civilisation. En racontant leur expérience, ils avaient l'impression d'être des hardis aventuriers, presque des pionniers. Ils dînèrent puis allèrent écouter un concert au théâtre de l'hôtel, et plus tard, détendus, allèrent se coucher. Ils consultèrent leur manuel et firent l'amour d'une nouvelle manière, utilisant une des positions recommandées.

La fiesta commença par une brillante parade et les Griffin rejoignirent leur groupe sous la véranda de l'hôtel. En dessous d'eux la foule surgissait, ponctuée de gais drapeaux. Ils entendaient constamment le bruit étouffé d'une multitude impatiente, rompu de temps à autre par les fracas retentissants d'une fanfare, ou le son aigrelet et comique d'une flûte.

De leur position avantageuse, le groupe des Griffin fut le premier à remarquer l'arrivée de la parade ; ils virent tout d'abord le reflet des cuivres de la fanfare à l'avant-garde. Tous les yeux scrutaient la rue. Enfin quelques notes leur parvinrent, puis une phrase musicale portée par la brise, puis enfin un bruit continu s'enflant de plus en plus et devenant de plus en plus distinct. Mais bientôt les assistants s'aperçurent que cela n'avait rien de musical. C'était une assourdissante cacophonie, une anarchie de bruits rauques. Des centaines de groupes tournèrent des milliers de visages stupéfaits vers leurs guides qui expliquèrent que les musiciens de la fanfare étaient les sourds. Les touristes avaient des quantités de questions à poser mais l'arrivée des cuivres les empêcha de les formuler. Ils passaient, marchant lentement et avec précision, inconscients du bruit qu'ils faisaient. Ils avaient de superbes uniformes bleu et or et leur chef marchait fièrement, maniant son bâton noueux comme une baguette de chef d'orchestre avec une habileté consommée ; sous ses injonctions, le groupe formait des figures compliquées. Rang après rang, ils passaient devant l'hôtel, et quand enfin le dernier eut disparu en bas de la rue, laissant der-

rière lui un relent du tumulte, les touristes se regardèrent perplexes.

— « Je n'y comprends rien, » dit Bob Griffin à Betty. « De qui se moque-t-on ici ? »

Mais elle n'eut pas le temps de répondre. Il y eut une vague de rires en bas sur le boulevard et le guide, se tournant de ce côté-là, s'écria le doigt tendu :

— « Les voilà, voilà les clowns ! »

Cillant des yeux sous le soleil, ils virent un grand nombre d'objets rebondissant le long du boulevard à une vitesse prodigieuse, rattrapant la fanfare rapidement, puis revenant sur leurs pas en des bons insensés.

Les clowns étaient des culs-de-jattes, dans des sacs de pommes de terre peints de couleurs voyantes, et sur lesquels étaient adaptés de puissants ressorts. Une fois démarrés, ils pouvaient continuer indéfiniment en utilisant les muscles du dos, du ventre et du cou. La foule regardait le spectacle avec des yeux fascinés. Comme de gros pantins de caoutchouc coloré, ils sautaient plus haut que les toits, retombaient bruyamment sur le sol pour rebondir plus haut encore ; ou bien, par une trajectoire plus aplatie, ils couvraient de grandes distances en quelques bonds. Si l'un d'eux, aveuglé par l'enthousiasme, tombait au milieu de la foule, deux hommes s'emparaient de lui, le lançaient en l'air, et il se mettait à sauter et à rebondir de lui-même le plus joyeusement du monde. Une fois, juste devant Bob et Betty, l'un d'eux perdit un ressort alors qu'il se trouvait très haut au-dessus du sol. Il s'écrasa par terre avec un bruit mou et resta inerte. Un agent de police le retira du chemin, car les danseurs arrivaient.

La foule avait été trop occupée à regarder les clowns pour remarquer l'arrivée des danseurs, et maintenant ils étaient là par milliers. L'avenue tout entière grouillait de monde ; aussi loin que la vue pouvait porter, ce n'était qu'un fleuve de couleurs chatoyantes. C'était un incroyable spectacle que celui de ces boiteux, de ces unijambistes, de ces pieds-bots qui marchaient fièrement, vêtus d'extravagants costumes régionaux, collants de danseurs, costumes de théâtre, chemises à carreaux. Détendus et libres de tout souci, ils dansaient au son de minables orchestres faits de bric et de broc, marchant au milieu d'eux, ou bien suivaient le rythme de musiciens isolés qui jouaient d'étranges airs exotiques. Ils étaient pleins de gaîté et d'exubérance, sautant, gambadant sur un pied, plantant une béquille dans le sol et pirouettant tout autour, dansant des tarantelles échevelées, des arabesques sans grâce et des pavanes trébuchantes. Mais la foule, elle, n'entendait que la cacophonie de bruits et de rythmes divers venant de centaines de musiciens qui ne jouaient pas ensemble.

C'est alors qu'ils arrivèrent : des musiciens à qui il manquait

des doigts jouaient de la flûte, un joueur de cornemuse qui n'avait plus de mains produisait des sons aigres tandis que deux pieds-bots en kilt faisaient leur numéro de danse écossaise.

De temps à autre, les danseurs choisissaient un spectateur et l'entraînaient dans la cohue, l'obligeant à se mêler aux danses tandis que la foule applaudissait à tout rompre. On faisait cercle autour du nouvel arrivant pour qu'il pût faire montre de son habileté, mais il était rare que le touriste pût maintenir le rythme incongru et abrutissant. Rouge et suant, il fendait les rangs à grand-peine pour retrouver son groupe au milieu des rires, épuisé, haletant, ne sachant s'il devait rire ou manifester son indignation.

Les danseurs tombaient souvent. Quelques-uns se remettaient sur leurs pieds sans l'aide de personne, ou s'agrippaient à une béquille ; d'autres se faisaient aider par leurs camarades ; mais le plus souvent ils restaient là où ils étaient tombés. Les touristes écoutaient avec horreur le guide leur raconter que beaucoup trouvaient la mort au cours de la danse, parce que, dans leur excitation, ils avaient présumé de leurs forces. A la fin du défilé, disait le guide, la rue serait jonchée de cadavres. Il ne faudrait pas s'en alarmer.

— « C'est la chose la plus stupide dont j'aie jamais entendu parler, » dit Bob Griffin.

— « Ce n'est pas facile à comprendre, » acquiesça le guide. « Après tout, ils pourraient encore vivre des années, pourtant ils vivent ici pour jeter leurs derniers feux d'un seul coup. »

— « C'est malin ! »

— « Naturellement, » continuait le guide en souriant, « s'ils avaient un peu de bon sens, il n'y aurait pas de fiesta. »

Mais Bob Griffin était de nouveau absorbé par le spectacle.

Ils continuaient d'arriver, dansant des charlestons et des cake-walks, et des gavottes en sautillements irréguliers. Les Griffin aperçurent le frère et la sœur qui les avaient tant frappés. Lui tenait le violon et en pinçait les cordes tandis qu'elle raclait l'archet. Au rythme de leur musique, un groupe d'hommes et de femmes qui tous avaient une jambe de bois se mirent à danser un menuet. Et tout le long de la colonne, entre les rangs des danseurs, bondissaient les clowns, retombant avec précision dans des espaces pas plus grands que des paniers à linge et rebondissant par-dessus le flot mouvant des têtes.

Les danseurs s'éloignèrent et les spectateurs épuisés par le mouvement et le bruit eurent un répit. Un groupe de barbus arriva d'un pas incertain ; tous transportaient des chevalets ; certains étaient vêtus de velours côtelé. Ils portaient des verres fumés et les touristes qui commençaient à comprendre n'eurent pas besoin de leur guide pour voir que ceux qui défilaient étaient des peintres et qu'ils étaient aveugles.

Une autre fanfare suivait et, derrière, un régiment de paraplégiques béquillants habillés en athlètes. Puis il y eut un défilé sans ordre aucun d'estropiés en costumes du XVIIIe et du XIXe. Ce sont les lépreux et les bossus, disait le guide ; mais les Griffin durent regarder attentivement pour remarquer les traits ravagés sous les coiffures extravagantes et les hauts-de-formes. Les corps tordus étaient dissimulés sous des robes luxueuses ou des capes flottantes. Ils passèrent lentement. La parade était finie. Quelques monstres isolés suivaient de loin péniblement. Un clown épuisé se traînait lamentablement le long du boulevard. Un camion vint pour ramasser les morts.

Les Griffin et leur groupe retournèrent à leur hôtel, en proie à cette vague impression de vertige qui suit toujours ce genre d'amusement quand les rues sont redevenues silencieuses. Après le petit déjeuner, le programme proposait une visite à la place principale de la ville où les artistes avaient installé leurs chevalets.

L'artiste assigné au groupe des Griffin était un homme grand au dos voûté, aux cheveux blancs flottants ; en le regardant travailler, Bob et Betty échangèrent des sourires complices, mais bientôt ils réalisèrent que point n'était besoin de se cacher. Le peintre se prenait très au sérieux ; il passait les mains sur le visage de son sujet avant de se mettre au travail et prenait de la peinture sur une palette où s'étalaient des couleurs qu'il ne verrait jamais ; puis il tendait en avant à la verticale le manche de son pinceau pour respecter les proportions. Le résultat, naturellement, était un embrouillamini de coups de pinceaux où on reconnaissait rarement qu'il pût s'agir d'un visage.

Les touristes, pour la plupart, entrèrent tout de suite dans le jeu ; certains allèrent jusqu'à assurer au peintre qu'il avait très bien rendu la ressemblance. Cependant un touriste gros et gras qui aimait persifler dit à l'artiste que son portrait (un cercle aplati orné de taches jaunes) ne lui ressemblait pas du tout.

Le peintre se redressa de toute sa taille, jeta ses pinceaux sur le sol et dit avec hauteur : « Il se trouve que c'est ainsi que moi je vous vois, monsieur. Si c'est de la ressemblance que vous voulez, allez donc chez le photographe. »

Décontenancé, le gros touriste se mit à bégayer mais les autres lui sourirent pour le rassurer. Sûr d'avoir battu son adversaire, l'artiste essaya de retrouver son pinceau, mais celui-ci avait roulé hors d'atteinte. Bob Griffin le ramassa et le lui mit dans la main ; l'artiste ne daigna pas lui octroyer un merci.

Quand ce fut le tour de Bob Griffin, il pensa soudain à s'enquérir du prix du portrait, et là encore le susceptible artiste piqua une colère.

— « Vous ne pourriez pas payer sa valeur, aussi considérez-le comme un cadeau, un souvenir de la fête. »

Bob Griffin et les autres se tournèrent vers le guide, stupéfaits ; ils n'avaient pas l'habitude de recevoir des choses qu'ils n'avaient pas payées. Le guide leur fit un clin d'œil et, d'un geste discret, désigna une casquette sur le sol près du chevalet ; maintenant qu'elle leur avait été désignée, les touristes ne pouvaient pas ne pas la voir tant elle était en évidence. Le guide, en un chuchotement à peine perceptible, expliqua alors que de petits artifices de ce genre permettaient à l'artiste de garder sa dignité.

Quand les portraits furent finis, ils retournèrent à l'hôtel pour déjeuner et, après cette matinée épuisante, la sieste mentionnée sur le programme fut accueillie avec plaisir. Mais à deux heures on les réveilla. Le car était prêt à les conduire à Managuay Field pour la grande Rencontre des Paraplégiques, qui était la principale attraction de l'après-midi.

On traita les touristes avec des égards exceptionnels. Cinq records furent battus ; c'était une performance magnifique, disait le guide très excité.

Il se mit ensuite à expliquer que la fiesta n'avait cessé de perdre de l'éclat au cours de ces dernières années. Certes les rues étaient encore grouillantes de monde et la parade était encore un événement des plus impressionnants, mais ceux qui prenaient part aux réjouissances étaient de moins en moins nombreux. De plus, ils n'avaient pas le tonus de leurs prédécesseurs. Autrefois, par exemple, une toute petite camionnette était suffisante pour ramasser les victimes de la parade ; maintenant, il fallait un gros camion et il était obligé de faire plusieurs voyages. Naturellement c'était à la Rencontre qu'on pouvait le mieux prendre conscience de cette baisse générale. Au cours de ces dernières années, on n'avait pas approché les anciens records et encore moins s'agissait-il de les dépasser. Pourtant, ici, en une journée, cinq étaient tombés. C'est en vain que le guide essayait d'en trouver la raison. A la fin, tous furent d'accord pour constater que les résultats de la journée n'indiquaient en rien une orientation nouvelle car, malgré les efforts héroïques des vainqueurs, les brancardiers avaient eu un travail épuisant.

Les Griffin n'ignoraient pas qu'ils avaient assisté à un spectacle unique ; pourtant, en toute honnêteté, ils ne ressentaient aucun enthousiasme. Ils ne pouvaient prendre plaisir à voir un saut de deux mètres ou un trajet de cent mètres couvert par bonds en moins d'une minute ; et ils étaient déroutés par les autres touristes, plus âgés, qui semblaient prendre un réel plaisir à regarder la compétition de l'après-midi. Bien que la fiesta pût être considérée comme agréable, à un certain point de vue, les Griffin ne

pouvaient s'empêcher de penser que cela représentait un énorme gaspillage d'efforts sinon une pure absurdité. Il leur vint même à l'esprit qu'il s'agissait peut-être d'une mystification. Mais il était invraisemblable que l'organisation des Voyages du Nouveau Monde pût songer à exploiter ses clients.

Le dîner les mit de meilleure humeur. Pourtant la soirée promettait de ressembler beaucoup au reste : on annonçait le Bal des Bossus et des Lépreux au vieux Ritz. Ils se demandèrent s'ils allaient y aller ou non, mais comme aucun autre divertissement n'était mentionné sur le programme, ils n'avaient pas le choix.

Le Ritz avait été autrefois le plus grand hôtel de Managuay, mais il était maintenant démodé et délabré, jusque dans les vestiges des chromes et des glaces sur la façade du boulevard. Fait étrange, disait le guide, de nombreux hôtels parmi les plus modernes avaient offert leurs locaux confortables et avaient essuyé un refus. Rien n'était plus fastidieux que de se rendre à la vieille ville, mais il fallait bien reconnaître, continuait-il, que dans le baroque de la grande salle de bal, les costumes recherchés des danseurs ne semblaient plus aussi ridicules.

L'éclairage au gaz jetait une brume verte sur la façade écaillée du vieux Ritz, cachant les dégâts que la lumière du jour faisait brutalement apparaître. A l'intérieur, des bougies aux appliques et dans d'énormes chandeliers dispensaient une lumière douce et palpitante, donnant un éclat nouveau au somptueux tapis mité, aux panneaux du mur délicatement travaillés et que dévorait l'humidité, aux fins brocarts fanés des draperies autrefois célèbres pour leur beauté. Quelque peu subjugués par cette splendeur sur son déclin, les Griffin et leur groupe montèrent l'escalier de marbre et s'installèrent sur le balcon en fer à cheval qui donnait sur la salle de bal. Là aussi il y avait des chandelles et le bal était déjà commencé. Imprécis sous la faible clarté, les danseurs qui s'agitaient en faisant mille grâces étaient fins et élégants dans leurs costumes de soirée désuets, mais les touristes savaient qu'une perruque pouvait cacher une oreille manquante, une cape dissimuler un dos bossu et un masque de théâtre recouvrir quelque horreur inconnue. Pourtant, ils dansaient avec brio et ceux qui avaient le plein usage de leurs membres suivaient avec beaucoup de grâce les gémissements des instruments à cordes et le martellement du clavecin. Sur le podium, l'orchestre jouait tantôt une valse de Strauss tantôt un menuet de Mozart, et les musiciens mutilés réussissaient presque à créer l'harmonie. Le frère et la sœur étaient là avec leur violon, et au moment où les touristes regardaient, un homme masqué, très mince dans son costume noir, vint inviter la jeune fille à danser. Les musiciens se consultèrent, et elle quitta le podium tout de suite après pour glisser sur la piste dans les bras de son dan-

seur, si légère qu'elle semblait à peine toucher le sol. Sa robe opaline, aussi transparente que sa peau, flottait autour de son corps incroyablement mince et aérien ; elle semblait à peine humaine ; on aurait dit une statuette de verre, animée pour un temps d'un souffle de vie. Les Griffin ne pouvaient détacher les yeux de la petite main ratatinée posée sur l'épaule de l'homme.

La musique s'arrêta et les danseurs se dirigèrent vers des tables chargées d'argenterie et de cristaux étincelants ; des serveurs en livrée ouvraient les bouteilles de champagne et les bouchons retombaient en pluie sur le balcon (d'où on les renvoyait comme des balles). Il y avait du caviar, des pâtés exotiques, des plats de grives fumées, des truffes, des gâteaux aux graines de lotus, et des quantités considérables de bonbons et de gâteaux minuscules. Les verres étaient de cristal très fin ; les danseurs les lançaient contre les murs et des pluies de diamants étincelants retombaient.

La musique reprit et les danseurs se remirent à tourner, si vite maintenant qu'il devenait impossible de distinguer leurs difformités. Mais cela ne devait pas être sans dommages, car de nombreux danseurs s'écroulèrent, toute leur factice élégance disparue, comme des marionnettes de tissu brillant dont on aurait brutalement coupé les ficelles. Des garçons aux costumes chamarrés vinrent retirer les corps immobiles de la piste. Le guide expliqua qu'un camion attendait exprès à la porte de service.

Bob Griffin se tourna vers Betty.

— « Tu sais, » dit-il, « le guide avait raison, ils s'amusent vraiment. »

— « Je trouve que c'est merveilleux, » dit Betty. « On dirait la fête de promotion l'année des derniers concours. »

— « J'ai une idée, ma chérie, » reprit Bob, tapotant le rebord de la balustrade d'un doigt nerveux, « si on y allait, les autres seraient soufflés. Juste une danse, on pourrait prendre une photo... » termina-t-il la voix vibrante d'excitation.

— « Descendre sur la piste ?... » demanda Betty incrédule.

— « Oui, pourquoi pas ? » dit-il sans conviction.

— « Pourquoi pas ? Mais parce que ça doit être contagieux. »

— « Si c'est contagieux en bas, ça l'est ici aussi. Crois-tu donc que l'agence nous aurait laissé venir ici si c'était dangereux ? »

— « Bob, mon chéri, vraiment, je me demande... »

— « Pense un peu à la photo que ça fera. »

— « De toute façon, ce doit être défendu. »

— « Mais tu n'es plus une enfant, » dit-il avec espoir.

— « Si tu y vas, j'irai aussi. »

— « Très bien, je vais demander au guide. »

Celui-ci prit mal la chose.

— « Jamais personne n'a fait ça, » dit-il.

— « Oh ! » murmura Betty, attendant des explications supplémentaires. Autour d'eux, les autres touristes les regardaient sans même songer à dissimuler leur admiration.

— « Mais ce n'est pas défendu, » poursuivit Bob.

— « Non, il n'y a pas de lois, mais... »

— « Mais quoi ?... »

— « Ça ne leur plaira peut-être pas à eux. »

— « Un couple de plus ? »

— « Oui, bien sûr, mais c'est tout de même leur fête. »

— « Si ça ne leur plaît pas, ils n'auront qu'à nous ficher dehors, » dit Bob, adressant un sourire au guide et prenant sa femme par la main.

Le guide les retint.

— « Il est bien entendu que si quelque chose arrivait... enfin... La Compagnie ne se considérerait pas comme responsable. »

— « Viens vite, ma chérie. »

Sans un regard en arrière, ils quittèrent le balcon et descendirent l'escalier. Les touristes se penchèrent au-dessus de la balustrade pour les regarder.

Leurs silhouettes se détachaient nettement sur les costumes de soirée désuets, Bob avec son pantalon et sa veste d'un bleu indéterminé et ses chaussures à semelles de crêpe, Betty en jupe vert vif et corsage en nylon imprimé de têtes de chiens. Les danseurs ne firent absolument pas attention à eux ; ils continuaient à tourner et les Griffin suivaient le rythme tant bien que mal, un peu effrayés de la proximité de ces épaves tourbillonnantes dont ils ne voyaient que trop les infirmités maintenant qu'ils se trouvaient tout près.

Mais tous les yeux étaient sur eux et l'orchestre entama joyeusement une valse. Les Griffin se mirent à suivre le rythme, raides et inexpérimentés. Les autres danseurs les surclassaient de loin, mais ils n'étaient pas le moins du monde embarrassés et firent un signe de tête à la pâle jeune fille toujours dans les bras de l'homme masqué.

L'orchestre se mit alors à jouer un air inconnu ; les Griffin, voyant que des groupes de huit se formaient, allèrent en rejoindre un et firent de leur mieux pour suivre les pas et les figures compliquées de farandoles et de révérences. Ils ne rompirent le rythme que deux fois, et Bob, à un moment opportun, jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et constata qu'on les regardait du balcon avec une admiration des plus manifestes.

Leur exemple avait sans doute fait impression sur les jeunes spectateurs, car, lorsque commença la valse suivante, trois couples en costumes modernes avaient rejoint les Griffin sur la piste. A la fin de la danse, il y en avait une douzaine ; vingt minutes plus tard,

il y avait autant de touristes que de danseurs en costumes de style.

La piste, maintenant, grouillait de monde, et l'exiguïté de l'espace n'était pas sans nuire au style des lépreux et des bossus. Les Griffin n'étaient pas mécontents ; ils avaient maintenant l'impression que les danseurs n'avaient fait étalage de leur habileté que lorsqu'ils étaient seuls à prendre une part active à la fête.

Bientôt, les touristes plus âgés arrivèrent et il y avait tant de monde que les farandoles et les menuets étaient désormais impraticables. Les vieux costumes ressortaient sur un fond de costumes modernes et de robes imprimées. L'orchestre tenta de jouer une valse, mais cela se révéla impossible également, et pendant quelques minutes, la foule piétina sur le plancher.

Le balcon était vide.

Un touriste suggéra un fox-trot au chef d'orchestre. Il n'avait jamais entendu parler d'une telle danse. Complaisamment, le touriste siffla deux ou trois mesures typiques et, après quelques essais, l'orchestre se mit à jouer, de manière acceptable. Les danseurs en costumes qui n'avaient pas eu la sagesse de gagner les côtés se trouvaient emmurés dans la foule ; Bob et Betty virent de nouveau la jeune fille avec son partenaire masqué. La jeune fille regarda Bob. Tout d'abord, il crut voir de la colère dans ses yeux, mais ce n'était que de l'horreur. Comme ils ne savaient pas cette danse-là, ils piétinaient lamentablement, se laissant entraîner par les autres danseurs.

Mais les touristes se sentaient chez eux maintenant ; formant un bloc solide, ils dansaient au son de cette musique qui leur était familière.

Traduit par Christine Renard.
Titre original : The fiesta at Managuay.

En raison de la fermeture annuelle de nos bureaux, nous prions nos abonnés et correspondants de bien vouloir éviter de nous écrire pendant la période du mois d'août. En effet, nous ne serions pas en mesure de leur répondre.

Ici, on désintègre !

Arthur Machen

Le grand dieu Pan

« Parmi les créateurs (...) de la terreur cosmique élevée à son plus haut degré artistique, bien peu, s'il s'en trouve, peuvent espérer égaler le versatile Arthur Machen, auteur d'une douzaine de récits (...) où les éléments de l'horreur secrète et la terreur couvante atteignent une acuité réaliste et une qualité quasi incomparable. »

En écrivant ces lignes, Lovecraft saluait son maître. Il a beaucoup emprunté à Machen, à commencer par l'idée du culte secret et innommable, aux multiples adeptes s'ignorant mutuellement, et aussi ces « récapitulations », ces instants où la forme humaine vacille, se perd et descend vers les manifestations les plus primitives de la vie :

« Cette face noircie, cette forme transformée sur le lit, fondant et passant à vos yeux de la femme à l'homme, de l'homme à la bête, et de la bête à pis que la bête. » (p. 205)

Chez le maître, comme chez le disciple, l'inquiétude naît d'une suspension, ou d'une défaite, des lois fixées par la nature ; c'est l'assaut du chaos, des démons de l'espace insondable, l'approche d'êtres intelligents vivant sur un autre plan.

Mais si le disciple l'emporte par l'ampleur des visions, la cohérence de son effrayante mythologie, enserrant la Terre d'un réseau d'entités redoutables, son maître l'écrase sur le plan purement littéraire.

D'abord, Machen avoue ouvertement ses préoccupations métaphysiques, n'essaye pas de les voiler d'un matérialisme de parade ; ce qui l'occupe, c'est le Mal, son cheminement dans les âmes et les esprits. A l'horreur physique, au dégoût né des caricatures humaines, il oppose une inquiétude purement spirituelle, car les drames qu'il évoque, bien que plus étroits, plus feutrés, nous concernent tous. Et prennent bien plus de résonances en 1964 qu'en 1894 à la sortie de l'ouvrage. Son but est de montrer comment, chez certains, l'homme meurt dans l'intelligence, et laisse à sa place l'éveil des instincts de la brute.

Et surtout, Machen manie en maître l'art de la suggestion. Il sait combien il est nécessaire de laisser le lecteur prolonger l'horreur, compléter ce qui se devine au reflet surpris sur un visage, à travers une phrase inachevée. Lovecraft, plus naïf, nous dévoile ses monstres, les braque en pleine lumière, en décrit les lignes nettes, et par ce réalisme dépouille de leur aura maléfique ceux qui « murmuraient dans les ténèbres ».

Dans **Le grand dieu Pan**, les créatures venues des profondeurs insondables de l'espace et du temps cosmiques sont toujours présentes, mais voilées, tapies dans l'ombre. Pas une seule fois Hélène Vaughan (1) ne

(1) Vu les dates, Hélène Vaughan pourrait bien être inspirée de la Diana Vaughan de Léo Taxil, la grande prêtresse luciférienne que l'on cherchait d'Amérique en Europe.

nous est présentée objectivement, nous ne la devinons qu'à travers de multiples récits, par le reflet qu'elle laisse sur un visage, par tous ceux qu'elle a approchés et dont elle a dévié, tordu, empoisonné l'esprit. Procédé dont Borges, grand lecteur de Machen, se souviendra quand il écrira **L'approche du caché**, qui n'est qu'un **Dieu Pan** inversé.

Hélène Vaughan est l'incarnation humaine du mal, et ceux qu'elle entraîne à sa suite ne furent point frappés au hasard. Tous furent attirés, fascinés, envoûtés par ce qu'ils devinèrent en la voyant, et vont se pencher sur le gouffre lucidement, les yeux ouverts, aspirant à le fuir et à s'y perdre.

D'où, de quelle présence est-il question, pour qu'ainsi une présence, une parole, un regard, suffisent à étouffer la raison et réveiller les instincts les plus vils ?

Cette présence est celle du Grand Pan, évoqué dès les premières lignes, mais sans l'appareil du fantastique classique ou moderne. Machen joue pleinement le jeu du rationalisme, au moins d'apparence. A peine si, de loin en loin, au travers des divers récits, nous devinons l'intrusion d'une entité ; tout se joue dans le mystère des âmes.

Le point de départ est des plus positifs. Pour le docteur Raymond, nous vivons dans le monde des apparences, le monde sensible se trouve au-delà, mais nos sens infirmes nous rendent inaptes à l'appréhender ; à peine si quelques-uns peuvent en deviner l'existence. Pour forcer cette barrière, sonder ce qui se trouve derrière le voile, il n'est nul besoin de magie ; l'homme n'utilise pas pleinement les possibilités de son cerveau, il en laisse en friche la presque totalité. Aussi les évocations au centre de pentacles et de fumigations enivrantes seront remplacées par le billard du chirurgien. Une petite incision cervicale et cette jeune femme pourra contempler le réel. Elle en devient folle, car elle découvre le visage de la grande puissance cosmique, l'image de la nature purement matérielle et bestiale. Et sa fille Hélène participera de ce reflet, jusqu'au moment où, sa forme humaine disparaissant, le Grand Pan apparaîtra aux yeux d'un des narrateurs.

Avant Borges, Bromfield se souviendra de cette trame dans **Miss Annie Spragg...** Borges, Bromfield, Lovecraft, tous trois ont plus ou moins ressenti l'influence de cet auteur quasi-inconnu en France, car, bien que **Le grand dieu Pan** soit sorti voici près de **40** ans, nul éditeur ne s'est intéressé au reste de cette œuvre étrange.

Jacques VAN HERP

Le grand dieu Pan par Arthur Machen : Emile-Paul (réimpression).

Mary Shelley

Frankenstein

Je crois bien que sans le **Frankenstein** cinématographique de James Whale (1931), sans aussi la dizaine de films qui l'ont suivi en se réclamant de ce nom fameux, je crois bien, dis-je, qu'on ne connaîtrait guère l'œuvre de Mary Shelley. Au fait, la connaît-on vraiment autrement que de titre ? Je n'en suis pas sûr. Et l'on sait de reste que l'on continue généralement de prendre le nom de Frankenstein, qui ne fut que le créateur du célèbre monstre, pour celui du monstre lui-même. Pourtant, rien que depuis la traduction de G. d'Hangest parue, il y a une quarantaine d'années (à **La Renaissance du Livre**), dans une collection que dirigeait alors Pierre Mac Orlan, on ne saurait dire que les éditions de cet ouvrage aient été rares. J'en connais encore au moins trois : la pre-

mière publiée, environ 1935, aux **Editions Cosmopolites**, les deux autres, vers 1946, aux **Editions La Boétie** et aux **Editions du Rocher**. Toutes eurent en commun de finir lamentablement soldées à l'éventaire des bouquinistes.

Ce livre, dont on vient de nous donner une nouvelle et fort plaisante édition reliée, eut une bien curieuse origine. Et je ne résiste pas au plaisir de la rappeler ici. C'était à la fin du printemps de 1816 à Montalègre, non loin de Genève, sur les bords du Léman. L'orage et la pluie semblaient ne devoir jamais finir. Shelley et la jeune Mary Godwin — elle n'avait que dix-neuf ans et n'allait devenir légalement la femme du poète qu'aux tout derniers jours de la même année — Shelley et Mary s'ennuyaient ferme. Byron aussi, qui habitait à deux pas de là la villa Diodati, en compagnie de sa maîtresse du moment, Claire Clairmont — demi-sœur de Mary — d'un médecin-secrétaire, John William Polidori, et d'une petite cour d'amis. Alors, comme on s'ennuyait ferme, on se rendait visite, on passait les soirées ensemble, et l'on parlait d'abondance. On parlait du Dr. Darwin et de ses expériences. Mary était tout oreilles : « **Peut-être,** » note-t-elle dans son **Journal,** « **arriverait-on à ranimer un cadavre : le galvanisme donnait déjà des signes de cette possibilité ; peut-être réussirait-t-on à constituer les éléments d'un être, à les rassembler, et à leur communiquer la chaleur vitale.** » On lisait aussi. Certain soir, le 15 juin, où il y avait beaucoup de monde à la villa Diodati — Byron, Claire Clairmont, Shelley, Mary, Polidori et trois autres personnes — la compagnie s'enflamma pour un recueil de récits fantastiques allemands, le **Phantasmagoriana,** que l'un des assistants venait de dénicher dans une librairie genevoise. Byron en profita pour proposer à chacun de composer une histoire de fantômes ou d'horreur, à l'imitation de celles qui venaient d'être lues. Polidori bâcla l'aventure d'une dame à tête de squelette ; Shelley commença une nouvelle inspirée de son enfance, qu'il n'acheva pas ; et Byron ébaucha — croit-on — ce fameux et médiocre **Vampire** à quoi Polidori, auquel on l'attribue de nos jours, travailla sûrement, et qu'il publia en 1819 en le donnant pour « **a tale, by the Right Honourable Lord Byron** ». Quant à Mary, qui fut bien la seule à prendre la chose au sérieux, elle s'attaqua bravement à une œuvre de **longue haleine. Et ce fut ainsi que** — s'inspirant à la fois des récits du **Phantasmagoriana** et de ce qu'elle avait entendu dire des expériences du Dr. Darwin — elle écrivit **Frankenstein ou le Prométhée moderne.** Le livre parut à Londres en 1818 et connut immédiatement le succès. Walter Scott le prisait fort. Mais Byron était plus réservé, qui écrivait à son éditeur Murray : « **Il me semble que c'est là de l'excellent ouvrage pour une jeune personne de dix-neuf ans...** »

On connaît le thème de ce roman ; on le connaît surtout par le truchement du cinéma, encore que celui-ci ne l'ait suivi que dans ses grandes lignes. On sait que l'étudiant Frankenstein, poussé par le démon de la connaissance, entreprend de « construire » un être semblable à l'homme et pareillement doué de vie. On sait aussi comment il opère : « **La salle de dissection et les abattoirs,** » dit-il, « **me fournirent beaucoup de matériaux dont j'avais besoin, et j'étais souvent écœuré par ce que je devais faire.** » On sait encore que l'abominable fruit de ses abominables veilles réussit un matin à lui fausser compagnie et que ce monstre se met, dès lors, tout bonnement à tuer : d'abord inconsciemment ; ensuite pour se venger des hommes qui le fuient, insensibles qu'ils sont à ses pitoyables démonstrations d'amitié ; puis aussi pour punir son créateur de ne lui avoir point donné de compagne avec qui goûter aux délices de l'amour partagé. (Et dire, oh ! Rousseau, qu'il était né bon, le bougre !) On sait enfin qu'après une course effrénée à travers l'Europe, cela s'achève dans l'océan Glacial Arctique où Frankenstein s'éteint épuisé, après avoir vu massacrer tous ceux qui lui étaient chers — y compris sa jeune femme morte vierge au soir de ses noces ! — cependant que le monstre, s'échappant une dernière

fois, s'en va trépasser à son tour dans quelque coin perdu.

Dire de ce récit ténébreux et sanglant qu'il m'a donné la chair de poule serait exagéré : nous en avons vu bien d'autres au cours des « **grandes et belles actions guerrières** » de ces vingt-cinq dernières années. Mais que tant de noires imaginations aient pu naître de l'esprit d'une jeune personne de dix-neuf ans surprend tout de même un peu ; encore que, depuis Freud, on sache aujourd'hui à quoi rêvent les jeunes filles.

Michel Boujut a fort intelligemment préfacé ce volume et dressé, de surcroît, une filmographie frankensteinienne. Quant à la traduction — où l'on s'étonne de voir l'Aveyron, oublieux de ses Cévennes natales, prendre sa source dans les glaciers alpestres — **c'est celle** de Mme Hannah Betjeman, **déjà publiée** par les **Editions du Rocher.** Elle est honorable et « habile », au point même de nous apparaître, sans trop de dommage, amputée d'un bon tiers du texte original.

Tout compte fait, ce **Frankenstein,** à propos de qui le « prière d'insérer » évoque — c'est peut-être beaucoup — Poe, Bram Stoker, Meyrink, Wells, Lovecraft et Jean Ray, ce **Frankenstein** n'est point à dédaigner. Ce n'est pas seulement une curiosité ; il marque aussi une date non négligeable de la littérature anglaise du second rayon. On peut l'avoir dans sa bibliothèque. Et puis il est si joliment présenté...

Roland STRAGLIATI

Frankenstein par Mary Shelley : Editions Rencontre, 12 F. 30.

Fitz James O'Brien

Qu'était-ce ?

Il s'agit là d'une réédition du choix de contes de Fitz James O'Brien, publié par Henri Parisot en 1950, aux éditions Robert Marin, dans la collection « L'Envers du Miroir » (collection qui devait nous révéler Jean-Louis Bouquet). Puisque **Fiction** n'existait pas encore au moment de la parution de cet ouvrage (1), attardons-nous un moment sur la personnalité de son auteur.

Irlandais, comme son nom l'indique, il est né à Limerick, vers 1828. Il fait ses études à l'université de Dublin et part pour New York en 1851. Il collabore à divers magazines ou revues américaines pour lesquels il écrit poèmes, pièces de théâtre, articles de critique littéraire, récits, nouvelles et contes. Ces derniers lui valent la faveur des amateurs de **short stories.** 1861 : la Guerre de Sécession éclate. Il s'engage dans les rangs de l'armée nordiste. Grièvement blessé au cours d'une escarmouche, il meurt en 1869.

Quantitativement mince, son œuvre fantastique suffit à faire de lui un des plus éminents représentants américains du genre, aux côtés de Washington Irving, Nathaniel Hawthorne, Poe, Lovecraft et quelques autres... On peut facilement en juger par les sept nouvelles qui nous sont proposées ici, et dont quatre au moins sont de purs chefs d'œuvre.

« **Qu'était-ce ?** », que nos lecteurs connaissent déjà (il parut dans le numéro 81 de **Fiction**) avait été choisi par Edmond Jaloux pour figurer dans ses **Histoires de fantômes anglais,** tandis que **La chambre perdue** (publié dans **Fiction** n° 18) devait être repris dans ses **Nouvelles histoires de fantômes anglais.**

(1) Parution qui fut néanmoins signalée dans **Mystère-Magazine** (n° 37) par un article d'André Ferran intitulé **Un aventurier du rêve : Fitz-James O'Brien.**

Dans le premier de ces récits, O' Brien nous offre un des tout premiers traitements du thème de l'être invisible mais **tangible** ; dans le second, il s'agit d'une hallucination obsessionnelle très proche de celles que Guy de Maupassant s'attachera à nous décrire quelque trente ans plus tard.

Le forgeur de merveilles est trop long et quelque peu mélodramatique, mais il préfigure de façon étonnante, d'une part **Le peseur d'âmes** d'André Maurois, d'autre part tous les récits d'automates, marionnettes et poupées animées.

La lentille de diamant est un texte encore plus étonnant. Outre qu'il nous fait assister à la minutieuse préparation d'un « crime en chambre close », il contient déjà en germe le thème de l'infiniment petit, que Maurice Renard développera avec tant d'ingéniosité et de talent dans **Un homme chez les microbes. Le bohémien,** quant à lui, détient un don étrange, qui annonce directement celui des **Mains d'Anicette** de René Barjavel, ou de **La lunette d'Hans Schnaps** d'Erckmann-Chatrian.

Médée et **Le pot de tulipes** sont moins réussis, quoique situés nettement au-dessus de la production courante.

La traduction, due à Jacques Papy (le traducteur d'Ambrose Bierce et de H. P. Lovecraft) est en tous points excellente. L'ouvrage est précédé d'un très bon avant-propos du grand spécialiste qu'est Henri Parisot, et la couverture reprend l'illustration de la précédente édition : une assez quelconque gravure de Max Ernst.

Jacques SIRY

Qu'était-ce ? par Fitz-James O'Brien : Le Terrain Vague, 7 F. 50.

Les chefs d'œuvre du sourire

(anthologie)

Ce volume est le second d'une série d'anthologies éditées par l'équipe de **Planète**, la première ayant été **Les chefs d'œuvre du crime** (1) et la prochaine devant être consacrée à l'érotisme. « Copieux » et « luxueux » sont les épithètes qui viennent d'emblée à l'esprit pour le qualifier. « **70 écrivains modernes, 90 récits drôles, 200 dessins exceptionnels** », nous annonce la bande (chiffres d'ailleurs un peu au-dessus de la vérité). Le tout réparti sur 480 pages large format (17,5 x 20), avec reliure et gardes ornées de très belles maquettes de Jacques Noël. Quant au principal responsable du choix des textes, nommons-le puisqu'il devient de plus en plus le grand spécialiste en France de toute littérature allant de l'humour à l'insolite : il s'agit de Jacques Sternberg.

Et maintenant, pourquoi parler dans **Fiction** d'un tel ouvrage ? Parce que, comme on devait s'y attendre, Sternberg n'a pas manqué de saluer au passage les auteurs qu'il aime le plus, et que parmi eux on rencontre aussi bien des maîtres de l'humour noir (d'Ambrose Bierce à Roald Dahl en passant par John Collier) que des auteurs de science-fiction célèbres (Alfred Bester, Fredric Brown, Arthur Clarke, Damon Knight, C. M. Kornbluth, Arthur Porges, Robert Sheckley, etc.), ou des écrivains insolites contemporains (Boris Vian, Michel Calonne, François Valorbe, André Ruellan et — pourquoi pas ? — Sternberg lui-même).

Sur l'ensemble des récits, plus du tiers appartient donc soit au fantas-

(1) De même conception et de même présentation, bien que non publiée à l'époque sous le label Planète.

tique, soit à l'insolite, soit à la science-fiction. Ce sont eux qui évidemment retiennent le plus notre attention. Ce qui ne veut pas dire que l'intérêt fasse défaut au reste, où se côtoient Mark Twain, James Thurber, Cami, Tristan Bernard, Robert Benchley, Stephen Leacock et nombre d'autres humoristes célèbres. Quelques fausses notes, sans doute hélas inévitables : Sacha Guitry et Pierre Daninos, entre autres. Mais ces concessions à la facilité sont l'exception dans une anthologie dont le niveau de qualité reste constamment au-dessus de la moyenne.

Il faut dire un mot des dessins qui parsèment généreusement ces pages. Là aussi, quelques facilités, heureusement rares (Sempé, notamment). Mais en revanche, un échantillonnage des meilleurs représentants américains et européens de l'humour graphique : Steinberg, Chas Addams, Ronald Searle, Virgil Partch, Gahan Wilson, Paul Flora, Maurice Henry, Topor, Gébé, Lob, Bosc, etc. (Inutile de préciser à quel point, là aussi, les goûts et l'érudition de Sternberg ont trouvé matière à s'exercer).

En conclusion, cette anthologie offre le double avantage d'être un volume suffisamment élégant pour orner une bibliothèque et une mine de textes de base à laquelle puiser abondamment. Il faut ajouter que son prix, élevé à première vue, est largement justifié et presque modique en fonction de la générosité de sa matière et de la qualité de sa présentation.

Pierre HALIN

Les chefs d'œuvre du sourire, rassemblés et présentés par Jacques Sternberg, Jacques Bergier et Alex Grall : « L'Anthologie Planète », distribution Denoël, 36 F.

John Taine

L'étoile de fer

Eric Temple Bell, qui naquit en Ecosse en 1883 et mourut aux Etats-Unis en 1960, enseigna les mathématiques à l'Institut de Technologie de Californie, et publia plusieurs ouvrages sur cette science ainsi que sur son histoire. Sous le pseudonyme de John Taine, il écrivit un bon nombre de romans et quelques nouvelles se rattachant à la science-fiction. Cette **Etoile de fer**, ainsi qu'il est précisé dans la présente édition, parut pour la première fois en 1930.

Il est assez remarquable que ce mathématicien ait principalement été attiré, dans ses œuvres d'imagination, par les sciences biologiques. Comme **Germes de vie**, précédemment paru dans la même collection, c'est à cette science que se rattache cette **Etoile de fer**. Comme le titre l'indique, c'est un débris céleste qui est au centre de l'action — ou, plus exactement, du mystère : une météorite de composition inhabituelle, tombée en Afrique équatoriale, provoque d'étranges mutations par son rayonnement. Les êtres humains, sous son influence, suivent une évolution à rebours, devenant des singes, perdant la plus grande part de leur intelligence alors qu'ils ne conservent que l'instinct. C'est l'histoire de l'expédition qui découvrira l'explication qui forme la plus grande partie du livre. Le récit est mené avec le métier que les anglo-saxons désignent de l'adjectif **compétent**, et c'est effectivement ainsi que l'on peut qualifier l'auteur. Il tire un emploi logique et cohérent d'un thème valable, et le présente à son lecteur de manière à éveiller sa curiosité dès les premières pages. Le personnage de l'ancien missionnaire

Swain, chez lequel l'homme paraît encore lutter avec le singe, est dessiné avec beaucoup de fermeté.

Mais le roman trahit son âge, indubitablement. Cela tient simplement au fait que la science-fiction a évolué depuis que Bell-Taine a écrit cette **Etoile de fer.** En 1930, le thème des mutations était moins familier que de nos jours, et le lecteur de 1964 ne peut s'empêcher de trouver que l'auteur « tire à la ligne » : l'explication des divers mystères présentés lui apparaît en général beaucoup plus vite qu'aux personnages, et les marches que l'auteur impose à ceux-ci à travers les forêts équatoriales fatiguent ceux qui lisent au moins autant que les membres de l'expédition. Il faut remarquer, en outre, qu'un préjugé racial certain — il est souvent question des Africains sous les termes de « brutes » et de « sadiques » — n'est pas fait pour gagner la sympathie du lecteur.

A relever, à l'actif, la très bonne traduction de Christine Renard. Celle-ci possède deux qualités que l'on ne rencontre pas toujours chez ses confrères : elle connaît l'anglais, et elle aime la science-fiction.

Demètre IOAKIMIDIS

L'étoile de fer (The iron star) par John Taine : Hachette, « Le Rayon Fantastique ».

Raphael Pividal

Une paix bien intéressante

Il n'y a qu'un adjectif pour définir le livre de Raphaël Pividal, et c'est celui de « désintéressé », au sens où Roger Vaillant l'employait dans son roman **La loi.** Cette paix et ce monde qui appartiennent peut-être tous deux à notre avenir — mais cela n'est pas dit — sont « bien intéressants » en ce sens qu'ils ne présentent plus d'intérêt pour personne. Ayant trop vu d'événements, les êtres se retirent de l'histoire et abandonnent jusqu'au souci de leur propre destin. Voilà le trait commun des quatre nouvelles qui composent ce recueil.

Une paix bien intéressante naquit de la guerre, sans doute d'une grande guerre atomique. Tout se reconstruit, dans la technique. Mais quelque chose a été si profondément entamé, un ressort si totalement assoupli, que la raison manque. L'univers, en quelque sorte, est dépersonnalisé. « **La guerre avait tué dans l'œuf ce goût malsain des histoires.** » Et même les cheminées ou les canons qui pointent vers le ciel, et les avions qui passent en vagues lourdes et continues, sont devenus des meubles, des habitudes. Les actes de la vie sont accomplis avec une lenteur rigoureuse. On dirait une photo ancienne où non seulement les gestes sont figés mais où de plus les occupations qu'ils servaient ont perdu tout sens. Et peut-être est-ce bien d'une photo qu'il s'agit, en effet, gravée sur le mur du temps ou dans la mémoire éternelle et fragile d'un condamné par la lumière atomique qui se lève à l'est. Peut-être cette paix est-elle un dernier rêve qui, monstrueusement dilaté dans la durée d'un clin d'œil, sert à toute une civilisation de clé pour un néant immuable.

Le dimanche dans la vallée, c'est autre chose, car la guerre n'est nulle part quoiqu'elle soit tout aussi sûrement perdue. Cela pourrait se passer en Suisse où l'on a renoncé à en faire. C'est tout l'art du repos et, si j'ose dire, de la consommation dominicale. On va auprès du lac. Là,

certains montent dans des bateaux, d'autres les regardent. Tous attendent, quoique, de notoriété secrète, rien ne puisse survenir. Le dimanche et la vallée sont des bateaux fantômes ou des moulages de cire. Tout est si parfaitement réglé qu'on a repeint les horizons. Il n'y a plus nulle part de désirs impossibles et, partant, plus de frustration poignante, perçante. « **Apprendre à être malheureux. C'était surtout une question de don, un art spécial de regarder le ciel. S'habituer toujours. Laisser dormir son regard.** » Ici, c'est le présent qui s'éternise, et il le fait dans le dimanche, parce que la succession des gestes nécessaires s'interrompt ; le repos, c'est, dans la vallée, une évacuation du temps.

Au contraire, **La lagune** réintroduit le passé, sous la forme d'une statue engloutie, pour mieux le nier, car seule existe la dimension d'une image de pierre dont l'eau a lavé l'histoire. Ici encore, la relation s'établit entre des personnages en vacances (c'est-à-dire « entre ») dans la reconnaissance de l'absence d'événements. « **Sur cette île, il n'y avait pas grand-chose à faire. J'attendais. Je savais que ça ne durerait pas quarante mille siècles. La nuit était tombée. Je ne voyais plus rien.** » Quoique tout soit parfaitement clair, même la nuit, rien n'est plus intelligible parce que rien n'est plus découvert. Dans ce texte qui est entre les autres celui que je préfère, Pividal nie au fond la possibilité même de la poésie. Le rôle du poète, croyait-on jadis, est d'étonner. Indiscutable poète, Pividal professe que l'étonnement est devenu aujourd'hui impossible. Le monde s'est usé jusqu'à laisser voir la trame, et sous la peau fine jusqu'à la transparence, les rouages des robots se devinent.

La solution réside sans doute dans le renoncement presque oriental du Père. Est-ce oriental ? Est-ce le nirvana que recherche le Bouddha ? Il se retire lui aussi, immobile, des choses. Et peut-être est-ce l'image de Dieu ou de l'homme, qui, ayant épuisé les questions du monde et usé les mots, s'en détache et entreprend de le défaire.

Est-ce du fantastique ? La prose parfaite de Pividal suscite l'inquiétude. Surgi d'un autre temps, comme un étranger, l'auteur jette sur les choses la brève lumière d'un instantané photographique. Car là est son secret. Le temps s'est arrêté, le temps est venu mourir sur la plaque. Nul doute que le livre de l'étranger Pividal soit actuel, en ce qu'il traduit somme toute une civilisation de la répétition et donc de l'immédiat. Nous vivons par nécessité une civilisation du commun accord, où les règlements sont devenus destin et ont étouffé à la longue les cris individuels, où les éclats violents des individus nous paraissent appartenir irrévocablement au passé. Nos films décrivent pour notre curiosité inquiète cette espèce d'hommes qui se dressèrent seuls contre des léviathans sociaux, le rail, voire la route. La tombe du cow boy est jonchée de pellicule, et ce sont les troupeaux du dimanche qui, sinon béats, du moins empreints de gentillesse maussade, s'en vont bâiller aux exploits du grand Maciste. Jadis on se fût battu au sang pour une aile de voiture froissée. Mais les chocs innombrables des galets humains ont arrondi les angles. Déjà la paix des individus s'est appesantie sur la terre. Il reste à faire celle des groupes sociaux, mais l'homme déjà, l'individu, est de l'autre côté de la guerre. Il est désintéressé. Il s'en va rôder le dimanche, sur les bords du lac, dans l'espoir inconsistant (et le sachant déçu) qu'à la fin il se passe quelque chose. Bref, il ne peut plus créer.

Gérard KLEIN

Une paix bien intéressante par Raphaël Pividal : Editions du Seuil.

Willy Ley

Animaux fabuleux et créatures imaginaires

Sans aucun doute, Willy Ley est le meilleur écrivain actuel de vulgarisation scientifique.

Une telle affirmation — qu'il est permis de faire sans méconnaître le talent très estimable d'Arthur Clarke, d'Isaac Asimov et de plusieurs autres — se justifie par la manifestation, dans les écrits de Ley, des quatre qualités suivantes : l'étendue des connaissances et leur précision, l'enthousiasme pour le sujet traité, le don de présenter ce sujet avec clarté, et l'art d'écrire de façon vivante et attrayante en restant aussi éloigné de la facilité journalistique que de la pédanterie et du désir d' « en mettre plein la vue » à son lecteur.

Connu surtout pour ses remarquables ouvrages sur la propulsion par fusées et sur la conquête de l'espace (il fut, comme le jeune Wernher von Braun, membre du **Verein für Raumschiffahrt** en Allemagne il y a trente-cinq ans), Willy Ley étudia d'abord les sciences naturelles, et n'a jamais cessé de s'y intéresser. Entre 1948 et 1955, il publia plusieurs ouvrages se rattachant à ce qu'il appela la « zoologie romantique » (**The lungfish, the dodo and the unicorn ; Dragons in amber ; Salamanders and other wonders**). Il y évoquait des animaux de légende en cherchant à distinguer comment cette légende avait pu naître dans chaque cas ; il parlait d'espèces disparues, d'autres qui étaient en voie de disparition, et d'autres encore qui n'ont, paléontologiquement parlant, aucune raison d'exister toujours dans notre XX[e] siècle (le cœlacanthe étant, bien entendu, le plus remarquable représentant de ce dernier groupe).

En 1959, Willy Ley rassembla les principaux chapitres des trois livres mentionnés plus haut, les mit à jour, ajouta un certain nombre d'études consacrées à des sujets dont il n'avait pas traité auparavant, et il en résulta le captivant ouvrage intitulé **Exotic zoology. Ces Animaux fabuleux et créatures imaginaires** comprennent seize des vingt-deux chapitres de l'édition américaine, les raisons qui ont présidé à l'élimination des six autres relevant apparemment du hasard et du nombre de pages que devait comporter le volume français. Les chapitres supprimés traitaient de diverses découvertes paléontologiques, des particularités de la faune australienne et du cœlacanthe.

Les premiers chapitres présentent quelques-uns de ces « animaux fabuleux » : la licorne, les diverses variétés de dragons, les animaux qui naissent de plantes, l'énigmatique sirrush qu'un artiste babylonien représenta sur les murailles de la porte d'Istar, l'abominable homme des neiges et les « petits hommes », pygmées de la légende. Les connaissances encyclopédiques de Willy Ley lui permettent de multiplier les références, de comparer les sources et de peser les interprétations avant de tirer ses conclusions. Il n'est ni sceptique par principe, ni arbitrairement enthousiaste devant toute suggestion d'inconnu qui allécherait son lecteur. Ce qu'il dit du yéti himalayen constitue un exemplaire résumé du problème tel qu'il se pose actuellement.

Les quatre chapitres suivants (« suivants » dans l'édition française) évoquent des énigmes qui se rapportent à l'océan, et dont certains aspects seront familiers au lecteur français grâce aux travaux de Bernard Heuvelmans. Il y est question, en particulier, du céphalopode gigantesque que l'on a longtemps appelé **kraken**, ainsi que du grand animal qui donna naissance aux bruits sur le serpent de mer, et dont l'existence paraît hautement probable, pour ne pas dire certaine. Le lecteur suivra aussi, dans cette partie, la révélation progressive de l'étrange histoire qui est celle de l'anguille.

Mais il est inutile de détailler toutes les découvertes que pourra faire, au hasard de ces pages, celui qui se passionne pour les sciences naturelles — et aussi, à plus forte raison,

celui qui est profane dans ce domaine. Le livre est de ceux qui donnent envie d'en savoir davantage — même si, dans la plupart des cas, cela est précisément impossible : soit que Willy Ley ait résumé tout ce que les auteurs anciens ont écrit sur la question, soit que les découvertes restent tout bonnement encore à faire.

L'ouvrage a été traduit par Janine Claude, avec application mais sans brio. On peut la féliciter d'avoir donné des extraits de l'**Odyssée** dans la traduction française de Victor Bérard, au lieu de retraduire les passages anglais cités par Willy Ley, mais on ne voit guère la nécessité de conserver une indication comme (à la page 44) « à Anvers, **nom français d'Antwerpen** ». Cette forme d'Antwerpen est sûrement moins familière que celle d'Anvers aux lecteurs de sa traduction.

Il y a cependant des incorrections dans cette traduction, et plusieurs de celles-ci ne rendent pas justice au style de Willy Ley, ni à son sens de l'humour. Qu'il suffise d'en donner un exemple. Dans le chapitre intitulé **L'arcanum magnum de l'Empereur,** l'auteur parle des alchimistes que les monarques européens gardaient à leur service dans l'espoir de les voir découvrir un jour la pierre philosophale. Janine Claude écrit ceci : « **Si l'alchimiste trouvait le secret de fabrication de l'or, tous les problèmes financiers étaient du même coup résolus ; dans le cas contraire, la perte était minime, et se réduisait à une poignée d'or abandonnée à un alchimiste incompétent.** » Or, dans le texte original, la seconde partie de la phrase est plus savoureuse, parce que plus directe : « **Dans le cas contraire,** » écrit Willy Ley, « **la perte était minime, consistant en une poignée d'or et en un alchimiste incompétent.** »

Il n'importe : en dépit des faiblesses de cette traduction, l'intérêt du livre est considérable. Souhaitons que le lecteur français ait bientôt l'occasion de découvrir — dans une bonne traduction, si possible — la remarquable histoire de l'astronomie que Willy Ley a publiée il y a quelques mois aux Etats-Unis sous le titre de **Watchers of the skies.**

Demètre IOAKIMIDIS

Animaux fabuleux et créatures imaginaires (Exotic zoology) par Willy Ley : Julliard, Paris, 18 F.

L. Vassiliev

La suggestion à distance

L'auteur est professeur de physiologie à l'Université de Leningrad. Il aborde le problème de la télépathie et des perceptions extra-sensorielles selon un point de vue scientifique, ouvert mais rationnel. C'est dire que les amateurs de révélations sensationnelles risquent d'être déçus par ces pages.

Il semble que les études de L. Vassiliev aient été entreprises dans un but de coordination et de mise à jour par rapport à ce qui se faisait dans les pays occidentaux. Bien que le credo politique de l'auteur le pousse à identifier parfois inconsidérément les études télépathiques avec une croyance mystique dans les pouvoirs secrets de l'âme, il se réfère fréquemment — et, plus d'une fois, avec considération — à ce qui a été fait en Angleterre et aux Etats-Unis. Il paraît au courant des travaux de Rhine, en particulier, qui lui inspirent moins de critiques qu'à plusieurs commentateurs américains.

Les travaux de l'auteur ont d'abord consisté en la classification des rapports et témoignages disponibles. Il distingue, parmi ceux-ci, cinq degrés de télépathie spontanée, selon l'intensité et la précision du message perçu. Il examine ensuite les conditions dans lesquelles les expériences furent réalisées, et s'attache à dégager les caractères qui doivent unir les deux sujets de ces expériences. Il résume les résultats de ses propres travaux sur les conditions d'isolation, ainsi que sur la vitesse de transmission, et précise ses impressions.

Ses conclusions, qui forment le dernier chapitre, pourront être utilement étudiées par tous ceux qui se proposent d'examiner la question eux-mêmes — ou simplement de se documenter sur les ouvrages existants.

Résumant très brièvement les conclusions de L. Vassiliev, on peut en relever la modération et la probité. Voici les principaux de ces points :

1) L'étude expérimentale des phénomènes télépathiques est encore trop récente — quatre-vingt-cinq ans — pour que leur nature soit scientifiquement établie.

2) Le caractère « sensationnel » de certains cas de télépathie spontanée n'est pas un critère suffisant pour qu'on rejette ces cas de manière collective.

3) Une longue série de documents accumulés dans différents pays ne résoud pas définitivement le problème ; elle en rend toutefois la solution hautement probable.

4) Entre la télépathie spontanée et la suggestion « expérimentale », il n'y a de différence que sur le plan quantitatif (et non qualitatif).

5) La suggestion à distance dépend de certaines conditions qu'on commence seulement à distinguer — hypnose, sommeil, etc. — et dont il faut tenir compte dans le travail expérimental.

6) Un choix judicieux des « couples télépathiques » augmente la probabilité de réussite des expériences.

7) Les dons télépathiques varient d'un individu à l'autre. Bien qu'ils puissent être développés chez un sujet qui les possède déjà, ils sont essentiellement de nature innée.

8) Il ne semble pas qu'il existe des « matières isolantes » pour les « ondes » télépathiques.

9) Ce don télépathique paraît être une faculté qui s'atrophie chez l'homme au cours de l'histoire, plutôt qu'une mutation annonçant quelque futur surhomme.

Telles sont les principales conclusions de L. Vassiliev. Qu'elles aient convaincu ou non le lecteur, celui-ci doit reconnaître leur pondération. C'est constamment en homme de science que l'auteur expose ce problème, et c'est par ce chemin que celui-ci sera résolu s'il doit l'être un jour. Pour l'instant, les expérimentateurs en sont encore à énumérer les facteurs susceptibles d'influencer leurs essais, avant même de pouvoir examiner les variations qu'entraînera éventuellement le jeu de ces divers facteurs. Il est certainement utile que des savants de formations diverses se penchent à tour de rôle sur le problème : la contribution de L. Vassiliev est incomparablement plus substantielle que celle de tous les illuminés qui affirment, eux, connaître la totalité de la vérité.

Demètre IOAKIMIDIS

La suggestion à distance par L. Vassiliev : Vigot, 15 F.

revue des films

L'écran à quatre dimensions

Coup d'œil sur les revues

Le numéro 85 de *Cinéma* 64 présente un dossier sur le péplum sous le titre *Le carnaval des demi-dieux.* Disons tout de suite qu'en dépit de certaines réserves, ce dossier présente sur le péplum une documentation sans commune mesure, par sa qualité, avec tout ce qui avait été fait précédemment, et exauce incontestablement mon vœu maintes fois exprimé de disposer sur ce sujet capital d'un travail de référence. Tous les amateurs du genre se doivent de posséder ce numéro.

L'élément central du dossier est constitué par un article traduit de l'italien. Son auteur, Vittorio Spinazzola, connaît son sujet à fond et — ô surprise ! — n'est pas un amateur systématique de cinéma néoréaliste, ce qui doit le faire cordialement détester par tout le reste de la critique italienne. A l'usage des lecteurs de *Fiction,* je fais ici un petit résumé des informations contenues dans cet article fondamental :

1° *Economie.* La base de la production de péplums, c'est le succès du genre auprès du public populaire italien. Deux films, *Les travaux d'Hercule* (premier succès financier de l'année 1957) et *Hercule et la reine de Lydie* (cinquième en 1958) ont lancé le genre. La plupart de leurs successeurs ont connu des succès moins triomphaux, mais les méthodes de travail à la chaîne (réutilisation, par exemple, des décors et des costumes) et la compression systématique de toutes les dépenses compressibles entraînent des devis peu élevés : 180 à 200 millions de lires et même moins, dit Spinazzola. Il ne s'agit donc pas de surproductions, mais d'équivalents de la série B américaine : leur faste ressemble assez, toutes proportions gardées, à celui du baron de Sigognac. En outre le péplum, méprisé des salles d'exclusivité, connaît les faveurs du public populaire : la plupart des autres films attendent leur amortissement du public des salles d'exclusivité, ou du moins du public des grandes villes ; les péplums continuent à faire des recettes importantes des années après leur sortie. Moralité : la rotation du capital est plus lente, mais le placement est sûr.

2° *Histoire.* L'article de Spinazzola a le mérite de souligner la relation entre le péplum et la culture italienne moderne, relation généralement ignorée des commentateurs français. L'apparition du cinéma, vers 1900, a entraîné l'accession des couches populaires à une certaine forme de culture ; mais pour ce public novice, la principale qualité de la culture était le prestige. A beaucoup d'Italiens des Abruzzes ou de la Sila, les premiers péplums appor-

tèrent, vers 1910, le grand opéra à domicile, ou la grande histoire à domicile ; tout compte fait, ce sont les goûts des classes cultivées qui ont orienté le style du genre, et notamment le mouvement néo-classique et le mouvement décadent à la D'Annunzio, qui battaient leur plein à ce moment. L'écroulement du cinéma italien devant la concurrence américaine fait de l'entre-deux guerres une période blanche : *La couronne de fer* n'est pas une œuvre de genre, mais une tentative isolée. Par la suite, le néo-réalisme traîne avec lui, comme un véritable antidote, toute une lignée de films historiques fauchés, parmi lesquels les premières œuvres de Matarazzo et de Freda. Paradoxalement c'est le succès du néo-réalisme rose vers 1955 (*Pain, amour et fantaisie,* etc) qui a créé un vide en monopolisant toutes les forces du cinéma d'évasion : le péplum aurait pu démarrer plus tôt, si les producteurs n'avaient pas fait l'erreur d'œuvrer dans la superproduction (*Ulysse*) là où il fallait de la série B.

3° *Critique.* L'auteur fait une remarquable analyse des travers de la critique italienne obnibulée par le néo-réalisme et incapable de réagir au péplum autrement que par un mépris mécanique. La présentation sommaire du cinéma d'évasion comme une sorte d'opium du peuple ne correspond pas à la réalité de l'évolution : « *Le filon historico-mythologique naît d'une réaffirmation des droits de la fantaisie, comme celle qui peut se produire dans un pays où les mythes de la technologie et du « welfare state » sont arrivés en retard ; péniblement, partiellement privés de la force de choc enthousiaste qui les porta en d'autres situations historiques.* » En d'autres termes : aux Etats-Unis, des genres comme le western ont pu porter les espoirs d'une société industrielle en plein essor ; en Italie, l'essor économique d'après-guerre est ressenti comme une aliénation par un peuple arraché (parfois brutalement) à ses vieilles habitudes. Le péplum, c'est la liberté.

4° *Les thèmes et les auteurs.* Spinazzola fait sur ces deux derniers points des analyses intéressantes, mais beaucoup plus traditionnelles que celles dont on vient de rendre compte, et par là même privées d'une partie de leur force d'impact. Conscient d'avoir cassé un peu trop de vaisselle, Spinazzola en vient presque à s'excuser : « *Démontrer que, selon les règles crociennes,* Maciste contre le Fantôme *ou* La courtisane de Babylone *sont des nullités, c'est enfoncer une porte ouverte. Mais ces films sont vus, appréciés, aimés par des millions de gens, ils en deviennent le très digne objet d'une enquête qui se propose non de les « sauver » au point de vue du contenu, en en dilatant excessivement la charge potentielle libertaire ou spartakiste, mais seulement d'en identifier clairement la fonction culturelle.* » Ma foi, Spinazzola n'est pas le premier qui, soucieux tout à coup de ne pas se laisser déborder à gauche, quête le pardon de ses ennemis en cherchant à passer pour sociologue. Qu'est-ce qu'il attend pour relever la tête et avouer glorieusement que son plaisir de spectateur passe avant tout, comme le firent avant lui Malherbe et tant d'autres ? Car les barbons les plus rancis pratiquent rarement pour leur compte l'analyse culpabilisante qu'ils recommandent à autrui ; je les vois d'ici rire aux éclats, en voyant une si belle offensive s'enliser tout à coup dans une timidité bêtasse. Mais jetons le manteau de Noé sur ces phantasmes, et restons-en aux beautés profusément répandues dans le reste de l'article.

Autour de ce morceau de choix,

le dossier comprend du bon et du moins bon. Commençons par le moins bon : une galerie des acteurs culturistes qui ne se garde pas suffisamment de l'ironie facile, et par voie de conséquence échoue à faire le point sur le sujet (c'est bien fait !) ; une interview de Serge Nubret, le Rathor des *Titans,* qui reflète si visiblement l'opinion des intervieweurs qu'on se demande si au fond ce n'était pas Pierre Billard qui jouait dans le film de Duccio Tessari — allons, quoi, tout de même, ce brave garçon n'avait-il rien de personnel à dire ? En ce cas, ce n'était pas la peine d'aller l'embobiner avec un magnétophone ; ne jetons pas le manteau de Noé sur tous ces intellectuels blasés, pris en flagrant délit de squatting dans les auberges guadeloupéennes !

Quant au meilleur, c'est une citation définissant la « métaphysique du muscle » (tirée d'une revue cinématographique italienne de 1918 !) et une série de filmographies des principaux héros mythologiques, évidemment beaucoup plus intéressante que celle des acteurs : tous les films sur Maciste, Hercule, etc, sont cités dans leur ordre chronologique, ce qui représente à la fois une mine de renseignements fondamentale et une source de réflexions très passionnantes sur l'évolution du genre.

Jacques GOIMARD

ENVOIS DE MANUSCRITS

En raison du très grand nombre de manuscrits qui nous ont été envoyés antérieurement, nous rappelons que nous sommes **dans l'impossibilité absolue** d'en examiner d'autres en vue d'une publication ultérieure. Nous prions donc les auteurs qui auraient l'intention de nous soumettre des textes **de vouloir bien s'abstenir de tout envoi.** Nous nous excusons à l'avance de ne pouvoir répondre à ceux qui ne tiendraient pas compte de cette recommandation.

Directeur : Maurice RENAULT.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Editions OPTA, 96, rue de la Victoire, Paris-9ᵉ
Administration : PIG. 87-49. Rédaction : PIG. 27-51
Abonnements et vente :
24, *rue de Mogador, Paris*-9ᵉ (*TRI.* 40-56) — *C C P Paris* 1848-38.
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
EDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)
Le N° : France, 2,50 F ; Belgique : 35 FB ; Algérie : 285 F ; Maroc : 2,90 DH.
ABONNEMENTS. — 6 mois : France, 14 F ; Etranger, 15,50 F
1 an : — 27 F ; — 30 F

Notes de lecture

A voir les différents recueils et les quatre derniers numéros de la revue **Futuro** reçus dernièrement, la science-fiction italienne semble se porter beaucoup mieux qu'on aurait pu le craindre il y a quelques mois (1). En fait, les éditeurs transalpins commencent enfin à s'aviser de l'existence des auteurs nationaux ; et ceux-ci, dans le même temps qu'ils abandonnent leurs pseudonymes plus ou moins anglo-saxons, s'organisent et se groupent, parfois, pour publier collectivement leurs œuvres. De plus, certains écrivains réputés — au nombre desquels figurent, entre autres, Buzzati, Landolfi et Soldati (2) — sont venus cautionner leurs efforts en collaborant, à l'occasion, à quelques-unes de leurs publications.

C'est ainsi que Buzzati et Landolfi se retrouvent au sommaire d'**Interplanet 4** (**La Tribuna**, éd. Piacenza), publié sous la direction de Sandro Sandrelli et de Valeria Bassanesi. Ce fort volume de plus de 400 pages s'ouvre sur la traduction d'un remarquable essai de Roger Caillois, **Du conte de fées à la science-fiction,** que nous croyons inédit en français — du moins sous la forme que nous lui voyons ici — essai que l'auteur a très habilement tiré, en les fondant ensemble, de deux préfaces qu'il écrivit, l'une, pour son **Anthologie du Fantastique,** l'autre, pour **Echec au temps,** du Belge Marcel Thiry. Suivent une bonne vingtaine de récits inégaux, mais toujours intéressants, et dont trois ou quatre — qui ne sont pas les moins réussis — se rattachent davantage au fantastique qu'à la science-fiction. Ceux de Livia Contardi, Carlo Della Corte, Ennio Flaiano, Giulio Raiola, Sandro Sandrelli, Maurizio Viano et Elemire Zolla nous ont, à des titres divers, retenu plus que d'autres.

Avec **Caino dello spazio** (**La Tribuna,** éd. Piacenza), Sandro Sandrelli nous présente vingt-et-une histoires dont il est, cette fois, le seul auteur, et qui témoignent d'une étonnante faculté d'invention. Cela constitue un ensemble de qualité où la science-fiction se fait tour à tour pathétique : **Caino dello spazio** (Caïn de l'espace), énigmatique : **La perla e l'ostrica** (La perle et l'huître), poétique : **La selva oscura** (La forêt obscure), insolite : **La falce** (La faux), et même franchement canularesque : **Lucilla e la fine del mondo** (Lucile et la fin du monde). Peut-être pourrait-on cependant reprocher à Sandrelli une écriture parfois baroque et tout encombrée d'adjectifs, encore qu'elle se soit très sensiblement épurée dans ses œuvres les plus récentes (cf. **Interplanet 4**). Cela dit, un choix des meilleurs récits de ce pionnier de la science-fiction italienne — son premier essai dans ce domaine remonte à 1949 — nous paraît tout à fait susceptible d'intéresser un éditeur français.

L'**Antologia marziana** (Anthologie martienne), d'Alcide Montanari, nous laisse perplexe. Ce jeune écrivain de vingt-quatre ans, au demeurant déjà connu — et qui semble ici s'être édité à compte d'auteur — nous donne avec cette **Antologia** un bien curieux recueil. On y trouve quelques récits ouvertement bradburyens, tandis que d'autres, telle **L'ultima dea** (La dernière déesse), d'une indiscutable qualité poétique, nous paraissent non point trop ambitieux — on ne l'est jamais assez — mais confus et sibyllins. Montanari gagnerait sûrement à plus de simplicité. On trouve également dans ce volume une suite de courts poèmes qui forment un tout et dans lesquels, après l'anéantissement de leur race du fait de l'inconséquence des hommes, des Mar-

(1) Voir **Note de Lecture** dans notre n° 118, pp. 152-153.
(2) Voir respectivement **Fiction** n°s 80, 86, 116 et 117.

tiens morts chantent par-delà la tombe leur désespoir et leur espoir. Tout cela n'est guère convaincant, bien que se réclamant, quant à la forme et à l'inspiration initiale, mais sans en avoir jamais l'humour sombre et caustique, de la célèbre **Spoon River Anthology,** ce chef-d'œuvre, quasi ignoré chez nous, de l'Américain Edgar Lee Masters.

Tout autant que **Caino dello spazio, Quarta dimensione** (Quatrième dimension), de Lino Aldani (Baldini & Castoldi, éd. Milan), se devrait de tenter quelque éditeur français. Aldani, qui est avec Sandrelli, mais dans un tout autre registre, l'un des chefs de file incontestés de la science-fiction italienne, nous conte ici, dans une langue directe, précise, douze histoires où la diversité des thèmes le dispute souvent à l'ironie qui naît de la difficulté d'être. Douze histoires dont aucune n'est indifférente et dont bon nombre sont remarquables. Notamment **« Canis sapiens », Tecnocrazia integrale** (Technocratie intégrale), **Una rossa autentica** (Une vraie rousse), **I curiosi** (Les curieux), **L'ultima verità** (L'ultime vérité) et, surtout, **Buonanotte, Sofia** (Bonne nuit, Sophie). Douze histoires efficaces, et qui le seraient bien davantage encore si certaine insistance y cédait plus souvent le pas à la simple suggestion.

Le même Aldani nous donne encore, avec la collaboration de Giulio Raiola et d'Inisero Cremaschi, un bon recueil collectif, **Esperimenti con l'ignoto** (Expérience de l'inconnu, **Futuro,** éd. Rome). Nous y avons noté, entre autres, **La fabbrica** (L'usine), de Gustavo Gasparini, qui n'est pas sans rappeler un peu **La bibliothèque de Babel,** de Borges (1) ; **Il ritorno dell'alba** (Le retour de l'aube), de Giulio Raiola, d'une poésie subtile et pénétrante ; **Un pianeta disordinato** (Une planète en désordre), d'Inisero Cremaschi, où celui-ci nous prouve qu'il peut avoir du talent même lorsqu'il n'écrit pas en « italfranglais », comme il aime parfois à le faire pour son seul émerveillement ; **Doppio psicosomatico** (Doublure psychosomatique) et **Harem nella valigia** (Un harem dans une valise), de N.L. Janda (**alias** Lino Aldani), qui sont deux récits fort habiles où se fait jour un érotisme patent qu'on ne trouve guère, dans la science-fiction italienne, que chez cet auteur ; et **Eroaldo o dell'estetica fantascientifica** (Eroald ou de l'esthétique de la science-fiction), une divertissante histoire dans laquelle Anna Rinonapoli s'en prend, avec un humour aimablement primesautier, à la technocratie appliquée conjointement aux études classiques et à notre « confort » quotidien. Notons à ce propos combien la technocratie semble inspirer, et inquiéter aussi, les auteurs italiens de science-fiction.

Nous devrions maintenant parler des quatre derniers numéros de **Futuro.** La place nous faisant défaut, nous nous bornerons à signaler l'excellence des chroniques qu'on y peut lire, signées S.A. Fusco, Lino Aldani, Massimo Lo Jacono, et l'intérêt des récits suivants : **Il prezzo della giustizia** (Le prix de la justice), de L.J. Maurizius (**alias** Massimo Lo Jacono), dans le n° 2 ; **Il capitano Disraeli** (Le capitaine Disraeli), de Piero Prosperi, dans le n° 3 ; **Il contrordine** (Le contre-ordre), d'Anna Rinonapoli, **Trentasette centigradi** (37° centigrades), de Lino Aldani, tous deux dans le n° 4 ; **Una Cadillac per Natale** (Une Cadillac pour Noël), encore de Piero Prosperi, et **Le belle figlie di Madama Dorè** (Les jolies filles de Madame Doré), de Giuseppe Pederiali, dans le n° 5.

On sait déjà que **Fiction** publiera, au cours du présent semestre, un numéro spécial consacré à la science-fiction italienne. Ajoutons que nos lecteurs y trouveront — avec des études documentaires — un choix des meilleurs récits dont il vient d'être question.

Roland STRAGLIATI

(1) Voir **Fiction** n° 110.

Dépôt légal : 3me trimestre 1964 — Le Gérant : M. RENAULT.
Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var)

Tarif des abonnements à « Fiction »

Durée des abonnements	FRANCE		BELGIQUE Francs Belges		SUISSE Francs Suisses		CANADA Dollars Canadiens		ETRANGER Francs Français	
	Ord.	Rec.	Ord.	Rec.	Ord.	Rec.	Ord.	Rec.	Ord.	Rec.
6 mois	14	20	158	218	15,80	21,80	3,50	4,80	15,80	21,80
Un an	27	39	306	426	30,60	42,60	6,75	9,40	30,60	42,60
NUMEROS ANTERIEURS										
Jusqu'au 78 .... le numéro	1,40		20		1,75				1,75	
Du 79 au 107 .... »	1,60		23		2				2,00	
A partir du 108 .... »	2,50		35		3				3,00	
Pour envoi recommandé par paquet de 1 à 15 exemplaires, ajouter	1		1		1		0,22		1	
N.B. — Les numéros 1 à 50, ainsi que le Spécial 1, sont épuisés.										
RELIURES										
Frais d'envoi compris ; pour 1 reliure ..	5,90		54		5,40		1,20		5,40	
2 reliures .	10,30		97,60		9,76		2,15		9,76	
3 reliures .	15		140,80		14,08		3,10		14,08	
TARIF spécial pour les abonnés										
Frais d'envoi compris ; pour 1 reliure ..	5,40		50		5		1,10		5	
2 reliures .	9,50		89,60		8,96		1,98		8,96	
3 reliures .	13,80		128		12,88		2,85		12,88	

Adressez vos règlements aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador, Paris (9e) (*CCP.* 1848-38).

Nous avons un correspondant qui vous facilitera les opérations de règlement dans les pays étrangers suivants :

BELGIQUE : M. DUCHATEAU, 226, avenue Albert, BRUXELLES 18 C.C.P. 3500-41.

CANADA : LES EDITIONS EUROPEENNES, 55 Bd Charest-Est, QUEBEC 2 P.Q.

SUISSE : M. VUILLEUMIER, 56, Bd St-Georges, GENEVE. C.C.P. 1-6112.